Arthur Conan Doyle

SON DERNIER COUP D'ARCHET

Août 1908 – Septembre 1917

L’AVENTURE DE WISTERIA LODGE[{1}]

I.

L’expérience singulière de M. John Scott Eccles.

Dans mes notes, je retrouve la date : fin mars 1892. Le temps était froid et gris ; le vent soufflait. Pendant le déjeuner, Holmes avait reçu un télégramme et il avait griffonné une réponse. Sur le moment il n’avait fait aucun commentaire, mais l’affaire le préoccupait, car il s’installa devant le feu, debout, la pipe entre les dents, l’œil méditatif dérivant parfois vers le message. Soudain, il me lança un regard chargé d’une inquiétante malice.

« Je suppose, Watson, me dit-il, que nous pouvons vous considérer comme un homme de lettres. Comment définissez-vous le mot “grotesque” ?

– Bizarre, ridicule, remarquable ? » répondis-je.

Il secoua la tête.

« Il implique sûrement quelque autre chose : du tragique, voire du terrible. Si vous vous rappelez certains de ces récits que vous avez infligés à un public indulgent, vous constaterez que souvent le grotesque se branche sur le criminel. Tenez,

cette petite affaire des rouquins par exemple : au départ, elle paraissait simplement grotesque, et pourtant elle s'est terminée sur une formidable tentative de cambriolage montée par des bandits prêts à tout. Ou encore, cette affaire si ridicule des cinq pépins d'orange qui nous a menés jusqu'à une conspiration d'assassins. Le mot "grotesque" me met toujours sur mes gardes !

– Vous venez de le lire ? » demandai-je.

Il s'empara du télégramme.

« Aventure tout à fait incroyable et grotesque vient m'arriver. Puis-je vous consulter ? – Scott Eccles, Poste restante, Charing Cross ».

« Ce télégramme émane-t-il d'un homme ou d'une femme ?

– Oh ! d'un homme, certainement ! Une femme n'aurait jamais envoyé un télégramme avec réponse payée : elle serait venue.

– Vous allez le recevoir ?

– Mon cher Watson, vous savez comme je m'ennuie depuis que nous avons mis sur les verrous le colonel Carruthers. Mon esprit ressemble à un moteur de course : il se détraque quand il n'exécute pas les exploits pour lesquels il est construit. La vie est banale, les journaux sont vides ; l'audace et l'aventure semblent avoir déserté sans recours le monde du crime. Pouvez-vous dans ces conditions me demander si je suis disposé à m'intéresser au premier problème venu, si modeste soit-il ? Mais voici, sauf erreur, notre client. »

Un pas mesuré se faisait entendre dans l'escalier, et un personnage solennellement respectable, grand, fort, à larges favoris gris fut introduit. Sa lourde figure et la suffisance de ses manières nous racontaient sa vie. Depuis les guêtres jusqu'aux lunettes à monture d'or, il s'affichait conservateur, bon anglican, citoyen zélé, orthodoxe et conventionnel au dernier degré. Pourtant il avait dû être le héros d'une aventure stupéfiante à en croire ses cheveux hérissés, ses joues colorées

de passion, et toute son agitation. Instantanément, il sauta dans le vif du sujet.

« Il m'est arrivé, monsieur Holmes, quelque chose de très étrange et de très désagréable, nous dit-il. Jamais je ne me suis trouvé dans une situation pareille. Une situation scabreuse··· tout à fait indigne ! J'exige une explication »

Dans sa colère il s'enflait et soufflait. Holmes tenta de l'apaisait.

« Voudriez-vous vous asseoir, monsieur Scott Eccles ? Et puis-je vous demander, tout d'abord, pourquoi c'est moi que vous êtes venu trouver ?

– Parce que, monsieur, cette affaire ne me semble point relever de la police. Cependant, quand vous serez au courant des faits, vous comprendrez que je ne pouvais pas en rester là. Les détectives privés sont des personnages pour lesquels je n'éprouve aucune sympathie ; néanmoins, ayant entendu parler de vous···

– Parfait ! Mais, deuxième question : pourquoi n'êtes-vous pas venu tout de suite ?

– Que voulez-vous dire ? »

Holmes regarda sa montre.

« Il est deux heures et quart. Votre télégramme a été expédié à une heure. Mais il me suffit de jeter un simple coup d'œil sur votre tenue pour deviner que vos ennuis remontent à votre réveil. »

Notre client passa une main sur ses cheveux ébouriffés, puis sur son menton bleui par une barbe en pleine offensive.

« Vous avez raison, monsieur Holmes. Je n'ai certes pas songé à ma toilette. J'étais bien trop heureux de sortir d'une maison semblable. Mais j'ai procédé à quelques enquêtes avant de me rendre chez vous. Je suis allé à l'agence de location, vous comprenez, et on m'a dit que le loyer de M. Garcia était payé et que tout était en règle à Wisteria Lodge.

– Allons, allons, monsieur ! fit Holmes en riant. Vous êtes comme mon ami, le docteur Watson, qui a la détestable habitude de raconter ses histoires en commençant par la fin. Je vous en prie, mettez de l'ordre dans votre tête, faites-moi connaître, dans leur succession exacte, les évènements qui vous ont fait sortir de chez vous sans être peigné ni lavé, avec des chaussures du soir et un veston boutonné de travers, en quête de conseils et d'assistance. »

Notre client inspecta d'un regard renfrogné sa tenue négligée.

« Je dois vous faire une bien mauvaise impression, monsieur Holmes ! Je ne me rappelle pas m'être jamais présenté ainsi. Mais je vais vous raconter toute cette affaire extraordinaire, et quand j'aurai terminé vous conviendrez qu'elle avait de quoi me troubler. »

Mais son récit fut stoppé avant l'exode. Nous entendîmes un brouhaha au-dehors, et Mme Hudson ouvrit notre porte pour introduire deux individus robustes, très policiers en civil. L'un d'eux ne nous était pas inconnu : c'était l'inspecteur Gregson de Scotland Yard, fonctionnaire énergique, courageux et, s'il restait dans ses limites, capables. Il nous serra la main avant de nous présenter son compagnon : l'inspecteur Baynes, de la police du Surrey.

« Nous chassons le même gibier, monsieur Holmes, et notre piste nous conduit dans cette direction··· »

Il lança un regard de bouledogue vers notre visiteur.

« Êtes-vous M. John Scott Eccles, de Popham House, Lee ?

– Oui.

– Nous vous recherchons depuis ce matin.

– Vous avez retrouvé sa trace grâce au télégramme, n'est-ce pas ? interrogea Holmes.

– Exactement, monsieur Holmes. Nous avons pris le vent au bureau de poste de Charing Cross et nous sommes venus ici.

– Mais pourquoi me recherchez-vous ? Que désirez-vous ?

– Nous voudrions vous entendre, monsieur Scott Eccles, sur les circonstances qui ont précédé la mort, la nuit dernière, de M. Aloysius Garcia, de Wisteria Lodge, près d'Esher. »

Notre client s'était redressé, les yeux écarquillés et blanc comme un linge.

« La mort ? Comment ! Il est mort.

– Oui, monsieur, il est mort.

– Mais comment ? Un accident ?

– Un meurtre, pour appeler les choses par leur nom.

– Mon Dieu ! C'est épouvantable ! Vous ne voulez pas dire… vous ne prétendez pas que je puisse être soupçonné ?

– On a trouvé dans la poche de la victime une lettre de vous, et nous avons appris par cette lettre que vous aviez eu l'intention de passer la nuit dernière dans sa maison.

– Mais oui ! C'est ce que j'ai fait.

– Oh ! vous y avez passé la nuit ? »

Les carnets officiels sortirent des poches.

« Attendez un moment, Gregson ! intervint Sherlock Holmes. Ce que vous désirez est une déposition complète, je suppose ?

– Et il est de mon devoir d'avertir M. Scott Eccles qu'elle pourra être utilisée contre lui.

– M. Scott Eccles était sur le point de tout me raconter quand vous êtes entrés. Je crois, Watson, qu'un peu de cognac avec du soda ne lui ferait pas de mal… A présent, monsieur, je vous demande de ne tenir aucun comte de ces auditeurs supplémentaires, et je vous prie de procéder à votre exposé comme vous l'auriez fait si vous n'aviez pas été interrompu. »

Notre visiteur ayant avalé le cognac, ses joues reprirent de la couleur. Il loucha vers les carnets officiels, puis commença son histoire extraordinaire.

« Je suis célibataire et d'un tempérament sociable, nous dit-il. J'ai donc de nombreux amis. Parmi eux je connais intimement la famille d'un brasseur retiré des affaires, qui s'appelle Melville et qui habite Albemarle Mansion dans Kensington. C'est à sa table que j'ai rencontré il y a quelques semaines un jeune garçon du nom de Garcia. D'après ce que j'ai compris, il était d'origine espagnole et plus ou moins en rapport avec l'ambassade. Il parlait un anglais très correct, avait des manières agréables et me fit très bonne impression.

« Nous nous liâmes d'amitié, ce garçon et moi. Je crois que je lui plus tout de suite ; deux jours après notre première rencontre il vint me voir à Lee. De fil en aiguille il m'invita à passer quelques jours chez lui, à Wisteria Lodge, entre Esher et Oxshott. Hier soir, comme convenu, j'arrivai à Esher.

« Il m'avait parlé de sa maisonnée. Il habitait en compagnie d'un serviteur dévoué, Espagnol lui aussi, qui était compétent en toutes choses. Ce domestique parlait l'anglais et tenait son ménage. Il s'enorgueillissait également d'un cuisinier merveilleux, un métis qu'il avait ramené de ses voyages et qui était capable de confectionner un excellent dîner. Je l'entends encore me dire que ce n'était pas un personnel dans le Surrey, et je l'avais approuvé ; mais il se révéla beaucoup moins banal que je ne le supposais.

« Je fis la route en voiture : trois kilomètres au sud d'Esher. La maison était assez grande, retirée au bord d'une avenue bordée d'arbustes verts de grande taille. Le bâtiment me parut vieux, croulant, au comble du délabrement. Quand le cabriolet s'arrêta devant la porte souillée par les intempéries, je commençai à douter de ma perspicacité, et me demandai s'il était sage que j'allasse passer quelques jours chez quelqu'un que je connaissais si peu. Il m'ouvrit lui-même et m'accueillit avec une cordialité exubérante. Il me confia ensuite à son serviteur, petit bonhomme basané et mélancolique, qui prit ma valise et me conduisit à ma chambre. Dans cette maison, tout était déprimant. Nous dînâmes en tête-à-tête ; bien que mon hôte fit de son mieux pour me divertir, son esprit paraissait être

constamment ailleurs ; il me parlait d'une manière confuse et avec un accent si farouche que j'avais du mal à le comprendre. Il tambourinait sur la table avec ses doigts, il se rongeait les ongles, il multipliait les signes d'énervements. Quant au repas, il n'était pas mieux cuisiné que servi. La présence du serviteur taciturne ne contribua pas à nous ragaillardir. Je vous assure qu'à plusieurs reprises au cours de la soirée j'aurais voulu inventer une excuse pour pouvoir rentrer à Lee.

« Un détail me revient en mémoire : peut-être est-il en rapport avec l'affaire sur laquelle, messieurs, vous enquêtez. Sur le moment, je n'y attachai aucune importance. Vers la fin du dîner, le domestique remit une lettre à mon hôte. Celui-ci, après l'avoir lue, me parut encore plus distrait et plus bizarre qu'auparavant. Il renonça aux frais d'une conversation et s'assit en fumant cigarette sur cigarette. Il s'abandonna à ses pensées, mais il ne me fit aucune allusion au contenu de la lettre. Vers onze heures je fus ravi d'aller me coucher. Un peu plus tard Garcia entrouvrit ma porte ; la chambre était plongée dans l'obscurité ; il me demanda si j'avais sonné. Je lui répondis que je n'avais pas sonné. Il s'excusa de m'avoir dérangé si tard ; il était, me précisa-t-il, près d'une heure du matin. Après cet intermède, je m'endormis d'un sommeil de plomb.

« J'en viens maintenant à la partie extraordinaire de mon récit. Quand je m'éveillai il faisait grand jour. Je regardai ma montre : elle marquait neuf heures. Comme j'avais insisté pour être réveillé à huit, je fus surpris qu'on m'eût oublié. Je me levai et sonnai. Pas de réponse. J'en déduisis que la sonnette était hors d'usage. Je m'habillai hâtivement et je descendis, de très mauvaise humeur, pour commander de l'eau chaude. Vous pouvez deviner mon étonnement quand je découvris qu'en bas il n'y avait personne. J'appelai dans le couloir. Pas d'écho. Je courus de chambre en chambre. Toutes étaient vides. La veille au soir mon hôte m'avait montré où il couchait. Je frappai à sa porte. En vain. Je tournai le loquet et entrai. Personne. Le lit n'était pas défait. Garcia était parti avec les autres. Mon hôte étranger, le domestique étranger, le cuisinier étranger, tous

s'étaient évanouis dans la nuit ! Ainsi se termina mon séjour à Wisteria Lodge. »

Sherlock Holmes se frotta les mains et poussa un petit rire : il se préparait à ajouter cet épisode « grottesque » à sa collection d'histoires étranges.

« Voilà une aventure qui, à ma connaissance, est unique en son genre ! s'écria-t-il. Puis-je vous demander, monsieur, ce que vous avez fait ensuite ?

– J'étais furieux. Ma première idée fut que j'avais été victime d'une farce absurde. Je refis ma valise, claquai la porte derrière moi et me mis en route vers Esher, ma valise à la main. Je m'arrêtai dans le village chez Allan Brothers, la principale agence de location, et j'appris que c'était elle qui avait loué la villa. Je pensai que le scénario n'avait pas été monté simplement dans le but de se payer ma tête, mais plutôt pour déménager à la cloche de bois. Nous sommes fin mars, comprenez-vous, et le terme est proche. Cette hypothèse se révéla erronée. L'agent de location me remercia d'avoir eu l'obligeance de le prévenir, mais il ajouta que le loyer avait été payé d'avance. Alors je regagnai la capitale et je me rendis à l'ambassade d'Espagne. Mon gaillard y est inconnu. Je suis ensuite allé chez Melville qui m'avait présenté Garcia : il en sait encore moins que moi sur son compte. Finalement, quand j'ai eu votre réponse à mon télégramme, j'ai couru chez vous, car je crois que vous êtes un conseiller pour cas difficiles. Mais maintenant, monsieur l'inspecteur, je déduis de ce que vous avez dit en pénétrant ici que l'histoire ne s'arrête pas là et qu'une tragédie a eu lieu. Je vous assure en tout cas que je vous ai dit toute la vérité et que, cela mis à part, je ne sais absolument rien de ce qui est arrivé à cet homme. Mon unique désir est d'aider la loi par tous les moyens en mon pouvoir.

– J'en suis sûr, monsieur Scott Eccles, tout à fait sûr ! dit l'inspecteur Gregson d'une voix très aimable. Votre déclaration correspond aux faits tels qu'ils sont venus à notre connaissance. Par exemple cette lettre qui a été remise au cours du dîner.

Avez-vous par hasard remarqué ce que M. Garcia en a fait ?

– Oui. Garcia en a fait une boulette et l'a jetée dans le feu.

– Qu'en pensez-vous, monsieur Baynes ? »

Le détective local était de forte taille, bouffi, rougeaud ; sa figure aurait été très vulgaire si elle n'avait été rachetée par deux yeux merveilleusement clairs, presque occultés par les lourds plis graisseux des joues et du front. Il sourit avec effort, et tira de sa poche un morceau de papier plié et décoloré.

« C'était une grille à griffes, monsieur Holmes ; en jetant la boulette au feu, il l'a lancée trop haut. Je l'ai ramassé derrière la grille, intacte. »

Holmes lui dédia un sourire de connaisseur.

« Il a fallu que vous examiniez la maison avec grand soin pour trouver cette boulette de papier !

– Je l'ai trouvée, monsieur Holmes. Je suis comme çà. Puis-je la lire, monsieur Gregson ? »

Le détective londonien acquiesça d'un signe de la tête.

« La lettre est écrite sur du papier couleur crème ordinaire, sans filigrane. Un quart de feuillet. Le papier a été coupé en deux coups de ciseaux à lame courte. Il a été plié trois fois et scellé avec de la cire rouge étalée hâtivement et pressée par un objet plat et ovale. La lettre est adressée à M. Garcia, Wisteria Lodge. Elle contient ces lignes : "Nos couleurs, vert et blanc. Le vert ouvert, le blanc fermé. Grand escalier, premier corridor, septième à droite, porte rembourrée. Bonne chance. D." C'est une écriture de femme ; cette femme s'est servie d'une plume bien taillée, mais l'adresse a été rédigée avec une autre plume ou par quelqu'un d'autre : l'écriture est plus épaisse, plus pleine, comme vous le voyez.

– Très intéressant message ! fit Holmes en le regardant. Je dois vous féliciter, monsieur Baynes, du soin que vous avez apporté à l'examiner en détail. Quelques petits points insignifiants pourraient sans doute compléter vos indications.

Le cachet ovale est sans doute un bouton de manchette : quel autre objet a cette forme ? Les ciseaux étaient des ciseaux à ongle, recourbés. Pour aussi courts que soient les ciseaux, vous pouvez distinguer la même courbure dans chacun des deux. »

Le détective du Surrey émit un petit rire.

« Moi qui croyais avoir exprimé tout le jus du citron ! fit-il. Mais je confesse que cette lettre ne m'explique rien du tout, sinon qu'il y avait quelque chose en train, et qu'une femme, comme par hasard, était l'instigatrice. »

Pendant cette conversation, M. Scott Eccles s'était trémoussé sur sa chaise.

« Je suis heureux que vous ayez trouvé cette lettre puisqu'elle confirme mon récit, dit-il. Mais je me permets de vous faire observer que j'ignore ce qui est arrivé à M. Garcia et ce que sont devenus ses domestiques.

– En ce qui concerne Garcia, dit Gregson, la réponse est simple. Il a été trouvé mort ce matin sur le pré communal d'Oxshott, à quinze cents mètres de chez lui. Sa tête avait été fracassée à coup de sac de sable ou d'un objet du même genre : elle a été réduite en bouillie. C'est un endroit isolé : aucune maison à moins de quatre cents mètres. Apparemment il a été d'abord frappé par-derrière ; mais son agresseur a continué à l'assommer longtemps après sa mort. L'attaque a été féroce. Aucune trace de pas, aucun indice qui permette d'identifier les criminels.

– La victime a-t-elle été dévalisée ?

– Non ; elle n'a été l'objet d'aucune tentative de vol.

– Cela est très pénible··· Très pénible, et terrible ! articula M. Scott Eccles d'une voix chevrotante. Mais c'est aussi extrêmement pénible pour moi. Qu'ai-je à voir dans une promenade de mon hôte, dans je ne sais quelle excursion nocturne, et dans une fin aussi affreuse ? Comment se peut-il qu'on me mêle à une pareille affaire ?

– Tout bonnement, monsieur, répondit l'inspecteur Baynes, parce que le seul papier trouvé dans les poches du défunt était une lettre de vous annonçant que vous seriez son invité justement la nuit où il est mort. C'est l'enveloppe de cette lettre qui nous a permis d'identifier le cadavre. Nous sommes arrivés chez lui après neuf heures ; personne n'était sur les lieux. J'ai télégraphié à M. Gregson pour qu'il vous recherche à Londres pendant que je fouillais Wisteria Lodge. Puis je suis venu à Londres, j'ai rencontré M. Gregson, et nous voici.

– Je crois maintenant, dit Gregson en se levant, que nous ferions mieux de donner à l'affaire un caractère officiel. Monsieur Scott Eccles, vous allez nous accompagner au commissariat et nous enregistrerons votre déposition par écrit.

– Certainement. Allons-y tout de suite. Mais je réclame vos services, monsieur Holmes. Je désire que vous n'épargniez ni argent ni peines pour découvrir la vérité. »

Mon ami se tourna vers le détective du Surrey.

« Je suppose que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je collabore avec vous, monsieur Baynes ?

– J'en serai très honoré, monsieur, bien sûr !

– Vous paraissez avoir été très rapide et efficace dans tout ce que vous avez fait. Y a-t-il une présomption, si j'ose ainsi vous questionner, relative à l'heure exacte où la victime a trouvé la mort ?

– Il était là depuis une heure du matin. La pluie s'est mise à tomber à peu prés à ce moment-là, et il était mort avant la pluie.

– Mais c'est tout à fait impossible, monsieur Baynes ! s'écria notre client. Sa voix était reconnaissable entre mille. Je suis prêt à jurer que c'est lui qui m'a parlé à cette heure-là dans ma chambre à coucher.

– Coïncidence remarquable, mais nullement impossible ! murmura Holmes en souriant.

– Vous avez un indice ? interrogea Gregson.

– A première vue, l'affaire n'est pas très complexe, bien qu'elle offre quelques particularités intéressantes. Mais avant que je hasarde un avis décisif et final, une étude plus approfondie des faits m'est nécessaire. A propos, monsieur Baynes, n'avez-vous pas déniché autre chose d'intéressant quand vous avez fouillé la maison ? »

Le détective regarda mon ami d'une manière singulière.

« Il y avait, répondit-il, deux ou trois petites choses intéressantes. Quand j'aurai terminé au commissariat, peut-être voudrez-vous venir avec moi et me donner votre opinion sur ces détails ?

– Je suis entièrement à votre disposition, dit Sherlock Holmes en sonnant. Voulez-vous reconduire ces messieurs, madame Hudson, et, s'il vous plaît, faire porter ce télégramme par le chasseur ; il aura à payer une réponse de 5 shillings. »

Une fois nos visiteurs sortis, nous demeurâmes silencieux. Holmes tirait méditativement sur sa pipe ; il avait ramené ses sourcils devant ses yeux, et il portait la tête en avant dans l'une de ses attitudes caractéristiques. Puis il se tourna brusquement vers moi.

« Alors, Watson, que dites-vous de tout cela ?

– Je n'arrive pas à comprendre la signification de la mystification infligée à Scott Eccles.

– Mais le crime ?

– Eh bien, si on le rapproche de la disparition des compagnons de Garcia, il me semble qu'ils ont été mêlés au crime et qu'ils se sont enfuis pour échapper à la justice.

– C'est une hypothèse évidemment plausible. Par ailleurs vous admettrez bien qu'il est curieux que les deux domestiques aient tramé un complot contre lui et qu'ils soient passés à l'exécution la seule nuit où il avait un invité. N'importe quel autre soir de la semaine ils l'avaient à leur merci ?

– Alors, pourquoi se sont-ils enfuis ?

– Voilà ! Pourquoi se sont-ils enfuis ? C'est la grosse question. Une autre grosse question, c'est l'aventure peu banale de notre client Scott Eccles. Cela dit, mon cher Watson, est-ce trop demander à l'intelligence humaine de trouver une explication qui réponde à ces deux grosses questions ? S'il en existait une qui rendît compte, aussi, du mystérieux message à la phraséologie si peu ordinaire, alors nous pourrions l'accepter comme hypothèse provisoire. Pour peu que les faits nouveaux qui vont nous être soumis cadrent avec elle, ladite hypothèse peut devenir une solution.

– Mais quelle est cette hypothèse ? »

Holmes s'adossa sur sa chaise en fermant à demi les yeux.

« Vous conviendrez, mon cher Watson, que la thèse d'une farce ne résiste pas à l'examen. De graves événements se préparaient, comme la suite l'a montré, et l'invitation de Scott Eccles à Wisteria Lodge est en rapport avec eux.

– De quelle manière ?

– Prenons les maillons de la chaîne les une après les autres. A première vue je décèle quelque chose d'anormal dans cette amitié soudaine et étrange qui s'établit entre le jeune Espagnol et Scott Eccles. C'est l'Espagnol qui est à son origine. Le surlendemain du jour où il a fait sa connaissance, il se rend chez lui à l'autre bout de Londres et il le fréquente assidûment par la suite jusqu'à ce qu'il obtienne la promesse d'une visite à Esher. Que voulait-il d'Eccles ? A quoi Eccles pouvait-il lui servir ? Je ne distingue en notre client aucun attrait particulier. Il n'est pas spécialement intelligent ; il ne possède aucune de ces qualités qui conviennent à l'esprit d'un Latin. Pourquoi donc a-t-il été élu entre toutes les relations de Garcia ? En quel honneur ? Parce qu'il représente parfaitement le type conventionnel du respectable Anglais ; il est le témoin rêvé pour impressionner un autre Anglais. Vous avez vu par vous-même comme ni l'un ni l'autre des deux inspecteurs n'ont songé à mettre en doute sa déposition, pourtant assez extraordinaire !

– Mais de quoi devait-il être témoin ?

– De rien, étant donné la façon dont les choses se sont déroulées ; mais de l'essentiel si elles s'étaient passées autrement. Voilà comment je comprends l'affaire.

– En somme, il aurait servi d'alibi.

– Exactement, mon cher Watson ; il aurait pu servir d'alibi. Supposons, pour l'amour de l'argumentation, que les domestiques de Wisteria Lodge soient ses complices pour je ne sais quelle entreprise. Quelle que soit celle-ci, elle doit être accomplie avant une heure du matin. A la suite d'un tripotage des horloges il est bien possible que Scott Eccles ait été convié à gagner sa chambre plus tôt qu'il ne le croyait ; mais ce qui est vraisemblable c'est que, lorsque Garcia est allé lui dire qu'il était une heure du matin, il ne devait pas être beaucoup plus de minuit dans la réalité. Si Garcia pouvait mettre à exécution son projet et être de retour à l'heure indiquée, il était alors en mesure de répondre puissamment à n'importe quelle accusation. Cet Anglais irréprochable aurait juré devant n'importe quel tribunal que l'accusé n'avait pas bougé de chez lui. C'était une garantie contre le pire.

– Bon. Cela je le comprends. Mais la disparition des autres ?

– Je ne dispose pas encore de tous les éléments, mais je n'entrevois pas de difficultés insurmontables. Encore est-ce une erreur de discuter avant d'avoir toutes les informations. Insensiblement on les déforme pour les faire coller avec ses théories.

– Et le message ?

– Le texte était : « Nos couleurs, vert et blanc··· » On dirait qu'il s'agit de courses de chevaux. « ···Le vert ouvert, le blanc fermé··· » C'est manifestement un signal. « ···Grand escalier, premier corridor, septième à, droite, porte rembourrée··· » C'est un rendez-vous. Nous trouverons peut-être un mari jaloux derrière tout cela. C'était sûrement un rendez-vous dangereux.

Elle n'aurait pas ajouté : "Bonne chance", dans le cas contraire. "D." Cela devrait nous guider quelque part.

– Garcia était Espagnol. « D » ne serait-il pas mis là pour Dolorès, qui est un prénom commun en Espagne ?

– Bien, Watson, très bien ! Mais tout à fait impossible. Une Espagnole s'adressant à un Espagnol aurait écrit en espagnol. L'auteur du message est certainement une Anglaise. Eh bien, nous n'avons plus qu'à nous armer de patience en attendant le retour de ce brave inspecteur ! En attendant, rendons grâce à la chance : elle nous sauve pour quelques heures des fatigues insupportables de l'oisiveté. »

* * * * *

Avant le retour de l'inspecteur du Surrey, Holmes reçut une réponse à son télégramme. Il la lut et allait la ranger dans son carnet quand il vit la question que posait mon visage. Il me la tendit en riant.

« Nous naviguons dans les hautes eaux ! » me dit-il.

Le télégramme était une liste de noms et d'adresses : « Lord Harringby, The Dingle ; Sir George Ffolliott, Oxshott Towers ; M. Hynes Hynes, juge de paix, Purdey Place ; M. James Kaker Williams, Forton Old Hall ; M. Henderson, High Gable ; Rev. Joshua Stone, Nether Walsling. »

« C'était le moyen le plus simple pour limiter notre champ d'opérations, me dit Holmes. Sans aucun doute Baynes, avec son esprit méthodique, a déjà adopté un plan analogue.

– Je ne comprends pas tout à fait…

– Voyons, mon cher ami, nous en sommes déjà arrivés à la conclusion que le message reçu par Garcia pendant le dîner était un rendez-vous ou une invitation. Si j'interprète correctement le texte il faut, pour atteindre le lieu du rendez-vous, gravir un escalier principal et chercher la septième porte dans un couloir ; il est non moins certain qu'elle ne peut pas être située à plus de deux ou trois kilomètres d'Oxshott puisque

Garcia marchait à pied dans cette direction et qu'il espérait, selon ma thèse, être de retour à Wisteria Lodge à temps pour se prévaloir d'un alibi, lequel n'était valable que jusqu'à une heure du matin. Comme le nombre des vastes habitations dans les environs immédiats d'Oxshott doit être limité, j'ai envoyé à l'agence immobilière locale citée par Scott Eccles un télégramme demandant de m'en fournir la liste. La voici : l'autre extrémité de notre écheveau embrouillé se trouve sans doute parmi ces noms-là. »

* * * * *

Il était près de six heures quand nous arrivâmes au petit village d'Esher, en compagnie de l'inspecteur Baynes.

Holmes et moi avions emporté un nécessaire de toilette et nous élûmes domicile dans un appartement confortable de l'hôtel du Taureau. Après quoi nous nous remîmes en route avec le détective pour Wisteria Lodge. C'était un soir de mars sombre et froid ; le vent aigre et la pluie nous fouettaient le visage : exactement l'ambiance qui convenait au décor d'une tragédie.

II.

Le Tigre de San Pedro

Une marche de trois kilomètres nous mena devant une haute porte à claire-voie qui ouvrait sur une avenue maussade bordée de noisetiers. Cette avenue aboutissait à une maison basse, sombre, qui détachait sa masse noire contre le ciel ardoisé. Derrière une fenêtre à gauche de la porte, brillait une petite lumière.

« Il y a un agent de faction, nous expliqua Baynes. Je vais frapper au carreau. »

Il traversa une petite pelouse gazonnée et cogna à la vitre. Je distinguai par la fenêtre embuée un homme qui bondit d'une chaise placée à coté du feu, et j'entendis un cri aigu dans la pièce. Une minute plus tard un agent livide, haletant, nous ouvrit la porte ; la bougie tremblait dans sa main.

« Que se passe-t-il, Walters ? » interrogea Baynes d'un ton sec.

L'agent essuya son front avec son mouchoir et poussa un profond soupir de soulagement.

« Je suis bien content que vous soyez revenu, monsieur. La soirée a été longue, et je ne pense pas que mes nerfs soient aussi solides qu'ils l'ont été.

– Vos nerfs, Walters ? Je n'aurai jamais cru que vous aviez des nerfs dans le corps !

– C'est, monsieur, cette maison isolée, silencieuse, et puis cette chose étrange dans la cuisine. Alors quand vous avez tapé au carreau, j'ai pensé que ça recommençait.

– Que quoi recommençait ?

– Le diable, monsieur, j'en suis sûr. C'était à la fenêtre.

– Quoi à la fenêtre ? et quand ?

– Il y a deux heures à peu près. Le jour commençait à faiblir. J'étais assis sur cette chaise en train de lire. Je ne sais pas pourquoi j'ai levé les yeux, mais j'ai vu une tête qui me regardait par le carreau du bas. Mon Dieu, monsieur, quelle tête c'était ! Oh ! je le reverrai dans mes rêves !

– Allons, Walters ! Ce n'est pas un langage digne d'un agent de police.

– Je le sais, monsieur, je le sais ! Mais j'ai été bouleversé, monsieur, et il ne servirait à rien de le nier. Ce n'était pas une tête de nègre, monsieur, ni une tête de blanc, ni une tête d'une

couleur que je connais : imaginez une sorte d'argile avec des taches laiteuses. Et puis, sa taille ! Deux fois la vôtre, monsieur. Et son regard ! Des grands yeux fixes à fleur de tête. Et des dents ! Blanches comme celles d'une bête féroce affamée. Je vous le dis, monsieur, je n'ai pas pu bouger un doigt, ni respirer, avant que la tête ait disparu. Alors je me suis précipité dehors et j'ai fouillé les fourrés, mais grâce à Dieu, je ne l'ai pas retrouvée !

– Si je ne savais pas que vous êtes un brave, Walters, je vous infligerais une mauvaise note ! En admettant que le diable en personne soit venu, un agent en service ne devrait jamais rendre grâce à Dieu de n'avoir pu l'attraper. Je suppose que dans cette histoire il n'y pas qu'une hallucination ou l'effet d'une trop grande nervosité.

– La réponse est facile, fit Holmes en allumant sa petite lampe de poche pour examiner la pelouse. Oui, on dirait une pointure de 48. Si la taille de l'individu en question correspond à celle de ses pieds, il s'agit certainement d'un géant.

– Par où s'est-il enfui ?

– Sans doute par les fourrés qu'il a traversés pour regagner la route.

– Bien ! murmura l'inspecteur avec un visage grave et pensif. Quel qu'il soit, quel qu'ait été le but de sa visite, pour l'instant il a disparu, et des contingences plus immédiates nous réclament. Avec votre permission, monsieur Holmes, je vais vous faire faire le tour de la maison. »

Les diverses pièces, chambres ou salons, n'avaient rien révélé à une inspection minutieuse. Selon toutes apparences les locataires n'avaient pratiquement rien apporté de personnel, et l'ameublement se trouvait dans la maison avant leur arrivée. Une grande quantité de vêtements, marqués Marx & Co, High Holborn, avaient été abandonnés. Une enquête télégraphique nous appris que Marx ignorait tout de son client, sauf qu'il avait payé comptant. Des objets insignifiants, quelques pipes, des romans dont deux en espagnol, un vieux revolver, une guitare

figuraient eu nombre des biens personnels de Garcia.

« Rien dans tout ça ! déclara Baynes qui furetait de pièce en pièce la bougie à la main. Mais maintenant, monsieur Holmes, je requiers toute votre attention pour la cuisine. »

La cuisine était une pièce obscure à haut plafond, située sur l'arrière de la maison ; dans un angle une paillasse devait servir de lit au cuisinier. La table était couverte de plats à demi vidés et d'assiettes sales : reliefs du dîner de la veille.

« Regardez ! dit Baynes. Que pensez-vous de cela ? »

Il leva sa bougie pour éclairer un objet extraordinaire placé au fond du buffet : un objet si ridé, si rétréci, si desséché qu'il était difficile de l'identifier. Tout ce que l'on pouvait en dire, c'était qu'il était noir et présentait l'aspect du cuir, et aussi qu'il ressemblait vaguement à une silhouette de nain. Au premier coup d'œil je crus qu'il s'agissait d'un bébé nègre momifié ; au deuxième je pensai à un singe tout tordu par les ans ; au troisième je ne savais plus si c'était un animal ou un être humain. Un double rang de coquillages blancs le ceignait en son milieu.

« Très intéressant ! Vraiment très intéressant ! fit Holmes en contemplant cette relique sinistre. Rien de plus ? »

Sans dire un mot, Baynes nous mena vers l'évier et l'éclaira. Les membres et le corps d'un grand oiseau blanc, mis sauvagement en pièces sans avoir été plumé, s'y étalaient en désordre. Holmes désigna la barbe de la tête.

« Un coq blanc, dit-il. Tout à fait intéressant. L'affaire est décidément très curieuse. »

Mais M. Baynes ménageait ses effets. Il alla chercher sous l'évier un seau en zinc qui contenait du sang. Puis il prit sur la table une écuelle où étaient entassés de petits morceaux d'os calcinés.

« On a tué et brûlé quelque chose. Nous avons tout sorti du feu. Le docteur qui est venu ce matin nous a dit qu'il ne

s'agissait pas de débris humains. »

Holmes sourit et se frotta les mains.

« Mes compliments, inspecteur ! Vous voici chargé d'une affaire aussi particulière qu'instructive. Si je puis m'exprimer ainsi sans vous offenser, vos qualités me semblent supérieures aux occasions qui vous permettent de les déployer. »

Les petits yeux de l'inspecteur Baynes papillotèrent de plaisir.

« Vous avez raison, monsieur Holmes. En province on s'encroûte. Une affaire de cette taille me donne une chance ; j'espère que je la saisirai. Quelle est votre idée sur ces os ?

– Un agneau, probablement, ou un chevreau.

– Et le coq blanc ?

– Bizarre, monsieur Baynes, très bizarre. Je devrais même dire exceptionnel !

– N'est-ce pas, monsieur ? Cette maison a dû être habitée par de drôles de gens qui avaient de drôles de mœurs. L'un de ses habitants est mort. Ses compagnons l'ont-ils suivi et assassiné ? Dans ce cas nous devrions les capturer, car tous les ports sont alertés. Mais mon point de vus est différent. Oui, monsieur, j'ai une autre opinion.

– Une opinion opposée ?

– Une opinion qui va me guider, monsieur Holmes. C'est à moi seul que je la dois, et je vais m'employer à la vérifier. Votre réputation est établie ; la mienne est à établir. Je serais heureux de pouvoir dire plus tard que j'ai résolu le problème sans votre concours. »

Holmes rit avec bonne humeur.

« Très bien, inspecteur ! suivez votre voie ; je suivrai la mienne. Mes résultats seront toujours à votre service pour le cas où vous voudriez me consulter. Je crois que j'ai vu tout ce qu'il y avait à voir dans cette maison, et je que je pourrai mieux

employer mon temps ailleurs. Au revoir, et bonne chance ! »

J'étais sûr (et ma conviction était due à de nombreux petits symptômes qui auraient échappé à quiconque sauf moi-même) que Holmes était sur une piste chaude. Un observateur de hasard n'aurait pas remarqué que son attitude s'était légèrement départie de son impassibilité ; et son ardeur soudain concentrée, une lueur plus intense dans ses yeux clairs, des gestes plus dégagés m'assuraient que le gibier était levé. Selon son habitude il demeura bouche cousue et je ne fis rien pour l'arracher à son mutisme. C'était déjà bien beau que je puisse partager sa chasse et apporter ma modeste contribution à la capture finale ! Je n'avais pas à le distraire par des interruptions futiles. Chaque chose viendrait en son temps.

J'attendis donc, mais avec une déception croissante j'attendis en vain. Les jours se succédaient, et mon ami ne prenait aucune initiative. Il passa une matinée à Londres : j'ai appris par hasard qu'il avait visité le British Museum. En dehors de cette longue promenade, il occupait ses journées par de longues excursions solitaires, à moins qu'il ne bavardât avec des gens du village.

« Je suis sûr, Watson, qu'une semaine à la campagne vous fera un bien considérable, me dit-il. Il est très agréable de voir revenir les premiers bourgeons verts sur les haies et les chatons sur les noisettes. Avec un sarcloir, une boîte en fer-blanc et un manuel de botanique élémentaire, je prévois des journées très instructives. »

Il s'était procuré cet équipement, mais le soir venu il ne rapportait que de rares échantillons de plantes.

Il nous arrivait de rencontrer l'inspecteur Baynes. Quand il saluait mon compagnon, sa grosse figure rougeaude se fendillait de sourires et ses petits yeux luisaient. Il ne nous parlait guère de l'affaire, mais du peu qu'il nous en disait, nous déduisions qu'il n'était pas trop mécontent du cours des événements. J'avoue toutefois que je fus abasourdi quand cinq jours après le crime, j'ouvris mon journal du matin et lus un gros titre :

LE MYSTERE D'OXSHOTT

Une solution

ARRESTATION DE L'ASSASSIN PRESUME

Holmes bondit comme s'il avait été piqué quand je lui fis part de la nouvelle.

« Par Jupiter ! s'écria-t-il. Vous ne voulez pas me dire que Baynes a réussi ?

– Si, sans doute », lui répondis-je.

Et je lui lus l'article suivant :

« Une grande sensation a été causée à Esher et dans les environs quand on a appris tard dans la soirée d'hier qu'une arrestation avait été effectuée en liaison avec le crime d'Oxshott. On se rappelle que M. Garcia, de Wisteria Lodge, avait été trouvé mort sur le pré communal d'Oxshott, que son cadavre portait les stigmates d'une grande violence et que la même nuit ses domestiques avaient disparu, ce qui semblait prouver leur participation au crime. On avait avancé l'hypothèse, qui ne fut jamais confirmée, que le défunt possédait dans sa maison des objets de prix et des valeurs dont le vol pouvait être le mobile du crime. L'inspecteur Baynes, chargé de l'affaire, déploya tous ses efforts pour trouver la cachette des fugitifs ; il avait de solides raisons pour croire qu'ils n'étaient pas partis loin, et qu'ils se dissimulaient dans une retraite préparée à l'avance. Dès le début on pensait bien qu'ils seraient aisément identifiés, car le cuisinier, d'après le témoignage de quelques commerçants qui l'avaient aperçu par la fenêtre, avait le physique tout à fait singulier d'un mulâtre énorme et hideux, avec un visage jaunâtre et un type négroïde prononcé. L'homme avait été vu après le crime : il avait été reconnu et poursuivi le soir même pas l'agent Walters, quand il avait eu l'audace de revenir rôder autour de Wisteria Lodge. L'inspecteur Baynes, considérant que cette audace était inspirée par quelque dessein précis et qu'il se livrerait sans doute à une nouvelle tentative, avait retiré la garde de la maison, mais

tendu une embuscade dans les fourrés. L'homme tomba dans le piège ; il fut capturé la nuit dernière après une lutte au cours de laquelle l'agent Downing fut cruellement mordu par ce sauvage. Nous croyons savoir que lorsque le prisonnier sera traduit devant les juges la police sollicitera un renvoi, et que de grands développements suivront probablement cette capture. »

« Il faut absolument que nous voyons Baynes tout de suite ! s'exclama Holmes en prenant son chapeau. Nous avons juste le temps de l'attraper chez lui. »

Nous descendîmes à toutes jambes la rue du village et nous aperçûmes l'inspecteur qui quittait, en effet, son hôtel.

« Vous avez vu le journal, monsieur Holmes ? demanda-t-il en nous en tendant un exemplaire.

– Oui, Baynes, je l'ai vu. S'il vous plaît, ne vous offensez pas si je vous mets en garde.

– En garde, monsieur Holmes ?

– J'ai travaillé l'affaire avec quelque soin. Je ne suis pas persuadé que vous soyez sur la bonne voie. Je ne voudrais pas que vous vous engagiez trop loin, tant que vous n'êtes pas sûr.

– Vous êtes très aimable, monsieur Holmes.

– Je vous assure que je parle ainsi pour votre bien. »

J'eus l'impression que quelque chose comme un clin d'œil agita le visage impassible de M. Baynes.

« Nous étions convenus de travailler chacun de notre côté, monsieur Holmes. C'est ce que je suis en train de faire.

– Oh ! très bien, fit Holmes. Ne vous fâchez pas !

– Non, monsieur. Je crois que vous ne me voulez que du bien. Mais nous avons tous nos méthodes personnelles, monsieur Holmes. Vous avez les vôtres. Après tout j'ai peut-être les miennes aussi.

– N'en parlons plus.

– Je serai toujours aussi heureux de vous communiquer mes

informations. Ce mulâtre est un vrai sauvage, aussi fort qu'un cheval de trait et féroce comme le diable. Il a presque arraché le pouce de Downing avant que mes agents aient pu le maîtriser. Il ne connaît pas un mot d'anglais et ne s'exprime que par grognements.

– Et vous croyez que vous détenez la preuve qu'il a tué son maître ?

– Je ne dis rien de tel, monsieur Holmes ! Rien de tel··· Nous avons tous nos méthodes. Vous essayez les vôtres, j'essaie les miennes. Nous étions tombés d'accord là-dessus. »

Quand nous nous fûmes éloignés, Holmes haussa les épaules.

« Rien à faire avec lui ! J'ai l'impression qu'il court à la culbute··· Eh bien, comme il le dit, nous devons essayer chacun nos méthodes et voir ce qu'il adviendra ! Mais il y a quelque chose chez l'inspecteur Baynes que je ne comprends pas très bien. »

Une fois de retour dans notre appartement au Taureau, Sherlock Holmes m'invita à m'asseoir dans un fauteuil.

« Je vais vous mettre au courant de la situation, car j'aurais peut-être besoin de notre concours ce soir. L'évolution de l'affaire, pour autant que j'aie été capable de la suivre, est très simple dans ses grandes lignes ; mais de surprenantes difficultés se conjuguent pour rendre une arrestation impossible. Il y a encore des trous à combler.

« Reportons-nous au message qui fut transmis à Garcia le soir de sa mort. Écartons l'idée de Baynes que les domestiques de Garcia sont pour quelque chose dans l'affaire. La preuve qu'ils n'y sont pour rien ? C'est Garcia qui avait prémédité la présence de Scott Eccles, à seule fin d'avoir un alibi. C'était donc Garcia qui avait échafaudé un plan, et selon toute apparence un plan criminel, pour la nuit où il fut tué. Je dis criminel, parce que seul un homme ayant des intentions criminelles désire s'assurer un alibi. Qui donc l'a tué ? Sûrement la personne contre qui était échafaudé le plan criminel.

Jusqu'ici il me semble que nous nous mouvons sur un terrain solide.

« Quant à la disparition des domestiques de Garcia, elle peut s'expliquer par le fait qu'ils étaient tous complices. S'il avait réussi son crime inconnu, Garcia serait rentré à Wisteria Lodge, et le témoignage de l'Anglais l'aurait mis à l'abri des soupçons : tout aurait été parfait. Mais l'entreprise était dangereuse : si Garcia n'était pas de retour à une certaine heure, cela voulait dire qu'il avait échoué et qu'il y avait perdu la vie. Il avait donc été convenu que dans ce cas ses deux subordonnés se rendraient dans un lieu prévu d'avance où ils échapperaient aux recherches et pourraient ensuite renouveler la tentative. Voilà qui expliquerait pleinement les faits, n'est-ce pas ? »

Tout l'écheveau inextricable semblait à présent se dérouler devant moi. Je m'étonnai, comme cela m'arrivait toujours, de ne pas y avoir pensé plus tôt.

« Mais pourquoi l'un des domestiques est-il revenu ?

– Nous pouvons supposer que, dans leur fuite, ils avaient oublié quelque chose de précieux, ou que le mulâtre voulait récupérer un objet dont il ne voulait pas se séparer. Cela justifierait son obstination, je crois ?

– Ensuite ?

– Ensuite, il y a le message reçu par Garcia à l'heure du dîner. Il témoigne de l'existence d'un complice à l'autre bout de la chaîne. Maintenant, où est cet autre bout ? Je vous ai déjà indiqué qu'il ne peut se situer que dans une grande maison, et que le nombre de ces grandes maisons est restreint. Mes premiers jours dans ce village ont été consacrés à une série de promenades, et, quand mes recherches botaniques m'en laissaient le temps, je faisais une reconnaissance du coté de ces grandes maisons et je me renseignais sur les histoires familiales des occupants. Une maison, une seule, a retenu mon attention. C'est le célèbre manoir de l'époque de Jacques Ier, le manoir de High Gable, à quinze cents mètres d'Oxshott, et à six ou sept mètres du lieu du drame. Les autres demeures appartiennent à

des gens prosaïques et respectables qui n'ont pas d'histoire. Mais M. Hendreson, de High Gable, est pour tout le monde un curieux homme à qui de curieuses aventures pourraient fort bien arriver. J'ai donc concentré mon attention sur lui et sa maisonnée.

« Un bizar assemblage, Watson ! Le propriétaire lui-même étant le plus bizarre de tous. Je me suis arrangé pour le voir sous un prétexte plausible, mais il m'a semblé lire dans ses yeux noirs, profondément enfoncés dans les orbites, pensifs, qu'il était parfaitement au courant de mes véritables intentions. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, fort, actif, avec des cheveux gris acier, de grands sourcils noirs en bataille, avec le pas d'un taureau et l'air d'un empereur. Un homme farouche, dominateur, qui derrière un visage parcheminé cache un esprit rougi au feu. Ou c'est un étranger, ou il a vécu longtemps sous les tropiques, car il est jaune et desséché, mais dur comme un manche de fouet. Son ami et secrétaire, M. Lucas, est incontestablement, lui, un étranger : il a la peau chocolat, on le sent rusé, il est suave et doucereux, il parle avec gentillesse empoisonnée. Vous voyez, Watson, nous avons déjà deux bandes d'étrangers : l'une à Wisteria Lodge, l'autre à High Gable. Nos trous commencent à se boucher.

« Ces deux hommes, amis intimes et qui n'ont pas de secrets l'un pour l'autre, sont le centre de la maisonnée ; mais il y a une autre personne qui, dans l'immédiat, peut être encore plus importante. Henderson a deux filles, l'une a treize ans, l'autre onze. Leur gouvernante s'appelle Mlle Burnet ; c'est une Anglaise qui peut avoir quarante ans. Il existe aussi un domestique de confiance. Ce petit groupe constitue la vraie famille, car ils voyagent toujours ensemble : Henderson est un grand voyageur, constamment en déplacement. Il n'est rentré que depuis quelques semaines, après un an d'absence, à High Gable. Je puis ajouter qu'il est immensément riche, et, qu'il peut satisfaire n'importe quel caprice. Pour le reste, sa maison regorge de maîtres d'hôtel, de valets de chambre, de chasseurs, de femmes de chambre.

« J’ai appris tout cela en bavardant au village et aussi d’après mes propres observations. Il n’y a pas de meilleur agent de renseignements qu’un serviteur renvoyé, et j’ai eu la chance d’en rencontrer un. J’appelle cela de la chance, mais si je ne m’étais pas donner la peine de le chercher, il ne serait pas venu tout seul. Comme le dit Baynes, nous avons tous nos petites méthodes. C’est ma méthode personnelle qui m’a permis de découvrir John Warner, récemment encore jardinier à High Gable, chassé dans un mouvement d’humeur par son despote de patron. Il possède des amis parmi les autres domestiques ; la peur et l’aversion que leur maître leur inspire les ont rendus solidaires. Aussi ai-je pu m’initier aux secrets de la maison.

« Des gens bizarres, Watson ! Je ne prétends pas tout connaître encore, mais n’importe : ce sont des gens bizarres ! Le manoir possède deux ailes ; les domestiques vivent dans l’une et la famille dans l’autre. Il n’y a aucune communication entre les deux, sauf par l’intermédiaire du propre domestique de Henderson qui sert à la table de famille. Les plats sont apportés derrière une porte qui forme le seul accès d’une aile à l’autre. La gouvernante et les enfants ne se promènent que dans le jardin. Henderson ne sort jamais seul. Son secrétaire chocolat le suit comme son ombre. Les domestiques chuchotent que leur maître a terriblement peur de quelque chose. “Il a dû vendre son âme au diable contre de l’argent, dit Warner, et il s’attend à ce que son créancier vienne la lui réclamer.” D’où ils sont originaires, qui ils sont, personne n’en a la moindre idée. Ils se montrent très violents. Deux fois Henderson a frappé un domestique avec un fouet à chien, et il a fallu sa grosse bourse et de solides compensations pour qu’il ne passe point devant le tribunal.

« A présent, Watson, jugeons la situation d’après ces nouveaux renseignements. Nous pouvons admettre que le message émanait de cette étrange maison, et qu’il invitait Garcia à exécuter un plan qui avait déjà été projeté. Qui a écrit le message ? Quelqu’un du manoir, et une femme. Qui donc, sinon la gouvernante, Mlle Burnet ? Tous nos raisonnements

convergent dans cette direction. En tout cas, nous pouvons envisager une hypothèse et voir les conséquences qu'elle implique. J'ajoute que l'âge et le tempérament de Mlle Burnet réduisent à néant ma première idée, à savoir qu'une intrigue amoureuse était en cours.

« Puisqu'elle a écrit le message, elle était probablement l'amie et la complice de Garcia. Qu'allait-elle donc faire en apprenant sa mort ? S'il avait été tué au cours d'une entreprise scélérate, elle ne soufflerait mot, évidemment ; ce qui ne l'empêcherait pas de nourrir dans son cœur de la haine contre ses meurtriers, comme sans doute de prêter toute l'assistance en son pouvoir à ses vengeurs éventuels. Pouvions-nous donc la voir et essayer de nous servir d'elle ? J'en eus l'idée. Mais voici maintenant un fait inquiétant. Mlle Burnet, depuis la nuit du crime, n'a été vue par personne. Depuis ce soir-là, elle a probablement disparu. Est-elle en vie ? A-t-elle trouvé la mort le même jour où elle avait convoqué son ami ? Est-elle simplement prisonnière ? Voilà le point que nous avons encore à éclaircir.

« Vous mesurez bien la difficulté de la situation, n'est-ce pas, Watson ? Rien ne permet d'obtenir un mandat d'arrêt. Toute notre histoire semblerait de la haute fantaisie si elle était rapportée telle quelle devant un magistrat. La disparition de la demoiselle ne saurait être retenue, puisque dans cette maison extraordinaire, n'importe qui peut demeurer invisible pendant une semaine. Et cependant à cette heure où je vous parle sa vie est peut-être en danger. Tout ce que je peux faire est de surveiller le manoir et de laisser Warner, mon agent, de faction aux grilles. Cette situation ne saurait se prolonger. Si la loi ne peut rien faire, nous devons prendre le risque nous-mêmes.

– Que proposez-vous ?

– Je sais où est sa chambre. Elle est accessible par le toit d'une dépendance. Je vous propose que tous deux nous y montions ce soir afin d'essayer de frapper au cœur du mystère. »

La perspective n'était pas, je dois en convenir, des plus réjouissantes. La vieille maison avec son atmosphère criminelle, ses habitants bizarres et redoutables, les périls inconnus de l'assaut, le fait que nous nous mettrions dans une position fausse aux yeux de la loi, tout cela se combinait pour refroidir mon ardeur. Mais dans la logique glaciale de Holmes quelque chose m'interdisait de me dérober devant une aventure qu'il préconisait ; c'était en effet ce moyen, et par ce moyen seulement, que le problème pouvait être résolu. Silencieusement, je lui serrai la main : les dés étaient jetés.

Mais le destin ne voulut point que notre enquête s'achevât d'une manière aussi téméraire. Vers cinq heures, alors que les ombres d'un soir de mars commençaient à s'étendre, un rustaud très excité se précipita dans notre appartement.

« Ils sont partis, monsieur Holmes. Ils s'en sont allés par le dernier train. La demoiselle s'est échappée et je l'ai amenée en fiacre. Elle est en bas.

– Bravo, Warner ! cria Holmes en bondissant sur ses pieds. Watson, les trous se bouchent très vite ! »

Dans le fiacre se trouvait une femme à demi évanouie sous le coup d'un épuisement nerveux. Son visage aquilin, émacié portait les traces d'une tragédie récente. Elle avait la tête inclinée sur son buste, mais quand elle la releva et tourna vers nous ses yeux ternes, j'aperçus au centre du gros iris gris des points noirs : elle était droguée d'opium.

« J'étais de garde à la grille, comme vous me l'aviez demandé, monsieur Holmes, expliqua le jardinier renvoyé. Quand la voiture est sortie, je l'ai suivie jusqu'à la gare. La demoiselle ressemblait à une somnambule ; mais quand ils ont voulu la faire monter dans le train, elle s'est réveillée et débattue. Ils l'ont poussée dans le compartiment, mais elle continuait à leur résister. Alors, j'ai pris son parti, je l'ai installée dans un fiacre, et nous voici. Je ne suis pas près d'oublier la tête de l'autre à la portière du compartiment quand j'ai emmené la demoiselle ! Je n'aurais pas fait de vieux os s'il

avait pu··· ce démon jaune. »

Nous la transportâmes chez nous et l'allongeâmes sur le canapé ; deux tasses de café fort dissipèrent les brumes de la drogue. Baynes avait été convoqué par Holmes, et mis rapidement au courant de la situation.

« Eh bien, monsieur, vous m'apportez juste le témoin dont j'avais besoin ! fit l'inspecteur en secouant avec chaleur la main de mon ami. Depuis le début, j'étais sur la même piste que vous.

– Comment ! Vous étiez sur Henderson ?

– Écoutez, monsieur Holmes : pendant que vous vous faufiliez dans les petits bois de High Gable, moi j'étais juché sur l'un des arbres et je vous observais. C'était au premier de nous deux qui obtiendrait le témoin.

– Alors, pourquoi avez-vous arrêté le mulâtre ? »

Baynes pouffa.

« J'étais sûr que Henderson, pour reprendre le nom dont il se faisait appeler, se sentait soupçonné, que donc il allait se tenir tranquille et ne pas bouger tant qu'il se croirait en danger. J'ai arrêté le mulâtre pour lui faire croire que nous ne nous intéressions plus à lui. Je savais qu'il ne tarderait pas à filer et qu'il nous donnerait une chance pour parvenir à Mlle Burnet. »

Holmes posa une main sur l'épaule de l'inspecteur :

« Vous vous élèverez haut dans votre profession ! lui dit-il. Vous possédez l'instinct et l'intuition. »

Baynes rougit de plaisir.

« J'avais mis un agent en civil de faction à la gare depuis le début de la semaine. Où qu'aillent les gens de High Gable, il ne les perdra pas de vue. Mais il a dû être déchiré en deux quand Mlle Burnet s'est échappée. N'importe : votre homme l'a ramassée, tout est bien qui finit bien. Nous ne pouvons pas procéder à l'arrestation sans son témoignage, c'est évident ; aussi plus tôt nous aurons sa déposition, mieux cela vaudra.

– Elle reprend des forces, dit Holmes en jetant un coup d'œil à la gouvernante. Mais dites-moi, Baynes, qui est ce Henderson ?

– Henderson, répondit l'inspecteur, est Don Murillo, jadis surnommé le Tigre de San Pedro. »

Le Tigre de San Pedro ! Toute l'histoire de cet homme me revint d'un trait en mémoire. Il avait mérité ce surnom parce qu'il avait été le tyran le plus ignoble et le plus assoiffé de sang qui eût jamais gouverné un pays sous prétexte de civilisation. Fort, ne reculant devant rien, énergique, il avait pendant dix ou douze ans imposé ses vices odieux à un peuple épouvanté. Son nom répandait la terreur dans toute l'Amérique Centrale. Au bout de ce laps de temps, un soulèvement général avait éclaté contre lui. Mais il était rusé autant que cruel : dès les premiers troubles, il avait secrètement empilé ses trésors à bord d'un navire armé par ses partisans. Les insurgés n'avaient, le lendemain, mis à sac qu'un palais vide. Le dictateur, ses deux filles, son secrétaire, et sa fortune leur avaient échappé. Depuis lors il avait disparu de la circulation, et la presse européenne s'était à maintes reprises demandée sous quelle identité il se dissimulait.

« Oui, monsieur : Don Murillo, le Tigre de San Pedro ! répéta Baynes. Si vous y réfléchissez, vous remarquerez que les couleurs de San Pedro sont le vert et le blanc : celles du message, monsieur Holmes. Il se faisait appeler Henderson, mais je l'avais démasqué et j'avais retrouvé sa trace depuis Barcelone où son navire avait abordé en 1886, par Madrid, Rome et Paris. Ses ex-sujets le cherchaient depuis longtemps pour se venger, mais ils ne l'ont découvert que ces derniers temps.

– Ils l'ont identifié il y a un an, intervient Mlle Burnet qui s'était redressée et qui suivait attentivement la conversation. Une fois déjà il a été l'objet d'un attentat ; mais un démon semblait le protéger. Cette fois c'est le noble et chevaleresque Garcia qui est tombé, et le monstre en a réchappé. Mais un

autre viendra, et puis encore un autre, jusqu'à ce qu'un justicier réussisse ; c'est aussi sûr que le lever du soleil pour demain··· »

Elle crispa ses mains maigres, et son visage hâve blanchit sous la violence de la haine.

« Mais comment vous trouvez-vous mêlée à l'affaire, mademoiselle Burnet ? demanda Holmes. Comment une Anglaise peut-elle tenir un rôle dans un drame pareil ?

– Je m'en suis mêlée parce que c'était le seul et unique moyen pour que la justice fût faite. La loi anglaise se soucie-t-elle des torrents de sang répandus à San Pedro, ou du navire rempli des trésors que ce bandit a volés ? A vos yeux on dirait des crimes commis sur une autre planète ! Mais nous, nous savons ! Nous, nous avons appris la vérité dans la peine et la souffrance ! Pour nous, il n'y a pas pire démon sans l'enfer que Juan Murillo, et il n'y aura pas de paix sur la terre tant que ses victimes imploreront d'être vengées !

– Certes, répondit Holmes, il était tel que vous le dépeignez. J'ai entendu parler de ses atrocités. Mais comment en avez-vous souffert personnellement ?

– Je vais tout vous dire. Ce bandit avait pour politique d'assassiner, sous tel ou tel prétexte, tous ceux qui avaient de la valeur et qui étaient susceptibles de devenir quelque jour ses rivaux. Mon mari, car mon vrai nom est signora Victor Durando, était ministre de San Pedro à Londres. Nous nous connûmes à Londres et il m'épousa. Jamais plus noble cœur ne battit dans un homme. Malheureusement Murillo apprit ses qualités ; il le rappela et le tua. Pressentant le destin qui l'attendait, il ne m'avait pas emmenée à San Pedro. Ses biens furent confisqués. Je demeurai seule, le cœur brisé et dans la misère.

« Alors survint la chute du tyran. Il s'enfuit comme vous l'avez dit. Mais tous ceux dont il avait ruiné la vie, ou dont les proches avaient été torturés et tués de ses propres mains jugèrent que l'affaire ne pouvait pas en rester là. Ils se

constituèrent en association, et ils jurèrent de parvenir à leurs fins. Lorsque nous eûmes découvert que sous le nom de Henderson se cachait le despote déchu mon rôle consista à me faire engager par lui et à tenir mes camarades au courant de ses déplacements. Voilà pourquoi je devins gouvernante. Il ne se doutait guère que la femme assise en face de lui à chaque repas était la femme dont il avait précipité le mari dans l'éternité. Je lui souriais, je m'occupais régulièrement des enfants, je guettais mon heure. Une tentative eut lieu à Paris ; elle échoua. Nous voyageâmes à travers l'Europe en zigzaguant pour semer nos poursuivants, et finalement nous regagnâmes cette maison qu'il avait achetée dès son arrivée en Angleterre.

« Mais ici aussi des justiciers l'attendaient. Sachant que tôt ou tard Murillo retournait à High Gable, Garcia, qui était le fils d'un ancien haut dignitaire de San Pedro, s'était installé dans les environs en compagnie de deux fidèles compagnons d'extraction plus humble, tous trois brûlant de vengeance. Il ne pouvait pratiquement rien tenter de jour, car Murillo s'entourait de toutes les précautions imaginables et ne sortait jamais sans être accompagné de son collaborateur Lucas, qui s'appelait Lopez dans les jours fastes. La nuit toutefois il couchait seul ; le justicier pouvait donc l'atteindre. Un certain soir qui avait été fixé d'avance, j'adressai à mon ami mes dernières instructions, car Murillo était inquiet et changeait constamment de chambre. Je devais veiller à ce que les portes fussent ouvertes, et un signal lumineux vert ou blanc à la fenêtre qui faisait face à l'avenue devait indiquer si la voie était libre ou s'il était préférable de reporter l'attentat à une date ultérieure.

« Mais tout tourna mal. Je ne sais comment j'avais éveillé les soupçons de Lopez, le secrétaire. Il me sauta dessus au moment où je venais de terminer le message. Lui et son maître me traînèrent jusqu'à ma chambre et me déclarèrent traîtresse. Ils auraient bien voulu me poignarder, et ils l'auraient fait s'ils avaient entrevu le moyen de parer aux conséquences de ce crime. Après avoir beaucoup discuté, ils conclurent que me tuer serait par trop dangereux. Mais ils résolurent de se débarrasser

de Garcia pour toujours. Ils m'avaient bâillonnée, Murillo me tordit le bras jusqu'à ce que je lui donne son adresse. Je jure que si j'avais compris ce que cela signifiait pour Garcia, il me l'aurait arraché mais je n'aurais pas parlé ! Lopez écrivit l'adresse, cacheta le message avec son bouton de manchette et le lui fit parvenir par l'intermédiaire de José, le domestique. Comment ils l'ont tué, je l'ignore. Je sais seulement qu'il est mort de la main de Murillo, car Lopez était resté près de moi pour me garder. Je crois qu'il a dû attendre dans les genêts que traverse le chemin et qu'il l'a assassiné quand il est passé. D'abord ils avaient songé à le laisser pénétrer dans le manoir et à le tuer comme un cambrioleur surpris en flagrant délit ; mais ils réfléchirent que s'ils étaient mêlés à une enquête judiciaire leur identité serait aussitôt percée à jour et qu'ils seraient exposés à d'autres attentats. La mort de Garcia intimiderait peut-être les autres conjurés.

« Tout aurait été parfait, si je n'avais été au courant de ce qu'ils avaient accompli. Je suis certaine que ma vie n'a souvent tenu qu'à un fil. Ils m'avaient emprisonnée dans ma chambre ; ils proféraient des menaces les plus terribles et m'infligèrent les pires traitements, comme en témoignent cette plaie sur mon épaule et les meurtrissures de mes bras. Une fois j'essayai d'appeler par la fenêtre, mais ils m'enfoncèrent un bâillon dans la bouche. Cet emprisonnement dura cinq jours ; on me donnait à peine à manger. Aujourd'hui on me servit un bon déjeuner, mais à peine l'eus-je dévoré que je compris que j'avais été droguée. Je me rappelle dans une sorte de rêve avoir été moitié conduite, moitié portée dans une voiture ; puis, dans le même état, hissée dans un train. C'est seulement alors, au moment où les roues commençaient à tourner, que je me suis rendu compte que ma liberté était à ma portée. J'ai bondi, ils ont voulu me faire rasseoir, et si je n'avais pas été aidée par ce brave homme qui m'a déposée dans un fiacre, je n'aurais jamais pu m'échapper, Dieu merci, me voici pour toujours hors de leur pouvoir. »

Nous n'avions pas une fois interrompu ce récit

extraordinaire. Le premier, Holmes rompit le silence.

« Nous ne sommes pas, au bout de nos difficultés, dit-il en secouant la tête. Notre travail policier est terminé. Notre travail légal commence.

– Exactement ! approuvai-je. Un bon avocat saurait transformer le crime en un acte de légitime défense. Même s'il existe une centaine de crimes à l'arrière-plan, c'est uniquement sur celui-ci qu'ils seront jugés.

– Allons, allons ! fit Baynes avec optimisme. J'ai de la loi une meilleure opinion. La légitime défense est une chose. Attirer quelqu'un de sang-froid dans un guet-apens et le tuer est autre chose, quel que soit le danger que vous redoutiez de sa part. Non ! Nous serons tous applaudis quand nous traduirons les propriétaires de High Gable devant les assises de Guildford à leur prochaine session. »

* * * * *

Un certain temps s'écroula cependant avant que le Tigre de San Pedro payât le prix de ses forfaits. Hardis autant que rusés, lui et son compagnon semèrent le policier qui les filait en pénétrant dans une maison à double issue. Dès lors ils demeurèrent introuvables en Angleterre. Quelque six mois plus tard le marquis de Montalva et signor Rulli, son secrétaire, furent tous deux assassinés dans leur appartement de l'Escurial Hôtel à Madrid. Le crime fut attribué aux nihilistes, et les meurtriers ne furent jamais arrêtés. L'inspecteur Baynes nous rendit visite à Baker Street et nous apporta une description du visage chocolat du secrétaire et des traits dominateurs, des yeux noirs magnétiques et des sourcils touffus de son maître. Nous ne pûmes plus douter alors que la justice, bien que lente, avait enfin fait son œuvre.

« Une affaire chaotique, mon cher Watson ! me dit Holmes par-dessus une pipe du soir. Il ne vous sera pas possible de la présenter dans cette forme cohérente qui vous tient tant au cœur. Elle couvre deux continents, met en cause deux groupes de personnes mystérieuses, se complique de la présence

hautement respectable de notre ami Scott Eccles, dont l'inclusion me prouve que feu Garcia avait un esprit inventif et un instinct développé de sa propre conservation. Elle n'est remarquable que par ceci : à savoir qu'au sein d'une jungle de possibilités, nous et notre valeureux collaborateur l'inspecteur Baynes nous avons gardé en main l'essentiel et ne nous sommes égarés sur ce chemin à multiples méandres. Y a-t-il un détail quelconque qui vous embarrasse encore ?

– Pourquoi le mulâtre est-il retourné à Wisteria Lodge ?

– Pour rechercher l'objet bizarre que nous avons vu dans la cuisine. Le mulâtre était un primitif des forêts de San Pedro ; cet objet devait être son fétiche. Lorsque tous deux se sont enfuis vers quelque cachette préparée à l'avance, où sans doute les attendait un complice, le compagnon du mulâtre avait dû le convaincre d'abandonner un motif décoratif aussi compromettant. Mais le mulâtre y tenait ; il revint le lendemain pour trouver l'agent Walters sur les lieux. Il patienta trois jours, puis sa piété ou ses superstitions le poussèrent à commettre une nouvelle tentative. L'inspecteur Baynes qui, avec son habilité coutumière, avait auparavant minimisé devant moi l'incident, en avait réellement compris toute l'importance : d'où le piège où tomba le mulâtre. Autre chose, Watson ?

– L'oiseau déchiqueté, le seau de sang, les os consumés, tout le mystère de cette étrange cuisine ? »

Holmes sourit et chercha quelque chose dans son carnet.

« J'ai consacré une matinée à me rendre au British Museum pour me documenter. Voici une citation tirée d'Eckermann : "Le véritable pratiquant du culte vaudou n'entreprend rien d'important sans certains sacrifices destinés à rendre propices ses dieux immondes. Dans les cas extrêmes ces rites prennent la forme de sacrifices humains suivis de cannibalisme. Les victimes sont d'habitude un coq blanc qui est déchiqueté vivant, ou une chèvre noire dont la gorge est tranchée et le corps brûlé." Comme vous le voyez, notre sauvage était un vaudou très orthodoxe. Culte grotesque, Watson ! ajouta

Holmes en refermant lentement son carnet. Mais comme j'ai déjà eu l'occasion de le remarquer, il n'y a qu'un pas à franchir pour tomber du grotesque dans l'atroce. »

LES PLANS DU BRUCE-PARTINGTON[{2}]

Pendant la troisième semaine de novembre 1895, un épais brouillard jaune s'établit sur Londres. Du lundi au jeudi il nous fut, je crois, impossible de distinguer, de nos fenêtres de Baker Street, l'alignement des maisons d'en face. Holmes avait passé le premier jour à réviser son gros livre de références, et les deux jours suivants à travailler sur un sujet qui était devenu sa marotte : la musique au Moyen age. Mais quand, pour la quatrième matinée consécutive, il constata après le petit déjeuner que les mêmes volutes grasses, lourdes, brunes, se balançaient encore dans la rue et se condensaient en gouttes huileuses sur les carreaux, son tempérament nerveux se révolta. En proie à une fièvre d'énergie refoulée, il se mit à arpenter notre petit salon en se rongeant les ongles, en heurtant les meubles, en maudissant son inaction.

« Rien d'intéressant dans le journal, Watson ? » me demanda-t-il.

Je savais que par « rien d'intéressant », Holmes sous-entendait « en matière criminelle ». Or, le journal contenait la nouvelle d'une révolution, des informations relatives à une guerre possible, et des échos sur un changement imminent de gouvernement. Tout cela se situait hors de l'horizon de Holmes. Dans le domaine du fait divers, aucun entrefilet ne méritait un intérêt particulier. Holmes gémit et reprit sa course en zigzags.

« Le criminel londonien est vraiment un type à l'esprit obtus ! fit-il de la voix maussade du chasseur qui bat vainement les fourrés. Regardez par la fenêtre, Watson ! Considérez comme les silhouettes émergent à peine de ce brouillard ! Un

voleur ou un assassin, par un jour pareil, pourrait rôder dans Londres comme un tigre dans la jungle, et choisir sa proie sans être vu jusqu'à ce qu'il lui saute dessus.

– Il y a eu, lui dis-je, de nombreux vols insignifiants. »

Holmes renifla avec mépris.

« Ce grand théâtre mal éclairé vaut mieux que cela ! La société a bien de la chance que je ne sois pas un criminel.

– Bien de la chance en effet !

– Supposez que je sois Brooks ou Woodhouse, ou n'importe lequel des cinquante hommes qui ont de solides raisons de m'en vouloir à mort ; combien de temps pourrais-je échapper à mes propres coups ? une convocation truquée, un faux rendez-vous, et c'en serait fini. Il est heureux que les pays latins, pays où l'on assassine volontiers, ne connaissent pas le brouillard ! Tiens… voici enfin quelque chose qui va nous tirer de cette monotonie mortelle. »

La bonne entra avec un télégramme. Holmes l'ouvrit et éclata de rire.

« Eh bien, c'est le jour des miracles ! dit-il. Mon frère Mycroft arrive.

– Pourquoi un miracle ?

– Pourquoi ? C'est comme si vous rencontriez un tramway sur un sentier de campagne. Mycroft a ses rails personnels et ne les quitte jamais. Son meublé de Pall Mall, le club Diogene, Whitehall, voilà sa ligne. Une fois, une seule fois il est venu ici. Quelle catastrophe a pu le faire sortir de ses rails ?

– Il ne vous fournit aucune explication ? »

Holmes ne tendit le télégramme de son frère.

« "Désire te voir à propos de Cadogan West. J'arrive. Mycroft"… Cadogan West ? Ce nom me dit quelque chose.

– A moi rien du tout. Mais que Mycroft se dérègle de cette manière, vous m'en voyez confondu ! C'est comme si une

planète quittait son orbite. Au fait, savez-vous qui est Mycroft ? »

Je me rappelais vaguement l'avoir appris à l'époque de l'interprète grec.

« Vous m'avez dit qu'il occupait un petit poste sous les ordres du gouvernement. »

Holmes rit sous cape.

« A cette époque je ne vous connaissais pas encore très bien, et il faut être discret quand on parle des grandes affaires de l'État. Vous avez raison de croire qu'il est sous les ordres du gouvernement. Mais vous n'auriez pas tort non plus en disant qu'à l'occasion il est le gouvernement britannique.

– Mon cher Holmes !

– Je pensais bien que je vous surprendrais. Mycroft gagne quatre cent cinquante livres par an, il est totalement dénué d'ambitions, et il ne recevra ni honneurs ni titre, mais il reste l'homme le plus indispensable du pays.

– Comment cela ?

– Sa situation est unique. Il se l'est faite tout seul. Jamais elle n'a eu de précédent, et il n'aura pas de successeur. Il possède le cerveau le plus ordonné et le plus méthodique qui existe, ainsi qu'une faculté incomparable pour enregistrer les faits. Les mêmes qualités que j'utilise pour la recherche des criminels, il les a mises au service de sa fonction. Les conclusions de chaque département ministériel lui sont communiquées, et il est le central, le bureau régulateur qui dresse au jour le jour la synthèse. Tous les autres hommes sont des spécialistes ; sa spécialité à lui est l'omniscience. Supposons qu'un ministre ait besoin d'un renseignement sur un problème qui intéresse à la fois la marine, les Indes, le Canada et le bimétallisme ; il peut recueillir des divers départements en cause des avis séparés sur chacune des questions soulevées ; mais seul Mycroft est capable de voir l'ensemble et d'expliquer sur-le-champ comment chaque facteur peut affecter les autres.

On l'a d'abord utilisé comme une commodité pour gagner du temps ; à présent il s'est rendu indispensable. Dans sa tête chaque chose est classée, et il peut s'en servir le moment venu. Bien des fois il a eu son mot à dire pour décider de la politique du gouvernement. Il vit dans la politique. Il ne pense à rien d'autre sauf lorsque, en guise d'exercice intellectuel, je l'invite à me donner son avis sur l'un de mes petits problèmes. Mais aujourd'hui c'est Jupiter qui descend de son olympe. Que Diable peut-il me vouloir ? Qui est Cadogan West, et qu'est-il pour Mycroft ?

– Je l'ai ! m'écriai-je après avoir plongé dans la pile de journaux. Oui, c'est bien lui ! Cadogan West est le jeune homme qui a été trouvé mort mardi matin dans le métro. »

Holmes se redressa attentif, la pipe à mi-chemin des lèvres.

« Voilà qui doit être grave, Watson. Une mort qui a incité mon frère à modifier ses habitudes n'est sûrement pas une mort ordinaire. Mais en quoi le concerne-t-elle ? L'affaire était banale, si je m'en souviens bien. Le jeune homme était tombé de la rame selon toute apparence, et il s'était tué dans sa chute. Il n'avait pas été dévalisé, et il n'y avait aucune raison de suspecter une malveillance quelconque. Est-ce exact, Watson ?

– Une enquête a eu lieu, répondis-je. Et un certain nombre de faits nouveaux ont été mis au jour. Vu de plus près, je dirais que l'affaire est assez étrange.

– A en juger par son effet sur mon frère, j'incline à penser qu'elle n'est pas banale… »

Il se recroquevilla sur son fauteuil.

« … Allons, Watson, quels sont ces faits nouveaux ?

– L'homme s'appelait Arthur Cadogan West. Il avait 27 ans et était célibataire. Il travaillait comme secrétaire à l'arsenal de Woolwich.

– Employé du gouvernement, donc. Voilà la liaison avec mon frère Mycroft.

– Il a quitté Woolwich soudainement lundi soir. Sa fiancée Mlle Violet Westbury est la dernière personne qui l'ait vu ; il lui a dit au revoir assez brusquement ce soir-là à sept heures et demie dans le brouillard. Ils ne s'étaient pas disputés ; elle ne peut pas s'expliquer son geste. On ne sait plus rien de lui, sinon que son corps a été découvert par un poseur de voies juste à côté du quai de la station de métro d'Aldgate. Il était mort.

– Quand ?

– Le corps a été découvert à six heures mardi matin. Il gisait à l'écart des rails sur le côté gauche de la voie se dirigeant vers l'est, près de la station, à un endroit où la ligne émerge du tunnel qu'elle emprunte. La tête était fracassée : blessure qui peut avoir été provoquée par la chute. Car ce n'est qu'à la suite d'une chute que le corps a pu se trouver là. S'il avait été amené d'une rue voisine, il aurait fallu le faire passer par le portillon où se tient le poinçonneur. Ce point semble formellement éclairci.

– Très bien. L'affaire se présente d'une façon assez claire. Mort ou en vie, l'homme est tombé, ou bien à été précipité d'une rame. Continuez.

– Les trains qui empruntent la voie d'à côté de la quelle le corps a été découvert roulent de l'ouest vers l'est : certains sont uniquement intra-muros ; d'autres viennent de Willesden et d'embranchements extérieurs. Il peut être tenu pour certain que ce jeune homme, quand il trouva la mort, voyageait dans cette direction à une heure tardive de la nuit. Mais par contre, il est impossible de préciser à quelle station il monta dans la rame.

– Son billet devrait l'indiquer, voyons ?

– Il n'avait pas de billet dans ses poches.

– Pas de billet ! Ma foi, Watson, voilà qui est très bizarre. Il est impossible d'accéder à un quai du métro sans présenter un ticket. Donc, vraisemblablement, ce jeune homme devait avoir le sien. Lui a-t-il été dérobé afin que ne soit révélée la station où il avait pris le métro ? C'est une hypothèse. A moins qu'il ne

l'ait laissé tomber dans un compartiment ? Deuxième hypothèse ? Mais ce détail est curieux. Il ne semble pas avoir été dévalisé, n'est-ce pas ?

– Non. Voici la liste des objets trouvés sur lui. Son porte-monnaie avec deux livres quinze shillings. Un carnet de chèques délivré par la succursale de Woolwich de la Capital and Countries Bank. C'est grâce à ce carnet de chèque qu'il a pu être identifié. Il avait encore deux billets de premier balcon pour le théâtre de Woolwich, valables pour ce même soir. Et enfin un petit paquet de papiers techniques. »

Holmes poussa une exclamation de contentement.

« Nous avons tout, Watson ! Le gouvernement anglais – l'arsenal de Woolwich – papiers techniques – mon frère Mycroft : la chaîne est complète. Mais le voici qui arrive, si je ne me trompe pas, et qui va tout nous dire. »

Une seconde plus tard notre porte s'ouvrit sur le grand et imposant Mycroft Holmes. Il était de stature lourde, massive ; extérieurement il donnait une impression de passivité physique et de gaucherie ; mais au-dessus de cette corpulence pesante, se dressait une tête dont le front était si dominateur, les yeux gris acier si vifs, les lèvres si fermes, la physionomie si subtilement nuancée qu'après le premier coup d'œil on oubliait le corps pour ne plus regarder que le visage.

Sur ses talons notre vieil ami Lestrade le suivait : le policier de Scotland yard avait la figure grave. Leur mine annonçait un événement capital. Sans un mot le détective nous serre la main ; Mycroft Holmes émergea de son pardessus et chut dans un fauteuil.

« Très ennuyeuse, cette affaire, Sherlock ! dit-il. Je déteste modifier mes habitudes, mais il fallait absolument que je vienne chez toi. Étant donné les nouvelles du Siam, il est regrettable que j'aie quitté mon bureau. Toutefois il s'agit d'une véritable crise. Jamais je n'ai vu le Premier Ministre aussi bouleversé. Quant à l'Amirauté… on y bourdonne comme dans une ruche retournée. Tu as lu ce que la presse en dit ?

– Nous venons de lire un journal. De quels papiers techniques s'agissait-il ?

– Ah ! voilà le hic ! Heureusement cette précision n'a pas été divulguée. Quel chahut dans la presse, si elle savait ! Les papiers que ce malheureux jeune homme avait dans sa poche étaient les plans du sous-marin Bruce-Partington. »

Mycroft Holmes avait pris un ton solennel qui soulignait l'importance de l'affaire. Son frère et moi demeurâmes dans l'expectative.

« Vous n'en avez pas entendu parler ? Je croyais que tout le monde était eu courant.

– Je connais le nom, voilà tout.

– Ces plans sont d'un intérêt vital : de tous les secrets du gouvernement, c'est celui qui a été le plus jalousement gardé. Apprends en résumé que toute guerre navale devient impossible dans le rayon d'action d'un Bruce-Partington. Il y a deux ans, une très forte somme a été prélevée dans le budget pour acheter le monopole de l'invention. Rien n'a été négligé pour tenir l'affaire secrète. Les plans, qui sont extrêmement compliqués, qui comportent une trentaine de brevets séparés dont chacun est indispensable à la réalisation de l'ensemble, étaient placés dans un coffre à toute épreuve, à l'intérieur d'un bureau privé attenant à l'arsenal ; les portes et les fenêtres de cette pièce sont inviolables. Sous aucun prétexte les plans ne devaient quitter le bureau. Si l'ingénieur en chef de la Marine désirait les consulter, il était obligé de se rendre dans le bureau de Woolwich. Et malgré toutes ces précautions, voilà que nous les trouvons dans les poches d'un jeune secrétaire en plein cœur de Londres. Du point de vue officiel, c'est tout simplement abominable !

– Mais ils ont été retrouvés ?

– Non, Sherlock, non ! Nous ne les avons pas retrouvés. Dix plans ont été volés à woolwich. Il y en avait sept dans la poche de Cadogan West. Les trois plans les plus importants n'y étaient

plus : ils ont disparu. Il faut que tu laisses tout tomber pour t'occuper de cela, Sherlock. T'es petites devinettes pour correctionnelle n'ont aucun intérêt. Il s'agit d'un problème international vital : tu dois le résoudre. Pourquoi Cadogan a-t-il les plans ? où sont ceux qui manquent ? comment est-il mort ? comment son cadavre est-il arrivé à l'endroit où on l'a trouvé ? comment le mal peut-il être réparé ? Réponds à chacune de toutes ces questions, et tu auras bien mérité de ton pays !

– Pourquoi ne résous-tu pas toi-même le problème, Mycroft ? tu vois aussi loin que moi…

– C'est possible, Sherlock. Mais il faut avant tout réunir des éléments de détail. Donne-moi ces détails, et d'un fauteuil je te ferai une excellente synthèse digne d'un expert criminel. Mais courir ici et là, interroger contradictoirement des poseurs de voies, me coucher par terre avec une loupe collée à l'œil, non ! Ce n'est pas mon métier. Tu es le seul homme à pouvoir débrouiller l'affaire. S'il te prend la fantaisie de voir ton nom dans la prochaine promotion honorifique… »

Mon ami secoua la tête en souriant.

« Je joue le jeu uniquement pour l'amour du jeu, répondit-il. Mais ton problème présente diverses données qui ne sont pas dépourvues d'intérêt, et je serai heureux de m'en occuper. Fournis-moi quelques éléments supplémentaires, s'il te plaît.

– J'ai griffonné les plus essentiels sur cette feuille de papier, et j'y ai joint quelques adresses utiles. Le gardien officiel actuel des papiers est le célèbre expert du gouvernement Sir James Walter dont les décorations et les titres remplissent au moins deux lignes dans un annuaire. Il a blanchi sous le harnois ; c'est un gentilhomme que se disputent les maîtresses de maison les plus titrées ; son patriotisme est à l'abri de tout soupçon. Il est l'un des deux hommes à posséder une clef du coffre. Je puis apporter que les plans étaient incontestablement dans le bureau pendant les heures de travail de lundi, et que Sir James est reparti pour Londres vers trois heures en emportant sa clef. Il a passé toute la soirée chez l'amiral Sinclair à Barclay Square,

pendant que se commettait le vol.

– Le fait a-t-il été vérifié ?

– Oui. Son frère, le colonel Valentine Walter, a témoigné de son départ de Woolwich, et l'amiral Sinclair de son arrivée à Londres. Sir James n'est donc plus un facteur direct dans le problème.

– Qui possédait l'autre clef ?

– Le plus âgé des secrétaires qui est dessinateur, M. Sidney Johnson. Il a quarante ans, il est marié, il a cinq enfants. C'est un homme taciturne, maussade, mais il est considéré comme un fonctionnaire digne d'éloges. Ses collègues ne l'aiment guère, peut-être parce qu'il est grand travailleur. Il a déclaré, et cette déclaration n'a pu être confirmée que par sa femme, qu'il n'avait pas bougé de chez lui lundi soir en rentrant de son bureau, et que sa clef n'avait jamais quitté la chaîne de montre à laquelle elle était attachée.

– Parlons de Cadogan West.

– Depuis dix ans il était au service, et bien noté. Il avait la réputation d'être impulsif et impétueux, mais aussi d'avoir de la droiture et de la probité. Nous n'avons rien contre lui. Au bureau il était l'adjoint de Sydney Johnson. Ses fonctions l'obligeaient à manipuler chaque jour et personnellement les plans. Personne d'autre n'y touchait.

– Qui a remis les plans dans le coffre ce soir-là ?

– M. Sidney Johnson.

– Eh bien, il n'est pas difficile de dire qui les a dérobés ! Ils ont été trouvés sur la personne de Cadogan West. Cela semble décisif, n'est-ce pas ?

– Oui, Sherlock, et pourtant cette explication laisse bien des choses dans l'ombre. D'abord pourquoi les aurait-il dérobés ?

– J'imagine qu'ils valaient de l'argent, non ?

– Il aurait pu en tirer plusieurs milliers de livres, facilement.

– Peux-tu me suggérer un autre motif plus valable pour qu'il les ait emportés à Londres ?

– Non.

– Alors, il nous faut prendre cette hypothèse comme base. Le jeune West a pris les papiers. Il n'a pu le faire qu'à l'aide d'une fausse clef.

– De plusieurs fausses clefs. Il lui fallait ouvrir le bâtiment et le bureau.

– Il possédait donc plusieurs doubles de clefs. Il a pris les papiers et les a emportés à Londres pour vendre le secret avec le projet, sans doute, de récupérer les plans assez tôt pour les replacer dans le coffre le lendemain matin, afin que personne ne découvre leur disparition. Pendant qu'il était à Londres pour perpétrer cette trahison il a trouvé la mort.

– Comment ?

– Nous supposerons qu'il regagnait Woolwich, et qu'il a été tué et jeté hors du compartiment.

– Aldgate, où a été trouvé le corps, est au-delà de la station de London Bridge qui aurait été sa route normale pour Woolwich.

– On peut imaginer quantité de raisons pour lesquelles il aurait laissé passer London Bridge. Par exemple il pouvait être absorbé par une conversation avec quelqu'un qui se trouvait dans le compartiment : conversation qui aurait mal tourné, abouti à une scène violente au cours de laquelle il aurait perdu la vie. Peut-être a-t-il essayé de quitter le compartiment, est-il tombé sur la voie et s'est-il fracassé le crâne. L'autre aurait refermé la porte. Le brouillard était dense ; personne n'a rien vu.

– Étant donné ce que nous savons actuellement, il n'y a pas de meilleure explication. Et cependant réfléchis, Sherlock, à tout ce qu'elle ne couvre pas ! Supposons, pour le plaisir de discuter, que le jeune Cadogan West avait bel et bien décidé de

porter ces plans à Londres. Tout naturellement il aurait eu un rendez-vous avec un agent étranger et il se serait gardé sa soirée libre. Or, il avait loué deux places de théâtre, il a accompagné sa fiancée jusqu'à la moitié du trajet, et il a disparu !

– Une feinte ! lança Lestrade qui écoutait impatiemment cette discussion entre les deux frères.

– Bien bizarre, cette feinte ! Je t'ai soumis mon objection n ° 1. Passons à l'objection n° 2. Supposons qu'il arrive à Londres et rencontre l'agent étranger. Il doit récupérer les plans avant le lendemain matin, sans quoi leur absence sera découverte. Il en avait pris dix. Il n'en restait que sept dans sa poche. Que sont devenus les trois autres ? il ne s'en est certainement pas dessaisi de son plein gré. Et puis, où est la récompense de sa trahison ? Il aurait dû avoir une grosse somme d'argent dans sa poche.

– Tout me paraît, à moi, parfaitement clair, dit Lestrade. Je n'ai aucun doute sur le déroulement des événements. Il a pris les plans pour les vendre. Il a vu l'agent. Ils n'ont pu se mettre d'accord sur le prix. Il est reparti, mais l'agent étranger l'a accompagné. Dans le métro l'agent l'a assassiné, s'est emparé des papiers les plus importants et a jeté le corps hors du compartiment. Voilà qui rendrait compte de tout, si je ne m'abuse ?

– Pourquoi n'avait-il pas de ticket de métro ?

– Le ticket aurait révélé le nom de la station la plus proche du domicile de l'agent. L'agent l'a donc repris dans la poche de sa victime.

– Bon, Lestrade, très bien ! dit Holmes. Votre théorie se tient. Mais si elle est vraie, alors l'affaire est close. Le traître est mort. Et les plans du sous-marin Bruce-Partington sont déjà probablement de l'autre côté de la Manche. Que nous reste-t-il à faire ?

– A agir, Sherlock ! A agir ! s'écria Mycroft en se levant d'un bond. Tous mes instincts s'opposent à cette explication. Sers-toi

de tes qualités ! Va sur les lieux du crime ! Interroge les gens qui ont quelque chose à dire ! Remue-toi ! Dans toute ta carrière tu n'as jamais eu de meilleure occasion de servir ton pays.

– Bien ! fit Holmes en haussant les épaules. Venez, Watson ! Et vous, Lestrade, nous ferez-vous l'honneur de nous accompagner pendant une heure ou deux ? Nous commencerons par visiter la station d'Aldgate. Au revoir, Mycroft. Je te ferais parvenir un rapport avant ce soir, mais je te préviens : ne compte pas trop sur du nouveau. »

* * * *

Une heure plus tard, Homes, Lestrade et moi nous nous tenions sur la voie du métro, à l'endroit où il sort du tunnel juste à l'entrée de la station d'Aldgate. Un vieux monsieur courtois et rougeaud représentait la compagnie.

« Voilà la place où était étendu le corps du jeune homme, nous dit-il. Il n'a pas pu tomber de là-haut puisque les murs sont pleins. Il n'a pas pu tomber que d'une rame, et cette rame, pour autant que nous avons pu l'identifier, a dû passer lundi vers minuit.

– Les compartiments ont-ils été examinés, et y a-t-on relevé des traces de lutte ?

– Aucune trace de lutte. Et son billet n'a pas été retrouvé.

– On n'a pas constaté qu'une porte était restée ouverte ?

– Non.

– Nous avons enregistré ce matin un nouveau témoignage, dit Lestrade. Un passager qui était à bord d'une rame de métro passant par Aldgate vers onze heures quarante lundi soir déclare avoir entendu le bruit mat d'une chute lourde, comme celle d'un corps tombant sur la voie, juste avant que la rame n'atteigne la station. Mais il y avait un épais brouillard et il n'a rien vu. Sur le moment il n'avait aucune déposition… Eh bien, qu'avez-vous, monsieur Holmes ? »

Mon ami regardait avec une intensité visible les rails du train qui dessinaient une courbe à la sortie du tunnel. Aldgate est un embranchement, et il y avait un système d'aiguillage. C'est sur cet aiguillage que son regard inquisiteur était fixé. Je vis sur son visage aigu et sensible cette crispation de la bouche, ce frémissement des narines, ce plissement du front que je connaissais bien.

« L'aiguillage, murmura-t-il. L'aiguillage.

– Eh bien ? Que voulez-vous dire ?

– Je suppose qu'il n'y a pas beaucoup d'aiguillages que une ligne comme celle-ci ?

– Non, il n'y en a que très peu.

– Et un virage, aussi. Un aiguillage et un virage. Mon Dieu, si c'était aussi simple que cela !

– Que quoi, monsieur Holmes ? Avez-vous un indice ?

– Une idée, pas plus. Mais l'affaire devient tout à fait intéressante. Unique, absolument unique ! Au fait, pourquoi pas ? Je ne vois pas de traces de sang sur la voie.

– Il n'y en avait presque pas.

– Mais je croyais qu'il s'agissait d'une blessure considérable ?

– L'os avait été fracassé, mais la blessure externe n'était pas considérable.

– Tout de même, je me serais attendu à des traces de sang. Me serait-il possible d'inspecter la rame à bord de laquelle le passager a entendu le bruit mat d'une chute dans le brouillard ?

– Je crains que non, monsieur Holmes. La rame a été défaite, et ses voitures réparties sur d'autres trains.

– Je puis vous donner l'assurance, monsieur Holmes, intervint Lestrade, que chaque voiture a été soigneusement examinée. J'y ai veillé personnellement. »

Mon ami avait une grande faiblesse : il supportait

malaisément des intelligences moins vives que la sienne.

« Sans doute ont-elles été convenablement examinées, répondit-il en se détournant. D'ailleurs ce n'était pas les compartiments que je désirais regarder, Watson, nous n'avons plus rien à faire ici. Nous avons fini de vous importuner, monsieur Lestrade. Je crois que notre enquête doit se poursuivre à Woolwich. »

A London Bridge, Holmes rédigea un télégramme pour son frère ; il me le tendit avant de l'expédier ; il était ainsi conçu :

« Une lueur dans les ténèbres, mais elle peut s'éteindre. En attendant, aie l'obligeance de me faire porter par un messager à Baker Street une liste complète de tous les espions étrangers et agents internationaux connus en Angleterre, avec leurs adresses complètes. Sherlock. »

Une fois installés dans le train de Woolwich, il me dit :

« Précaution qui devrait nous être utile, Watson. Quoi qu'il advienne, nous devons être reconnaissants à mon frère Mycroft de nous avoir mêlés à une affaire qui promet d'être passionnante. »

Son visage aigu avait conservé cette expression d'énergie intense où je lisais qu'un élément neuf était intervenu pour stimuler son intelligence. Regardez un chien courant dans un chenil : il a les oreilles basses et la queue tombante. Regardez le même chien qui, muscles tendus et yeux luisants, court sur une piste bien chaude. Vous aurez une idée du changement qui s'était opéré sur Holmes depuis ce matin.

« Il y a de la matière. Il y a un champ d'action, me dit-il. J'ai été vraiment stupide de n'avoir pas entrevu tout de suite les possibilités de l'affaire.

– Jusqu'ici, moi, je n'entrevois rien.

– Remarquez que je n'entrevois pas tout, mais je suis sur une piste qui peut mener loin. L'homme a été tué ailleurs, et son cadavre était sur le toit d'un compartiment.

– Sur le toit !

– Peu banal, n'est-ce pas ? Mais écoutez-moi bien. Est-ce par coïncidence que le corps a été découvert à l'endroit même où la rame tressaute et penche légèrement parce qu'elle vire sur l'aiguillage ? N'est-ce pas l'endroit où le plus vraisemblablement doit tomber un objet quelconque placé sur le toit ? l'aiguillage n'aurait rien provoqué à l'intérieur de la rame. Ou bien le cadavre est tombé du toit, ou bien il s'agit d'une coïncidence fort étrange. Maintenant réfléchissez aux traces de sang. Si le corps avait perdu son sang ailleurs il ne pouvait pas y en avoir beaucoup sur la voie. Chaque élément est assez évocateur par lui-même, je crois ? Reliés ensemble ils prennent une force très suggestive.

– Et ils expliquent l'absence du ticket ! m'exclamai-je.

– Mais oui ! Nous ne pouvions pas expliquer l'absence du ticket : la voilà expliquée. Tout cadre, Watson !

– Mais en admettant qu'il en eût été ainsi, nous sommes toujours aussi loin d'élucider le mystère de sa mort. Votre explication ne simplifie pas les choses : elle les rend plus bizarres.

– Peut-être ! » répondit pensivement Holmes.

Il tomba dans une profonde rêverie d'où il ne sortit que lorsque le train s'arrêta en gare de Woolwich. Il héla un fiacre et tira de sa poche le papier de Mycroft.

« Nous avons une petite tournée de visites à accomplir cet après-midi, dit-il. Commençons par Sir James Walter. »

Le célèbre fonctionnaire habitait une belle villa dont les pelouses descendaient jusqu'à la Tamise. Quand nous y arrivâmes, le brouillard se levait, et un maigre soleil perçait l'humidité. Un maître d'hôtel nous ouvrit la porte.

« Sir James, monsieur ? s'écria-t-il d'une voix solennelle. Sir James est mort ce matin.

– Grands Dieux ! s'exclama Holmes stupéfait. Comment est-il

mort ?

– Peut-être voudriez-vous entrer, monsieur, et voir son frère, le colonel Valentine ?

– Oui, nous ne demandons pas mieux. »

Nous fûmes introduits dans un salon peu éclairé où nous rejoignis bientôt un bel homme d'une cinquantaine d'années, très grand, le menton décoré d'un collier de barbe blonde : c'était le frère cadet du grand ingénieur. Ses yeux farouches, ses joues mal rasées, ses cheveux dépeignés révélaient la brutalité du coup qui avait frappé cette famille. Il avait du mal à articuler ses mots.

« C'est ce scandale horrible ! nous dit-il. Mon frère avait un sens de l'honneur très délicat, et il ne pouvait pas survivre à une pareille affaire. Elle lui a brisé le cœur. Il était toujours très fier du rendement de ses services ! Il n'a pu supporter le choc.

– Nous avions espéré qu'il aurait pu nous fournir quelques indications qui nous auraient aidés à élucider l'énigme.

– Je vous assure que l'énigme était totale pour lui comme pour vous, comme pour nous tous. Il avait communiqué à la police tout ce qu'il savait. Naturellement il était persuadé de la culpabilité de Cadogan West. Tout le reste lui paraissait inconcevable.

– Vous ne pouvez rien nous dire qui puisse jeter une lueur nouvelle sur l'affaire ?

– Je ne connais rien moi-même en dehors de ce que j'ai lu ou entendu. Je ne cherche nullement à manquer à la courtoisie, mais vous comprenez, monsieur Holmes, comme nous sommes bouleversés actuellement, et je me permets de vous prier de considérer cet entretien comme terminé. »

Nous regagnâmes notre fiacre. Holmes me dit :

« C'est un développement tout à fait imprévu. Je me demande si cette mort est naturelle, ou si le pauvre diable ne s'est pas suicidé. S'il s'est suicidé, pouvons-nous en inférer qu'il

se reprochait une négligence ? abandonnons cette question à l'avenir, qui se chargera d'y répondre. Pour l'instant, allons chez les Cadogan West. »

A la lisière de la ville une petite maison bien tenue abritait la mère en larmes. La vieille dame était trop écrasée par son chagrin pour nous être de quelque utilité ; mais à côté d'elle se tenait une jeune fille pâle, qui se présenta sous le nom de Mlle Violet Westbury ; elle était la fiancée de l'homme qui avait été tué, la dernière personne qui l'avait vu en cette nuit fatale.

« Je ne peux rien comprendre, monsieur Holmes ! dit-elle. Depuis le drame je n'ai pas fermé l'œil. Je ne fais que penser, penser, penser, le jour et la nuit, et je me demande encore ce que tout cela signifie. Arthur était le plus loyal, le plus chevaleresque, le plus patriote des hommes. Il se serait coupé la main droite plutôt que de vendre un secret d'état confié à sa garde. Tous ceux qui le connaissent trouveraient absurde, impossible, ridicule de le soupçonner !

– Mais les faits, mademoiselle Westbury ?

– Je les admets, mais je ne me les explique pas.

– Avait-il des besoins d'argent ?

– Non. Il avait des goûts simples et son traitement lui suffisait amplement. Il avait économisé plusieurs centaines de livres, et nous devions nous marier dès le Nouvel An.

– Il n'avait pas manifesté d'excitation mentale ? Allons, mademoiselle Westbury, soyez tout à fait sincère ! »

L'œil vif de mon compagnon avait décelé un petit changement dans ses manières. Elle rougit, hésita.

« Oui, fit-elle enfin. J'avais l'impression qu'il était préoccupé par quelque chose.

– Depuis longtemps ?

– Depuis une semaine environ. Il était pensif, inquiet. Je lui en ai demandé la raison. Il a reconnu qu'il y avait quelque chose, et qu'il s'agissait de son métier. « C'est trop grave pour

que j'en parle, même à vous », m'a-t-il dit. Je n'ai rien pu en tirer d'autre. »

Holmes prit un air très sérieux.

« Continuez, mademoiselle Westbury. Même s'il vous semble que vous parlez contre lui, continuez. Nous ne savons absolument pas où nous allons.

– Vraiment, je ne vois pas autre chose. Une ou deux fois j'ai eu l'impression qu'il était sur le point de me dire quelque chose. Un soir il m'a parlé de l'importance du secret, et je me rappelle l'avoir entendu dire que sans nul doute des espions étrangers paieraient cher pour en obtenir communication. »

Le visage de mon ami devint encore plus grave.

« Rien de plus ?

– Il m'a dit que nous étions trop négligents à l'égard de ce genre d'affaires… Qu'il serait certainement facile à un traître de s'emparer des plans.

– Cette confidence était-elle récente ?

– Oui, très récente.

– Parlez-moi maintenant de votre dernière soirée.

– Nous devions nous rendre au théâtre. Le brouillard était si dense qu'il était inutile de songer à prendre un fiacre. Nous avons marché à pied, et cette marche nous a conduits près de son bureau. Tout à coup il s'est rué dans le brouillard.

– Sans un mot ?

– il a poussé une exclamation, c'est tout. J'ai attendu mais il n'a par reparu. Alors je suis rentrée à la maison. Le lendemain matin, après l'ouverture des bureaux, on est venu m'interroger. Vers midi, nous avons appris l'horrible nouvelle. Oh ! monsieur Holmes, si vous le pouvez, sauvez son honneur ! Il y tenait tant ! »

Holmes secoua tristement la tête.

« Venez, Watson ! me dit-il allons ailleurs. Nous nous

arrêterons au bureau où les plans ont été volés… »

Et il ajouta dans son fiacre :

« … Tout était déjà assez défavorable au jeune homme, et nos investigations ne font que fortifier cette mauvaise impression. Ce projet de mariage fournit au crime un mobile. Naturellement il avait besoin d'argent ! Il avait l'idée en tête, puisqu'il en avait parlé. Il a presque fait de la jeune fille sa complice en lui confiant ses plans. C'est très mauvais.

– Mais tout de même, Holmes, le caractère compte bien pour quelque chose ? Et puis, pourquoi laisser sa fiancée dans la rue et foncer pour commettre une félonie ?

– Très juste ! Il y a des objections majeures. Mais c'est une affaire formidable à débrouiller ! »

M. Sidney Johnson, le secrétaire principal, nous reçut au bureau avec le respect que s'attirait partout la carte de visite de mon ami. C'était un homme maigre, rébarbatif, portant des lunettes ; il n'avait pas d'âge ; ses joues étaient creuses ; ses mains étaient secouées de mouvements nerveux.

« C'est terrible, monsieur Holmes, terrible ! Avez-vous appris que le chef était mort ?

– Nous sortons de chez lui.

– Tout est désorganisé ici. Le chef mort, Cadogan West mort, nos papiers volés. Et pourtant quand nous avons fermé la porte lundi soir, le bureau fonctionnait aussi bien que tous les autres bureaux du gouvernement. Mon Dieu, c'est affreux d'y penser ! Ce West, avoir fait une chose pareille !

– Vous êtes sûr qu'il est coupable, par conséquent ?

– Je ne vois pas d'autre solution. Et cependant je lui aurais fait confiance autant qu'à moi-même.

– A quelle heure le bureau a-t-il fermé lundi soir ?

– A cinq heures.

– Est-ce vous qui l'avez fermé ?

– Je pars toujours le dernier.

– Où étaient les plans ?

– Dans ce coffre. Je les y avais mis moi-même.

– Il n'y a pas de gardien affecté à ce bâtiment ?

– Si. Mais il surveille d'autres bâtiments en même temps. C'est un vieux soldat, tout à fait de confiance. Il n'a rien vu ce soir-là. Rappelez-vous : le brouillard était très épais.

– Supposez que Cadogan West ait voulu pénétrer dans le bâtiment après la fermeture. Il lui aurait fallu trois clefs, n'est-ce pas, pour parvenir jusqu'aux papiers du coffre ?

– Oui. La clef de la porte extérieure. La clef du bureau, et la clef du coffre.

– Seuls Sir James et vous possédiez ces clefs ?

– Je n'avais pas les clefs des portes : je n'avais que la clef du coffre.

– Sir James était-il un homme d'ordre ?

– Oui, je crois. En ce qui concerne ces clefs il les gardait toujours sur le même anneau. Je les y ai souvent vues.

– Et il emmenait cet anneau avec lui à Londres ?

– C'est ce qu'il m'a dit.

– Et votre clef ne vous a jamais quitté ?

– Jamais.

– Donc West, s'il est coupable, a dû se faire faire des doubles clefs. Et pourtant on n'en trouve aucune sur son cadavre. Autre chose : si un secrétaire de ce bureau désirait vendre les plans, ne lui serait-il pas plus simples de les copier plutôt que de dérober les originaux, comme cela s'est produit ?

– Pour copier les plans convenablement, il faudrait posséder de grandes connaissances techniques.

– Mais je suppose que Sir James, ou vous, ou West, vous possédiez ces connaissances techniques ?

– Bien sûr ! Mais je vous prie de ne pas essayer de me mêler à l'affaire, monsieur Holmes. A quoi bon toutes ces discussions puisque les plans ont été trouvés sur West.

– Parce qu'il est vraiment étrange qu'il ait couru le risque de dérober les originaux s'il pouvait les recopier en toute sécurité.

– Étrange, certes… Pourtant c'est ce qu'il a fait !

– Dans cette affaire chaque investigation révèle quelque chose d'inexplicable. Trois plans manquent encore. Ce sont, à ce que l'on m'a dit, les plans essentiels ?

– Oui.

– Entendez-vous par-là que quelqu'un qui posséderait ces trois plans sans les sept autres pourrait construire un sous-marin Bruce-Partington ?

– C'est ce que j'avais déclaré à l'Amirauté. Mais aujourd'hui je me suis penché à nouveau sur les plans, et je n'en suis plus aussi certain. Les doubles valves avec les rainures qui s'emboîtent les unes dans les autres sont dessinées sur l'un des plans qui ont été retrouvés dans les poches de West. Tant que les étrangers n'auront pas inventé ces valves eux-mêmes, ils ne pourront pas construire le submersible. Évidemment ce n'est pas un obstacle insurmontable…

– Mais les trois plans manquants sont les plus importants ?

– Incontestablement.

– Je crois qu'avec votre permission je vais faire un tour sur les lieux. Je ne vois pas d'autre question à poser. »

Il examina la serrure du coffre, la porte de la pièce, et finalement les volets enfer de la fenêtre. Ce n'est que lorsque nous nous retrouvâmes sur la pelouse que son intérêt se réveilla. Il y avait un laurier de l'autre côté de la fenêtre, et plusieurs de ses branches portaient des traces de torsion et de cassure. Il les examina soigneusement avec sa loupe, ainsi que quelques vagues empreintes au-dessous. Finalement après avoir prié le secrétaire principal de fermer les volets de fer, il me

montra qu'ils se joignaient mal, que de l'extérieur quelqu'un pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur du bureau.

« Les indices sont abîmés par ce retard de trois jours. Ils peuvent ne rien signifier du tout. Eh bien, Watson, je ne crois pas que nous puissions apprendre grand-chose de plus à Woolwich. Notre moisson est maigre. Voyons si nous récolterons davantage à londres. »

Pourtant avant de quitter Woolwich nous ajoutâmes un épi supplémentaire à notre moisson. Le préposé aux billets fut formel : il avait vu Cadogan West (qu'il connaissait bien de vue) lundi soir partir par le train de huit heures quinze pour London Bridge. Il était seul et avait pris un billet de troisième classe. L'employé avait été frappé par son énervement. Il paraissait si bouleversé qu'il avait eu du mal à ramasser sa monnaie : l'employé avait dû l'aider. En se référant à l'indicateur, nous constatâmes que ce train de huit heures quinze était le premier train que pouvait prendre West après avoir quitté sa fiancée vers sept heures trente.

« Récapitulons, Watson ! fit Holmes au bout d'une demi-heure de méditation silencieuse. Je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré une affaire aussi difficile. Chaque fois que nous avançons d'un pas, c'est pour nous trouver devant un nouveau mur. Et pourtant nous avons progressé de façon appréciable. Notre enquête à Woolwich se solde par une conclusion peu favorable à Cadogan West. Toutefois les indices que j'ai relevés près de la fenêtre cadreraient avec une hypothèse moins désobligeante. Supposons, par exemple, qu'il ait été contacté par un agent étranger ? Ce contact peut avoir eu lieu de telle manière qu'il aurait été empêché d'en parler, mais qu'il en aurait été suffisamment affecté pour en avoir touché un mot à sa fiancée. Supposons maintenant que lorsqu'il se rendait au théâtre avec la jeune fille il aperçut, dans le brouillard, le même agent qui se dirigeait vers le bureau. West avait un tempérament bouillant, il était prompt à se décider, et il plaçait son devoir au-dessus de tout. Il a suivi l'homme, il s'est placé contre la fenêtre, il a assisté à la subtilisation des

documents, et il a poursuivi le voleur. Ainsi nous liquidons l'objection que nul n'aurait pris des documents qu'il pouvait copier. Cet étranger devait, lui, s'en emparer parce qu'il ne pouvait pas les copier sur place ? Jusqu'ici tout se tient.

– Et ensuite ?

– Ensuite ? Les difficultés commencent. On pourrait imaginer qu'étant donné les circonstances le jeune Cadogan aurait dû commencer par mettre la main au collet du bandit et donner l'alerte. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Était-ce parce que c'était l'un de ses supérieurs qui prenait les papiers ? Cela expliquerait la conduite de West. Ou dans le brouillard le voleur a-t-il semé West, et West est-il parti immédiatement pour Londres afin de le retrouver chez lui, en supposant qu'il sût où il habitait ? L'affaire devait être bien urgente, puisqu'il a laissé la jeune fille seule dans le brouillard et qu'il n'a pas cherché à la rejoindre ? Ici, la piste se refroidit, et un trou béant s'étend entre mon hypothèse et le fait que le cadavre de West, avec sept plans dans sa poche, a été placé sur le toit d'une rame de métro. Mon instinct me commande à présent de repartir par l'autre bout de fil. Si Mycroft nous a préparé la liste des adresses que je lui ai demandées, peut-être identifierons-nous notre homme et suivrons-nous deux pistes au lieu d'une. »

Naturellement une note nous attendait à Baker Street. Un messager officiel l'avait déposée. Holmes y jeta un coup d'œil et me la communiqua.

« Le menu fretin est nombreux, mais peu d'hommes seraient capables de manipuler une pareille affaire. Les seuls dont les noms valent la peine d'être retenus sont Adolf Meyer, 13, Great George Street, Westminster ; Louis La Rothière, Campden Mansions, Notting Hill ; et Hugo Oberstein, 13, Caufield Gardens, Kensington. Ce dernier était à Londres lundi ; on m'assure qu'il n'y est plus. Heureux d'apprendre qu'une lueur est en vue. Le Cabinet attend ton rapport concluant avec une impatience anxieuse. Des représentations urgentes sont arrivées d'un milieu très haut placé. Toutes les forces de l'État sont à ta

disposition si tu en as besoin. Mycroft. »

« Je crains, commenta Holmes en souriant, que toute la cavalerie et toute l'infanterie de la Reine ne me soient d'aucun secours dans l'affaire… »

Il étala un grand plan de Londres et se pencha dessus.

« … Ah ! ah ! fit-il bientôt avec un air satisfait. Les choses prennent une tournure un peu plus favorable, Watson. Je crois honnêtement que nous allons débrouiller l'écheveau… »

Il m'allongea une tape sur l'épaule en éclatant d'un rire soudain.

« … Je vais sortir. Rien qu'une reconnaissance. Je ne ferai rien de sérieux sans mon bon camarade et cher biographe. Demeurez ici : il y a fortes chances pour que je sois de retour dans une heure ou deux. Si le temps vous paraît long, prenez du papier et une plume, et commencez à raconter comment nous avons sauvé l'État. »

Sa joie était contagieuse. Je savais bien qu'il ne se serait pas départi de son flegme habituel sans une bonne raison. J'attendis pendant toute une longue soirée de novembre, de plus en plus impatient. Finalement, un peu après neuf heures, un message arriva avec ce billet :

« Je dîne au restaurant Goldini, Gloucester Road, Kensington. Emportez une pince monseigneur, une lanterne sourde, un ciseau à froid et un revolver. S. H. »

* * * *

Bel équipement pour un citoyen respectable, à transporter au long des rues drapées de brouillard ! J'enfouis le tout dans mon manteau et je me fis conduire à l'adresse indiquée. Devant une petite table ronde près de la porte de ce restaurant italien de luxe, mon ami était assis :

« Avez-vous mangé quelque chose ? alors prenez un café avec moi et un curaçao. Essayez l'un des cigares du patron : ils sont moins empoisonnés qu'on pourrait le craindre à première

vue. Avez-vous les outils ?

– Ici, dans mon manteau.

– Bravo ! Je vais résumer brièvement ce que j'ai fait, et vous donner un aperçu de ce que nous allons faire. Il doit vous apparaître évident, Watson, que le corps du jeune homme a été déposé sur le toit du métro. J'en ai la certitude depuis le moment où j'ai établi que c'était du toit et non de la portière d'une voiture qu'il était tombé.

– N'aurait-il pas pu avoir été projeté d'un pont ?

– Impossible ! Si vous examinez les toits, vous constaterez qu'ils sont légèrement arrondis et qu'ils ne possèdent pas de balustrade tout autour. Nous pouvons tenir pour certain que le jeune Cadogan West a été déposé sur le toit d'une rame.

– Comment aurait-on pu le déposer là ?

– Voilà la question qui se posait. Il n'y a qu'une explication correcte. Vous savez que le métro roule en plein air dans certains endroits de West End. Je me suis rappelé vaguement que, un jour où je l'avais pris, j'avais aperçu des fenêtres juste au-dessus de ma tête. Si une rame s'arrête juste au-dessous de l'une de ces fenêtres, serait-il difficile de déposer un cadavre sur son toit ?

– Cela me paraît tout à fait improbable, Holmes !

– Nous sommes obligés d'en revenir au vieil axiome selon lequel, quand toutes les autres éventualités ne cadrent pas, celle qui reste, aussi improbable soit-elle, doit être la vérité. Or, toutes les autres hypothèses ne cadrent pas. Quand j'ai découvert que le principal agent international, qui vient de quitter Londres, habitait dans l'une des maisons qui surplombent le métro, j'ai été si content que je me suis laissé aller à la petite familiarité qui vous a étonné.

– Oh ! c'était pour cela ?…

– Oui, c'était pour cela. M. Hugo Oberstein, du 13, Caulfield Gardens, étant devenu mon objectif, j'ai commencé mes

opérations à la station de Gloucester Road : un employé très aimable m'a accompagné sur la voie et m'a permis de m'assurer, non seulement que les fenêtres de l'escalier de service de Caulfield Gardens donnent sur la voie, mais d'un fait encore plus important : étant donné un croisement tout proche avec des voies de chemin de fer, les rames de métro demeurent parfois immobilisées pendant quelques minutes à cet endroit.

– Merveilleux, Holmes ! Vous avez résolu le problème.

– Pas complètement, Watson ! Nous avançons, mais le but est encore loin. Après avoir contemplé les murs de derrière Caulfield Gardens, j'ai inspecté la façade et j'ai vérifié que l'oiseau s'était réellement envolé. Sa maison est très vaste, non meublée à ce que je crois dans les étages supérieurs. Oberstein vivait là avec un seul domestique, sans doute un complice qui a toute sa confiance. Nous devons nous rappeler qu'Oberstein est parti pour le continent afin de se défaire de son butin, mais non pour s'enfuir ; il n'avait aucune raison de redouter un mandat d'arrêt ou de perquisition, et il n'a jamais dû envisager qu'un amateur se livrerait à une visite domiciliaire. C'est précisément cette visite domiciliaire à laquelle nous allons nous livrer.

– Ne pourrions-nous pas obtenir un mandat pour légaliser l'opération ?

– Nous manquons de preuves formelles.

– Que pouvons-nous espérer trouver dans cette perquisition ?

– Peut être une correspondance intéressante.

– Je n'aime pas cela, Holmes.

– Mon cher ami, vous ferez le guet dans la rue, et je me réserverai le rôle criminel. L'heure n'est pas aux bagatelles. Réfléchissez à la note de Mycroft, à l'Amirauté, au Cabinet, à la personne d'un rang élevé qui attend des nouvelles. Nous sommes tenus d'agir. »

Pour toute réponse, je me levai.

« Vous avez raison, Holmes. Nous sommes tenus d'agir. »

Il se leva également et me serra la main.

« Je savais que vous ne flancheriez pas au dernier moment », me dit-il.

Le temps d'un éclair, je lus dans ses yeux un sentiment qui se rapprochait de la tendresse. L'instant d'après il était redevenu maître de lui, et pratique.

« C'est à environ huit cents mètres, mais nous n'avons pas besoin de nous presser. Marchons tranquillement. Je vous recommande de ne pas laisser tomber nos outils. Votre arrestation par un policeman soupçonneux serait une complication tout à fait regrettable. »

Caulfield Gardens était l'une de ces artères du centre où s'alignaient des maisons à piliers et à porches du style victorien moyen comme on en voit tant dans le West End de Londres. Derrière la porte voisine devait se dérouler une réunion d'enfants, car le joyeux bourdonnement de voix jeunes et le fracas d'un piano résonnait dans la nuit. Le brouillard n'était pas dissipé et nous protégeait de son voile amical. Holmes avait allumé la lanterne pour éclairer la porte massive.

« Sérieux obstacle ! fit-il. Elle est certainement défendue par des barres et verrouillées. Nous serions plus à notre aise dans la cour. Il y a une excellente voûte un peu plus bas pour le cas où un policeman trop zélé nous dérangerait. Donnez-moi un coup de main, Watson : je vous aiderai ensuite. »

Bientôt nous nous trouvâmes tous les deux de l'autre côté du petit mur, dans la cour d'entrée. A peine avions-nous atteint le coin le plus ombreux que nous entendîmes au-dessus de nos têtes le pas d'un policeman. Quand il se fut éloigné, Holmes s'attaqua à la porte du bas. Je le vis se baisser et forcer jusqu'à ce que dans un craquement sec elle s'ouvrit ; aussitôt nous nous engouffrâmes la porte de la cour derrière nous. Holmes me précéda pour gravir un escalier de pierre nu. Son petit rayon de lumière jaune éclaira une fenêtre basse.

« Nous y sommes, Watson. Ce doit être la bonne. »

Il la força ; au même moment nous entendîmes un grondement bas, rude, qui se transforma en rugissement : c'était une rame de métro qui passait au-dessous de nous dans le noir. Holmes promena sa lanterne le long de l'appui qui était recouvert d'une couche de suie épaisse émanant des locomotives des trains ; mais la surface noire était par endroits barbouillée et effacée.

« Vous voyez où ils ont posé le cadavre. Oh ! oh ! Watson ! qu'est cela ? Une tache de sang, sans aucun doute… »

Il me désigna de faibles colorations sur la charpente de la fenêtre.

« … En voilà une autre sur la pierre de l'escalier. La démonstration est complète. Demeurons ici jusqu'à ce qu'une rame s'arrête. »

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. La rame suivante rugit comme la précédente en sortant du tunnel, puis, dans un grincement de freins s'arrêta exactement au-dessous de nous ; il n'y avait pas plus d'un mètre vingt entre le rebord de la fenêtre et le toit d'un compartiment. Holmes referma doucement la fenêtre.

« Tout se confirme, me dit-il. Qu'en pensez-vous, Watson ?

– Un chef-d'œuvre. Jamais vous ne nous êtes haussé jusque-là, Holmes !

– Je ne suis pas de votre avis. A partir du moment où j'ai eu l'idée que le cadavre était tombé du toit, idée qui évidemment n'était pas stupide, tout le reste allait de soi. Si de grands intérêts n'avaient pas été en jeu, l'affaire n'aurait été qu'insignifiante. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines. Peut-être trouverons-nous ici de quoi nous aider. »

Nous avions gravi l'escalier de la cuisine et nous avions pénétré dans l'enfilade des pièces du premier étage. L'une était une salle à manger, d'une simplicité sévère, qui ne contenait

rien d'intéressant. Une deuxième était une chambre à coucher qui ne nous apporta aucun élément nouveau. La dernière pièce nous sembla plus prometteuse, et mon compagnon entreprit de l'examiner méthodiquement. Jonchée de livres et de journaux, elle servait de bureau. Rapidement, Holmes inspecta le contenu de chaque tiroir et de chaque armoire, mais je ne vis dans son regard aucun éclair de satisfaction. Au bout d'une heure de recherches il n'était pas plus avancé.

« Ce chien malin a brouillé sa piste, me dit-il. Il n'a rien laissé qui puisse l'incriminer. Sa dangereuse correspondance a été détruite ou dissimulée ailleurs. Ceci est notre dernière chance. »

Il s'agissait d'une petite cassette en fer blanc qui était posée sur le bureau. Holmes l'ouvrit avec son ciseau à froid. Il y avait à l'intérieur plusieurs rouleaux de papier couverts de chiffres et de calculs, sans aucune référence. Des mots revenaient sans cesse : « Pression de l'eau » et « Pression au centimètre carré. » Peut-être concernaient-ils un sous-marin ? Holmes, impatienté, les jeta de côté. Il ne restait plus qu'une enveloppe qui contenait quelques coupures de journaux. Il les fit tomber sur la table ; tout de suite qon visage m'apprit que son espérance n'était pas déçue.

« Que veut dire cela, Watson ? Eh ? Une série de messages dans la colonne des annonces personnelles d'un journal. Le Daily Telegraph, à en juger par le papier et les caractères. L'angle droit supérieur d'une page. Pas de dates, mais les messages se combinent. Celui-ci doit être le premier : "Espérais des nouvelles plus tôt. D'accord pour les conditions. Écrire à l'adresse indiquée sur la carte – Pierrot." Voici le suivant : "Trop compliqué à décrire. Rapport complet est nécessaire. L'argent sera versé contre la marchandise – Pierrot." Puis nous arrivons à : "Affaire presse. Dois retirer l'offre si contrat n'est pas exécuté. Donnez rendez-vous par lettre. Confirmerai par annonce – Pierrot." Enfin : "Lundi soir après neuf heures. Deux coups ? Nous seuls ? Ne soyez pas si soupçonneux. Paiement cash contre remise de la marchandise – Pierrot." Le procès-

verbal est presque complet, Watson ! Si seulement nous pouvions attraper l'homme à l'autre bout !… »

Il réfléchit un moment en tambourinant sur la table avec ses doigts.

« … Après tout, cela ne sera peut-être pas difficile ! Nous n'avons rien de plus à faire ici, Watson. Je pense que nous devrions aller jusqu'au Daily Telegraph, et conclure dignement une journée de bon travail. »

* * * *

Le lendemain matin après le petit déjeuner, Mycroft Holmes et Lestrade étaient accourus au rendez-vous que leur avait demandé Sherlock Holmes. Mon ami leur raconta les événements de la veille. Le policier professionnel hocha la tête quand il entreprit le récit de notre cambriolage.

« Nous, dans la police, nous ne pouvons pas faire des choses pareilles, monsieur Holmes ! murmura-t-il. Je ne m'étonne plus que vous réussissiez mieux que nous ? Mais l'un de ces jours vous irez trop loin et vous aurez des ennuis, vous et votre ami !

– Pour l'Angleterre, pour la patrie, pour la beauté… hé, Watson ? Deux martyrs sur l'autel de la patrie. Mais toi, Mycroft, qu'en penses-tu ?

– Excellent, Sherlock ! Admirable ! Mais à quoi cela te servira-t-il ? »

Holmes s'empara du Daily Telegraph qui était sur la table.

« Avez-vous lu l'annonce de Pierrot aujourd'hui ?

– Comment ? Une autre ?

– Oui. La voici : « Ce soir. Même heure. Même endroit. Deux coups. Importance vitale. Votre sécurité en jeu – Pierrot. »

– Nom d'un tonnerre ! s'exclama Lestrade. S'il vient, nous l'avons !

– C'est bien ce que j'ai pensé quand j'ai fait insérer cette annonce. Je crois que si cela ne vous dérangeait pas, nous

pourrions nous trouver vers huit heures à Caulfield Gardens : la solution devrait être proche. »

* * * *

L'une des particularités les plus remarquables de Sherlock Holmes était son pouvoir de distraire son cerveau de l'action et d'aiguiller ses pensées vers des sujets légers chaque fois qu'il était persuadé qu'il ne pouvait améliorer sa position. Je me rappelle que pendant toute cette journée mémorable il se plongea dans une monographie qu'il avait commencée d'écrire sur les motets polyphoniques de Lassus. Moi qui ne possédais pas cette faculté de détachement, je trouvai les heures interminables. L'importance nationale de la conclusion, les hautes sphères suspendues à notre enquête, la nature du procédé que nous avions mis en route, tout se combinait pour chatouiller mes nerfs. Je fus réellement soulagé quand enfin, à l'issue d'un dîner léger, nous partîmes en expédition. Lestrade et Mycroft nous attendaient à la sortie de la station de Gloucester Road. Nous avions laissé ouverte la porte de la cour d'entrés la nuit d'avant, et je dus, car Mycroft Holmes refusa formellement et avec indignation d'escalader la balustrade, entrer et ouvrir la porte du vestibule. Vers neuf heures, nous étions tous assis dans le bureau à attendre patiemment notre homme.

Une heure s'écoula. Puis une autre. Quand onze heures retentirent, le carillon de l'église voisine sembla sonner le glas de nos espoirs. Lestrade et Mycroft s'agitaient sur leurs sièges et regardaient leurs montres deux fois par minute. Holmes était assis impassible, les paupières à demi-fermées, chaque sens en alerte. Soudain il leva la tête.

« Le voici ! » fit-il.

Un pas furtif était passé devant la porte. Le pas s'arrêta, fit demi-tour. Nous entendîmes quelqu'un traîner les pieds, puis deux coups au heurtoir. Holmes se leva, en nous faisant signe de demeurer assis. Dans le vestibule le gaz avait été baissé. Holmes ouvrit la porte de la rue ; une silhouette sombre se

glissa à l'intérieur ; il referma la porte et la verrouilla. Nous l'entendîmes murmurer : « Par ici ! » L'instant d'après notre homme se tenait devant nous. Holmes l'avait suivi ; lorsque l'homme se retourna en poussant un cri de surprise et de peur, il le saisit par le col et le rejeta dans la pièce. Avant que notre prisonnier eût retrouvé son équilibre, la porte était refermée, et Holmes s'y était adossé. L'homme regarda autour de lui, tituba, et tomba inanimé sur le plancher. Dans sa chute son chapeau à larges bords s'envola, sa cravate descendit de sa bouche : alors apparurent les traits délicats et le collier de barbe ronde du colonel Valentine Walter.

Holmes émit un petit sifflement de surprise.

« Cette fois, vous pouvez dire de moi que je suis un âne, Watson ! dit-il. Il n'est pas l'oiseau que j'attendais.

– Qui est-ce ? s'enquit âprement Mycroft.

– Le frère cadet de feu Sir James Walter, chef du département des sous-marins. Oui, oui, je comprends la distribution des cartes maintenant… il revient à lui. Je pense que vous feriez mieux de me laisser le soin de l'interroger. »

Nous avions porté le corps évanoui sur le canapé. Notre prisonnier se remit sur son séant, regarda autour de lui avec un visage révulsé par l'horreur, et promena une main sur son front comme quelqu'un qui n'en croit pas ses sens.

« Que veut dire ceci ? demanda-t-il. Je suis venu pour causer avec M. Oberstein.

– Tout est fini, colonel Walter ! répondit Holmes. J'avoue ne pas comprendre comment un gentleman anglais a pu se comporter de la sorte. Mais toute votre correspondance, toutes vos relations avec Oberstein nous sont connues. Et aussi les circonstances de la mort du jeune Cadogan West. Permettez-moi de vous donner un conseil : regagnez donc un peu de crédit par du repentir et une confession sincère. Il nous reste encore quelques détails à apprendre de vos propres lèvres. »

L'homme gémit et enfouit son visage dans ses mains. Il

demeura silencieux.

« Je peux vous donner l'assurance, reprit Holmes, que nous savons l'essentiel. Nous savons que vous aviez des besoins d'argent pressants ; que vous aviez pris une empreinte des clefs de votre frère ; et que vous étiez entré en rapport avec Oberstein qui répondait à vos lettres par la colonne d'annonces du Daily Telegraph. Nous savons que vous êtes descendu au bureau dans le brouillard lundi soir, mais que vous avez été vu et suivi par le jeune Cadogan West, qui avait déjà motif de vous suspecter. Il a assisté au vol que vous avez commis, mais il ne pouvait pas donner l'alarme, car il était possible après tout que votre frère vous eût chargé de lui porter les plans à Londres. Sans plus penser à ses affaires privées, comme le bon citoyen qu'il était, il vous a suivi de près dans le brouillard et s'est attaché à vos talons jusqu'à ce que vous soyez arrivé à cette maison. Là il s'est montré, et c'est alors, colonel Walter, qu'à la trahison vous avez ajouté un assassinat particulièrement horrible.

– Non, non ! Devant Dieu je jure que je ne l'ai pas tué ! cria notre misérable prisonnier.

– Dites-nous dans ce cas comment Cadogan West est mort avant que vous ayez placé son cadavre sur le toit d'une rame de métro.

– Je vais vous le dire. Je vous jure que je vais vous le dire ! J'ai fait le reste. Je l'avoue. Tout s'est passé comme vous venez de l'expliquer. J'avais à payer une dette de bourse. Il me fallait de l'argent à tout prix. Oberstein m'a offert cinq mille livres. C'était pour me sauver de la ruine. Mais pour ce qui est du meurtre, je suis aussi innocent que vous.

– Expliquez-vous.

– Il me soupçonnait en effet depuis quelque temps, et il m'a suivi. Je ne m'en suis pas aperçu avant d'être arrivé ici. Le brouillard était dense ; on ne voyait rien à plus de trois mètres. J'avais frappé deux coups, et Oberstein m'avait ouvert. Le jeune homme se rua par l'entrebâillement de la porte, et nous

demanda ce que nous avions fait avec les plans. Oberstein avait une courte matraque. Il la portait toujours sur lui. Quand West s'est introduit dans la maison, Oberstein l'a assommé d'un grand coup sur le crâne. Cinq minutes plus tard, West mourait. Son corps gisait dans le vestibule, et nous ne savions comment nous en débarrasser. C'est alors qu'Oberstein songea aux trains qui s'arrêtaient sous la fenêtre de derrière. Mais d'abord il examina les plans que j'avais amenés. Il dit que trois étaient essentiels, et qu'il devait les garder. « Vous ne pouvez pas les conserver ! lui répondis-je. Ce sera une bagarre terrible à Woolwich si je ne les rapporte pas. » Il me répéta qu'il devait les conserver en arguant du fait qu'ils étaient techniquement si compliqués qu'il n'avait pas le temps d'en prendre copie. Je répliquai que tous devaient être rapportés cette même nuit. Il réfléchit un peu, puis s'écria qu'il avait une idée : « Je garderai les trois principaux, et nous mettrons les autres dans la poche du jeune homme. Quand il sera découvert, il endossera toute l'affaire. » Comme je n'entrevoyais aucun autre moyen, nous opérâmes ainsi qu'il l'avait suggéré. Nous guettâmes une demi-heure à la fenêtre en attendant qu'un métro s'arrête. Le brouillard était si épais que personne ne pouvait rien voir ; nous n'avons donc pas eu de difficultés à balancer le corps de West sur le toit du métro. En ce qui me concerne, l'affaire s'est terminée là.

– Et votre frère ?

– Il ne m'a rien dit, mais il m'avait surpris une fois avec des clefs, et je crois qu'il se méfiait de moi. J'ai lu dans ses yeux qu'il pensait que j'étais le coupable. Comme vous le savez, il ne me regardera plus jamais. »

Un silence s'établit dans la pièce. Mycroft Holmes y mit un terme.

« Ne pouvez-vous pas réparer ? Une réparation soulagerait votre conscience et réduirait votre châtiment.

– A quelle réparation pensez-vous ?

– Où est Oberstein avec les plans ?

– Je ne sais pas.

– Il ne vous a pas laissé d'adresse ?

– Il m'a dit de lui écrire le cas échéant à l'hôtel du Louvre à Paris.

– Alors vous pouvez réparer, dit Sherlock Holmes.

– Tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai. Je ne dois rien à cet homme. Il a été la cause de ma déchéance.

– Voici du papier et de l'encre. Asseyez-vous à ce bureau et écrivez sous ma dictée. L'adresse sur l'enveloppe, d'abord. Bien. Maintenant la lettre : "Cher Monsieur, à propos de notre accord, vous avez sans nul doute remarqué qu'un détail essentiel vous manque. Je possède un dessin qui complètera le tout. Toutefois j'ai dû surmonter de nouvelles difficultés, et je suis dans l'obligation de vous demander cinq cents livres supplémentaires. Je ne le confierai pas à la poste, et je n'accepterai que de l'or ou des billets de banque. J'irais bien à l'étranger pour vous rencontrer, mais mon départ ferait peut-être jaser actuellement. J'espère donc vous voir samedi à midi dans le fumoir du Charing Cross Hotel. J'insiste sur le fait que je n'accepterai que de l'or ou des billets de banque." Voilà ! Je serais bien étonné si notre homme n'accourait pas. »

* * * *

Il accourut ! C'est un point d'histoire (de l'histoire secrète qui est souvent bien plus passionnante que l'histoire publique), qu'Oberstein, désireux de parachever le coup de sa vie, tomba dans le panneau et fut condamné à quinze ans de prison. Dans sa valise les plans du Bruce-Partington furent retrouvés : il s'apprêtait à les vendre aux enchères dans tous les bureaux européens de la marine.

Le colonel Walter mourut en prison. Quant à Holmes il retourna avec un entrain renouvelé à sa monographie sur les motets symphoniques de Lassus ; elle a fait l'objet d'un tirage privé ; les experts affirment qu'elle a épuisé le sujet. Quelques semaines plus tard, j'appris par hasard que mon ami avait passé

une journée à Windsor, d'où il était revenu avec une splendide émeraude montée en épingle de cravate. Quand je lui ai demandai s'il l'avait achetée, il me répondit que c'était le cadeau d'une certaine gracieuse dame pour le compte de laquelle il avait eu la chance de réussir une fois une petite affaire. Il ne m'en dit pas davantage ; mais je parierais bien que je connais le nom de cette auguste personne, et je crois que cette épingle de cravate rappellera toujours à mon ami l'aventure des plans du Bruce-Partington.

L’AVENTURE DU PIED DU DIABLE[3]

En publiant de temps à autre quelques-unes des expériences curieuses qui sont le fruit de ma longue et intime amitié avec M. Sherlock Holmes, je me suis constamment heurté à son aversion pour la publicité. Son esprit morose et cynique considérait un applaudissement du public comme quelque chose d’abominable, et rien ne l’amusa davantage à l’issue d’une affaire réussie que d’en créditer un fonctionnaire de la police officielle et d’écouter avec un sourire ironique le chœur des congratulations se trompant d’adresse. Cette attitude de mon ami (et absolument pas le manque de matériaux intéressants) est cause que, ces dernières années, je n’ai guère gâté le public. Ma participation à certaines de ses aventures était un privilège qui m’obligeait à la discrétion quand elle m’était commandée.

C’est donc avec une surprise considérable que j’ai reçu mardi dernier un télégramme de Holmes (il n’écrivait jamais de lettre quand un télégramme pouvait suffire) ainsi conçu : « Pourquoi ne raconteriez-vous pas l’horreur des Cornouailles, qui est mon affaire la plus étrange ? » Je n’ai pas la moindre idée du motif qui lui a rafraîchi la mémoire, ni du caprice qui lui fait désirer de la publicité. Mais je me hâte, avant que ne me parvienne un nouveau télégramme contenant une injonction contraire, de fureter dans mes notes pour livrer cette histoire en pâture à mes lecteurs.

Au printemps de 1897, la constitution de fer de Holmes commença à révéler quelques symptômes de lassitude sous le travail énorme qui l’accablait. En mars de cette année, le docteur Moore Agar de Harley Street (je raconterai quelque part la manière dramatique dont il fit la connaissance de

Holmes), ordonna formellement au célèbre détective privé d'avoir à fermer tous ses dossiers et à prendre un repos complet, s'il voulait s'épargner une grave dépression nerveuse. Holmes ne s'intéressait nullement à son état de santé tant était absolu son détachement mental, mais la menace d'une incapacité permanente de travail l'incita à changer d'air et d'ambiance. Voilà pourquoi nous nous trouvâmes tous les deux aux premiers beaux jours de 1897 dans une petite villa près de Poldhu Bay, à la pointe extrême de la presqu'île de Cornouailles.

L'endroit était un peu banal : il convenait particulièrement à l'humeur lugubre de mon malade. Par les fenêtres de notre maisonnette aux murs blancs qui se dressait sur un promontoire herbeux, nous avions vu sur tout le demi-cercle sinistre de la baie des Monts, vieux piège mortel pour voiliers, sur sa bordure de falaises noires et de récifs balayés par les vagues.

Du côté de la terre les environs étaient aussi sinistres. C'était une région de landes brunes ; de loin en loin la tour d'une église indiquait l'emplacement d'un village vieux comme le monde. Partout sur la lande on relevait les traces d'une race disparue qui avait laissé en témoignage de son existence d'étranges édifices de pierre, des tumulus de forme irrégulière qui contenaient des cendres de morts, et d'étranges ouvrages en terre qui évoquaient les guerres de la Préhistoire. Cet endroit mystérieux et ensorcelant, cette ambiance déprimante de peuples oubliés fouettèrent l'imagination de mon ami, qui consacra une grande partie de son temps à de longues marches et à des méditations solitaires. Il s'intéressa aussi à l'ancienne langue parlée dans les Cornouailles ; je me rappelle qu'il s'était mis dans la tête qu'elle avait été introduite par les marchands phéniciens qui faisaient le commerce de l'étain. Il avait reçu un colis de livres de philologie et il s'était mis à rédiger sa thèse quand brusquement, à mon vif déplaisir et à sa grande joie, nous nous trouvâmes engagés, sur cette terre de rêves, dans un problème plus intense, plus riche de développements, plus mystérieux que tous ceux qui nous avaient fait quitter Londres.

Notre existence simple et paisible, notre vie sainement routinière, en furent bouleversées et nous fûmes précipités dans une succession d'événements qui firent beaucoup de bruit non seulement dans les Cornouailles mais dans toute l'Angleterre. Nombreux sont certainement mes lecteurs qui se souviennent encore de ce qui fut appelé à l'époque « L'horreur des Cornouailles » (bien que l'affaire eût été imparfaitement traitée par la presse londonienne). Aujourd'hui, treize ans plus tard, je suis en mesure de publier les vrais détails de cette histoire incroyable.

J'ai dit que çà et là des tours indiquaient l'emplacement des villages qui étaient disséminés dans cette partie des Cornouailles. Le plus proche était le hameau de Tredannick Wollas, dont les maisons étaient rassemblées autour d'une vieille église moussue. Le curé de la paroisse, M. Roundhay, était vaguement archéologue, ce qui détermina Holmes à lier connaissance avec lui. C'était un homme majestueux mais affable, qui pouvait avoir une quarantaine d'années, et pour qui les environs n'avaient pas de secret. Il nous avait invités à prendre le thé à la cure, et là nous fûmes présentés à M. Mortimer Tregennis, gentleman indépendant, qui augmentait les maigres ressources du clergyman en louant un appartement dans sa vaste maison. Le curé était ravi de cet arrangement, bien qu'il eût peu de traits communs avec son locataire, lequel était maigre, brun, portait lunettes, et se tenait voûté comme quelqu'un qui est affligé d'une infirmité physique. Je me rappelle que ce jour-là, pendant notre brève visite à la cure, l'ecclésiastique nous parut bavard à côté de ce personnage réticent, triste, timide, et qui méditait selon toute apparence sur ces affaires personnelles.

Tels étaient les deux hommes qui firent irruption dans notre petit salon le mardi 16 mars, peu après le petit déjeuner, tandis que nous fumions une cigarette avant de partir sur la lande pour notre promenade quotidienne.

« Monsieur Holmes, commença le curé d'une voix agitée, la nuit a été troublée par une affaire tragique peu ordinaire, la

plus sensationnelle dont j'aie jamais entendu parler. Nous pouvons considérer votre présence ici comme une bénédiction de la Providence, car vous êtes de toute l'Angleterre l'homme qu'il nous faut ! »

Je décochai à l'ecclésiastique un regard fort peu amical ; mais Holmes jeta sa cigarette et se redressa sur sa chaise comme un vieux chien courant qui entend la fanfare des chasseurs de renard. Il désigna le canapé ; notre visiteur hors d'haleine et son compagnon s'assirent côte à côte. M. Mortimer Tregennis se maîtrisait mieux que le clergyman, mais ses yeux sombres luisaient et le frémissement de ses mains montrait qu'il partageait l'émotion de son logeur.

« Qui va parler, vous ou moi ? demanda-t-il.

– Eh bien, dit Holmes, puisque c'est vous qui semblez avoir fait la découverte en question, et que le curé ne pourrait que répéter votre récit, peut-être vaut-il mieux que ce soit vous qui parliez. »

Je considérai tour à tour le clergyman, qui visiblement s'était habillé en hâte, et son locataire correctement vêtu. La surprise que je lus sur leurs visages à propos de la simple déduction de Holmes m'amusa beaucoup.

« Je crois que je ferais bien de dire d'abord quelques mots, intervint le curé. En suite vous déciderez si vous préférez entendre des détails de la bouche de M. Tregennis ou courir sans plus attendre sur la scène de cette mystérieuse affaire. Je vous indique donc que notre ami a passé la soirée d'hier dans la compagnie de ses deux frères, Owen et George, et de sa sœur Brenda, dans leur demeure de Tredannick Wartha, qui est située près de la vieille croix en pierre sur la lande. Il les a quittés à dix heures passées ; ils avaient joué aux cartes autour de la table de la salle à manger, en excellente santé et de très bonne humeur. Ce matin, comme il se lève tôt, il est allé se promener avant le petit déjeuner dans cette direction ; il a été rattrapé par la voiture du docteur Richards. Notre médecin lui a expliqué qu'il venait de recevoir un appel urgent de Tredannick Wartha.

Naturellement M. Mortimer Tredannick est monté à côté de lui. Quand il est arrivé à Tredannick Wartha, il a trouvé la maison dans un état extraordinaire. Ses deux frères et sa sœur étaient assis autour de la table exactement comme il les avait laissés ; les cartes étaient étalées devant eux ; les bougies avaient brûlé jusqu'au fond des godets. La sœur était adossée raide-morte contre sa chaise, tandis que les deux frères assis à sa droite et à sa gauche criaient, riaient, chantaient : ils avaient perdu la raison. Tous les trois, la morte et les deux déments, avaient sur leurs figures la même expression de profonde horreur, d'une terreur convulsive qui était épouvantable à regarder. Personne ne se trouvait dans la maison, à l'exception de Mme Porter, la vieille cuisinière et femme de charge, qui a déclaré avoir dormi du sommeil du juste et n'avoir entendu aucun bruit pendant la nuit. Rien n'avait été volé ou déplacé, et on se perd en conjectures sur la nature de l'horreur qui a fait mourir une femme et rendu fous deux hommes dans la force de l'âge. Voilà en résumé la situation, M. Holmes, et si vous pouvez nous aider à voir clair, vous ferez un bon travail. »

J'avais espéré que je finirais par obtenir de mon compagnon qu'il ne renonçât point à la tranquillité qui avait été le but de notre voyage ; mais, au premier regard que je lui lançai, son visage tendu et ses sourcils froncés m'avertirent que je n'avais pas à y compter. Il demeura un moment assis en silence, tout absorbé par ce drame étrange qui venait d'éclater sur notre paix.

« Je vais m'occuper de l'affaire, dit-il enfin. Au premier abord elle semble exceptionnelle. Vous êtes-vous rendu là-bas, monsieur Roundhay ?

– Non, monsieur Holmes. M. Tregennis m'a raconté tout cela à la cure, et immédiatement nous nous sommes précipités pour vous consulter.

– A quelle distance est située la maison qui a servi de théâtre à cette singulière tragédie ?

– A quinze cents mètres à l'intérieur des terres.

– Alors nous irons à pied. Mais, avant de partir, je voudrais vous poser quelques questions, monsieur Tregennis. »

Celui-ci était resté silencieux, mais je remarquai que son excitation, bien que mieux contrôlée, était plus grande que l'émotion visible du clergyman. Il était assis, les traits tirés, pâle ; son regard anxieux était fixé sur Holmes ; il se tordait les mains convulsivement. Ses lèvres blanches tremblaient depuis qu'il avait entendu le récit de la terrible aventure qui s'était abattue sur sa famille, et ses yeux noirs semblaient refléter quelque chose de l'horreur de la scène.

« Posez-moi les questions que vous voudrez, monsieur Holmes, dit-il avec passion. Il n'est pas agréable de s'étendre sur une chose pareille, mais je vous répondrai en toute franchise.

– Parlez-moi de la soirée d'hier.

– Eh bien, monsieur Holmes, j'ai dîné là-bas, comme vous l'a dit le curé, et mon frère aîné George a proposé un whist. Nous nous sommes mis à jouer vers neuf heures. Il était dix heures moins le quart quand je me suis levé pour partir. Je les ai laissés autour de la table de jeu, aussi gais qu'ils pouvaient l'être.

– Qui vous a ouvert la porte ?

– Mme Porter était allée se coucher ; aussi c'est moi qui ai ouvert et refermé la porte de l'entrée. La fenêtre de la pièce où ils jouaient était fermée, mais le store n'était pas baissé. La porte et la fenêtre étaient ce matin dans le même état, et il n'y a aucune raison de supposer qu'un individu s'est introduit dans la maison. Et pourtant ils étaient là, fous de terreur, et Brenda morte de peur avec la tête qui pendait par-dessus le bras du fauteuil. Toute ma vie je reverrai ce spectacle !

– Tels que vous les narrez, les faits sont certainement extraordinaires ! dit Holmes. Si je vous comprends bien, vous ne voyez pas une explication à ce drame ?

– C'est de la diablerie, monsieur Holmes ! De la diablerie ! s'écria Mortimer Tregennis. L'explication ne peut pas venir de

ce monde. Dans cette pièce a pénétré quelque chose qui les a privés de raison. Quelle force humaine aurait pu y parvenir ?

– Je crains, fit Holmes, que si l'affaire se situe sur un plan extra-humain elle ne me dépasse. Cependant nous devons épuiser toutes les explications naturelles avant d'admettre une théorie comme celle-ci. En ce qui vous concerne, monsieur Tregennis, je suppose que vous étiez plus ou moins séparé de votre famille puisqu'ils vivaient ensemble et que vous logiez à part ?

– Oui, monsieur Holmes, bien que la cause de cette séparation remonte à un passé révolu. Nous étions une famille de mineurs d'étain à Redruth ; mais nous avons vendu notre entreprise à une société, et nous nous sommes retirés avec assez d'argent pour nos vieux jours. Je ne nierai pas que le partage de l'argent ait donné lieu à certains ressentiments qui se sont prolongé quelques temps, mais nous avions passé l'éponge, tout était oublié, et nous étions les meilleurs amis du monde.

– Réfléchissez encore à cette soirée qui vous avait réunis. Ne vous rappelez-vous rien qui puisse jeter une lueur sur la tragédie ? Réfléchissez bien, monsieur Tregennis, car la moindre indication peut m'être utile.

– Je ne vois rien du tout, monsieur.

– Votre famille était de la même humeur que d'habitude ?

– Ils n'avaient jamais été plus gais.

– Vos frères et votre sœur étaient-ils nerveux ? N'ont-ils pas manifesté une vague appréhension à propos d'un danger éventuel ?

– Absolument pas.

– Vous n'avez rien à ajouter, par conséquent, qui puisse m'aider ? »

Mortimer Tregennis réfléchit sérieusement un instant.

« Je pense à quelque chose, dit-il enfin. Pendant que nous étions assis autour de la table ; je tournais le dos à la fenêtre, et

mon frère George qui était mon partenaire lui faisait face. Je l'ai vu une fois regarder fixement par-dessus mon épaule, si bien que je me suis retourné et que j'ai regardé moi aussi. Le store était levé et la fenêtre fermée : je ne voyais pas au-delà des buissons que la pelouse, et il m'a semblé que je distinguais quelque chose qui se déplaçait. Je serais incapable de préciser si c'était un homme ou u animal, mais j'ai cru qu'il y avait une présence. Je lui ai demandé ce qu'il y regardait, et m'a répondu qu'il avait eu la même impression que moi. C'est tout ce que je puis dire.

– Vous n'avez pas vérifié sur place ?

– Non ; l'affaire en est restée là.

– Vous les avez quittés sans aucun pressentiment ?

– Pas le moindre.

– Je n'ai pas bien compris comment vous aviez appris la nouvelle à une heure si matinale.

– Je me lève toujours tôt, et généralement je marche un peu avant le petit déjeuner. Ce matin je venais de sortir quand le médecin m'a rattrapé dans sa voiture. Il m'a dit que la vieille Mme Porter venait de le faire appeler par un gamin pour quelque chose d'urgent. J'ai sauté à côté de lui et nous sommes repartis ensemble. Dès notre arrivée nous avons vu cette pièce terrible, où les bougies et le feu s'étaient éteints plusieurs heures auparavant ; ils étaient demeurés assis dans le noir jusqu'au lever du jour. Le médecin m'a dit que la mort de ma sœur Brenda remontait à six heures au moins. Il n'a relevé aucune trace de violence. Elle était penchée au-dessus du bras de fauteuil avec ce regard éperdu de terreur. George et Owen étaient en train de chanter des chansons et de pousser des sons inarticulés comme deux grands singes. Oh ! c'était affreux ! Je n'ai pas pu supporter ce spectacle ; le docteur lui-même était blanc comme un drap ; d'ailleurs il est tombé sur un fauteuil à demi évanoui, et nous avons dû nous occuper de lui.

– Extraordinaire ! fit Holmes en se levant et en prenant son

chapeau. Vraiment extraordinaire ! Je pense que nous ferions mieux de nous rendre à Tredannick Wartha sans délai. J'avoue que j'ai rarement vu un cas qui à première vue soulève un problème aussi singulier. »

* * * *

La matinée ne fit guère progresser notre enquête. Elle fut marquée, cependant, par un incident qui m'impressionna de façon sinistre. Pour parvenir au théâtre de la tragédie, nous avions emprunté un chemin étroit et à multiples virages comme il y en a beaucoup à la campagne. Nous entendîmes le fracas des roues d'une voiture qui se dirigeait vers nous, et nous nous rangeâmes pour la laisser passer. Quand elle fut à notre hauteur, j'aperçus à travers la vitre relevée une figure grimaçante, horriblement déformée, deux yeux fixes et des dents grinçantes : une vision de cauchemar.

« Mes frères ! s'écria Mortimer Tregennis pâle comme un mort. On les emmène à Helston ! »

Nous regardâmes s'éloigner en cahotant cette voiture noire, sans chercher à dissimuler l'horreur qui nous avait empoignés. Puis nous reprîmes notre marche vers la maison.

Elle était vaste et clair : une vraie villa ; le grand jardin était déjà, dans cet air des Cornouailles, paré de fleurs printanières. La fenêtre du petit salon ouvrait sur ce jardin ; c'était de là, selon Mortimer Tregennis, qu'était venue cette chose de malheur qui les avait subitement rendus fous d'épouvante. Holmes se promena lentement et pensivement entre les parterres et sur l'allée avant que nous pénétrions dans la maison. Il était tellement préoccupé, je m'en souviens, qu'il buta contre l'arrosoir, le renversa et inonda de son contenu nos pieds et l'allée. A l'intérieur nous fûmes accueillis par la vieille femme de charge Mme Porter qui, aidée par une jeune fille, vaquait aux besoins de la famille. Elle répondit volontiers à toutes les questions de Holmes. Elle n'avait rien entendu dans le courant de la nuit. Ses maîtres étaient tous d'excellente humeur ces derniers temps, et elle ne les avait jamais vus aussi gais et

aussi bien portants. Elle s'était évanouie en entrant le matin dans la pièce devant le spectacle de cette tablée terrible. Quand elle avait repris ses esprits, elle avait ouvert la fenêtre pour faire entrer l'air frais du matin, puis elle avait descendu l'allée et avait expédié un gamin de la ferme chez le médecin. La demoiselle était en haut sur son lit, si nous désirions la voir. Il fallut quatre hommes costauds pour enfermer les deux frères dans la voiture de l'asile. Elle ne voulait pas demeurer dans cette maison un jour de plus ; elle partirait dès l'après-midi pour rejoindre sa famille à Saint-Yves.

Nous gravîmes l'escalier pour voir le corps de Mlle Brenda Tregennis ; elle avait été certainement très belle, bien que sa beauté eut commencé à se faner légèrement. Son visage à la peau brune et au dessin bien ferme était charmant jusque dans la mort, mais on y lisait encore un reste de cette convulsion d'épouvante qui avait été la dernière de ses émotions humaines. De sa chambre nous descendîmes un salon où s'était déroulé la mystérieuse tragédie. Les cendres carbonisées du feu se trouvaient dans la cheminée. Sur la table, il y avait quatre bouts de bougie et les cartes. Les chaises avaient été replacées contre les murs ; à cela près tout était demeuré en état. Holmes arpenta la pièce à pas rapides et légers ; il s'assit sur les divers sièges en les replaçant dans leur position de la veille. Il vérifia ce qui était visible dans le jardin. Il examina le plancher, le plafond, la cheminée. Mais pas une fois je ne discernai la lueur du regard ni la contraction des lèvres qui m'informaient habituellement de la découverte d'un petit indice…

« Pourquoi du feu ? s'enquit-il. Dans cette petite pièce allume-t-on toujours un feu par une soirée de printemps ? »

Mortimer Tregennis expliqua que la nuit était froide et humide. C'est pour cette raison qu'après son arrivée, le feu avait été allumé.

« Qu'allez-vous faire maintenant, monsieur Holmes ? » demanda-t-il.

Mon ami sourit et posa sa main sur son bras.

« Je crois, Watson, que je vais me remettre à ce tabac-poison que vous avez si fréquemment et si justement condamné. Avec votre permission, messieurs, nous rentrons maintenant chez nous, car je ne crois pas découvrir ici un nouvel élément intéressant. Je vais réfléchir aux faits, monsieur Tregennis, et le cas échéant, je me mettrai en rapport avec vous et le curé. En attendant, je vous souhaite à tous deux une bonne matinée. »

Ce n'est que longtemps après notre retour à Poldhu Cottage que Holmes rompit le silence dans lequel il s'était plongé. Recroquevillé sur son fauteuil, presque invisible au milieu des nuages de fumée, il était demeuré sourcils froncés, front plissé, l'œil vide. Finalement il posa sa pipe et sauta sur ces pieds.

« Ca ne marche pas, Watson ! me dit-il en riant. Allons ensemble nous promener le long des falaises et cherchons des flèches en silex. Nous avons plus de chances d'en trouver que des indices pour ce problème. Faire travailler l'esprit sans des matériaux suffisants, cela équivaut à vouloir faire tourner un moteur sans essence… L'air de la mer, le soleil, et la patience, Watson… Tout viendra en son temps !

« Tout de même, réexaminons avec calme la situation, reprit-il pendant que nous longions la crête des falaises. Assimilons bien le tout petit peu que nous connaissons réellement, afin que, lorsque des faits nouveaux apparaîtront, nous soyons prêts à les imbriquer au bon endroit… Je commence par affirmer que ni vous ni moi ne sommes disposés à admettre une intervention hypothétique du diable dans les affaires des hommes. Que cette idée ne nous effleure plus ! Bien. Il reste que trois personnes ont été gravement victimes d'une intervention humaine consciente ou inconsciente. Cela, c'est du solide. Maintenant, quand le drame s'est-il produit ? Évidemment, si l'on tient pour véridique le récit du narrateur, tout de suite après le départ de Mortimer Tregennis. Voilà un point très important. Selon toutes présomptions, quelques minutes plus tard. Les cartes se trouvaient encore sur la table. L'heure normale d'aller au lit était déjà passée. Cependant ils n'avaient pas bougé de place et ils n'avaient pas reculé leurs

chaises. Je répète, Watson, que l'événement a eu lieu aussitôt après son départ, et avant onze heures du soir.

« Nous devons donc vérifier, dans la limite de nos possibilités, les faits et gestes de Mortimer Tregennis après qu'il eut quitté la pièce. Ses faits et gestes paraissent au-dessus de tout soupçon. Vous qui connaissez bien mes méthodes, vous avez compris que par le moyen de l'arrosoir renversé j'ai pu obtenir une empreinte très nette de son pied. Le sable mouillé de l'allée s'y est prêté à merveille. La soirée précédente avait été humide elle aussi, vous vous en souvenez, et il ne m'a pas été difficile, puisque j'avais un exemple de ses empreintes, de détecter sa trace parmi les autres et de la suivre. Il semble qu'il ait marché rapidement en direction de la cure.

« Si donc Mortimer Tregennis disparaît de la scène, et si cependant quelqu'un d'autre a épouvanté les joueurs de cartes, comment identifier cette personne, et découvrir la cause de l'horreur suscitée ? L'inoffensive Mme Porter peut-être éliminée. Y a-t-il une preuve quelconque que quelqu'un ait rampé jusqu'à la fenêtre du jardin et ait produit un effet si terrifiant qu'il ait rendu fou ceux qui l'ont vu ? La seule suggestion en ce sens vient de Mortimer Tregennis lui-même, qui déclare que son frère aurait aperçu quelque chose qui bougeait dans le jardin. Voilà qui est remarquable, car la nuit était pluvieuse, nuageuse très sombre. N'importe qui, venu avec le dessein de faire peur à ces gens-là aurait été obligé de coller son visage contre le carreau pour être vu. A l'extérieur sous la fenêtre s'étend un parterre d'un mètre de large, mais je n'ai relevé aucune trace de pas. Il est difficile d'imaginer comment, dans ces conditions, un inconnu aurait pu produire une impression aussi terrifiante ; d'ailleurs jusqu'ici nous n'avons pas découvert le moindre motif qui explique une tentative aussi étrange que compliquée. Vous distinguez bien nos difficultés, Watson ?

– Elles ne sont que trop claires ! répondis-je avec conviction.

– Et pourtant, avec un petit supplément de matériaux, nous

serions capables de démontrer qu'elles ne sont pas insurmontables. Je crois que dans vos archives, Watson, vous seriez en mesure de retrouver quelques cas presque aussi obscurs. En attendant, nous allons classer provisoirement l'affaire jusqu'à ce que des informations plus précises la revalorisent, et nous emploierons le reste de cette matinée à pourchasser l'homme néolithique. »

J'ai peut-être fait ressortir déjà le pouvoir de détachement mental que possédait mon ami ; mais jamais il ne m'émerveilla davantage qu'en cette matinée de printemps dans les Cornouailles. Pendant deux heures il discourut sur les Celtes, les pointes de flèche, les tessons de poterie, avec autant de légèreté que s'il n'avait pas à élucider une énigme sinistre. Quand nous rentrâmes dans notre cottage au début de l'après midi, un visiteur reporta nos pensées vers le drame de Tredannick Wartha. Nous le reconnûmes de loin. Le corps de colosse, le visage taillé à coups de hache, les yeux farouches, le nez en bec de faucon, les cheveux poivre et sel qui frôlaient presque notre plafond, la barbe dorée aux pointes et blanches autour des lèvres sauf une tache de nicotine provoquée par un éternel cigare, tout cela était aussi célèbre à Londres qu'en Afrique et ne pouvait appartenir qu'à la formidable personnalité du docteur Leon Sterndale, grand explorateur et chasseur de lions devant l'Éternel.

Nous avions appris qu'il se trouvait dans la région, et nous avions une fois ou deux entrevu sa haute silhouette se découpant sur la lande. Il ne nous avait pas fait d'avances, toutefois, et nous ne lui en aurions jamais fait tant il était notoire que c'était par amour de la solitude qu'il passait, entre deux expéditions, la plus grande partie de son temps dans un petit bungalow enfoui dans le bois isolé de Beauchamps Arriance. Là, parmi ses livres et ses cartes, il menait une existence retirée ; il vaquait à ses propres besoins, et apparemment se souciait peu des affaires des voisins. Je fus donc surpris de l'entendre demander à Holmes d'une voix ardente s'il avait progressé dans l'explication de ce drame

mystérieux.

« La police du comté est complètement désemparée, déclara-t-il. Mais peut-être votre plus vaste expérience vous a-t-elle suggéré une hypothèse plausible ? Mon seul titre pour être indiscret est que, pendant mes nombreux séjours ici, j'ai fait la connaissance de cette famille Tregennis ; je peux même dire que je les connaissais très bien : en fait, par le côté cornouaillais de ma mère, nous étions un peu cousins. Leur étrange destin m'a naturellement bouleversé. J'étais arrivé à Plymouth où je devais m'embarquer pour l'Afrique, mais, quand j'ai appris ce matin la nouvelle, je suis rentré directement pour aider les enquêteurs. »

Holmes releva les sourcils.

« Et vous avez manqué votre bateau à cause de cela ?

– Je prendrai le suivant.

– Mon Dieu ! Voilà ce qui s'appelle de l'amitié.

– Je vous dis que nous étions parents.

– En effet : des cousins de votre mère. Vos bagages étaient déjà à bord ?

– Une partie. Le principal est resté à l'hôtel.

– Je vois. Mais cet événement n'avait pas encore été publié par les journaux de Plymouth ?

– Non, monsieur. J'ai reçu un télégramme.

– Puis-je me permettre de vous demander le nom de l'expéditeur ? »

Une ombre passa sur le front décharné de l'explorateur.

« Vous êtes très indiscret, monsieur Holmes.

– C'est mon métier. »

Au prix d'un effort visible, le docteur Sterndale reprit son sang-froid.

« Je ne vois pas pourquoi je vous le cacherais, fit-il. C'est M.

Roundhay, le curé, qui m'a adressé le télégramme.

– Merci. Pour répondre à votre question, je peux vous assurer que je n'ai pas encore tout à fait élucidé l'affaire, mais que j'ai bon espoir d'arriver à une conclusion. Il serait prématuré d'en dire davantage.

– Peut-être consentirez-vous à me préciser si vos soupçons s'orientent dans une direction déterminée ?

– Non. Je ne peux pas vous le préciser.

– Alors j'ai perdu mon temps ; je n'ai nul besoin de prolonger cette visite. »

De très mauvaise humeur, le grand chasseur nous quitta sur ces mots. Moins de cinq minutes plus tard, Holmes sortit à son tour pour le suivre. Je ne le revis pas avant le soir, et il revint en traînant la jambe tandis que l'expression de sa physionomie m'affirmait qu'il n'avait pas beaucoup progressé. Il jeta un coup d'œil sur un télégramme qui l'attendait, et le lança dans la cheminée.

« Du Plymouth Hotel, m'expliqua-t-il. J'en avais appris le nom par le curé et j'avais télégraphié pour m'assurer que le docteur Leon Sterndale nous avait dit vrai. Il semble qu'il ait bien passé la nuit là-bas et qu'il ait réellement laissé partir une partie de ses bagages pendant qu'il rentrait pour assister à l'enquête. Qu'en pensez-vous, Watson ?

– Il s'y intéresse passionnément.

– Oui. Il y a là un fil que nous n'avons pas encore exploré et qui pourrait nous conduire à travers l'écheveau. Courage, Watson ! Car je suis sûr que nous ne possédons pas encore tous nos éléments. Quand nous les aurons, alors nos difficultés ne seront plus qu'un souvenir. »

Je me doutais peu de la rapidité avec laquelle la prophétie de Holmes allait se réaliser, et moins encore de la nature du nouveau développement de l'affaire. J'étais en train de me raser à la fenêtre le lendemain matin, quand j'entendis un galop. Une

charrette anglaise descendit la route à fond de train : elle s'arrêta devant notre porte ; notre ami le curé s'élança à terre et se précipita dans l'allée de notre jardin. Holmes était déjà habillé ; nous courûmes à sa rencontre.

Il était dans un état d'énervement qu'il pouvait à peine articuler les mots ; enfin, entrecoupée d'exclamations, la tragique histoire s'échappa de ses lèvres.

« Nous sommes la proie du diable, monsieur Holmes ! Ma pauvre paroisse est la proie du diable ! Satan s'y déchaîne en personne ! Nous sommes tombés en son pouvoir !… »

Il dansait, il aurait été presque grotesque sans son visage couleur de cendre et ses yeux exorbités. Finalement il nous lâcha la nouvelle.

« … M. Mortimer Tregennis est mort durant la nuit, avec exactement les mêmes symptômes que le reste de sa famille. »

Holmes bondit.

« Vous pouvez nous prendre tous les deux dans votre voiture ?

– Oui.

– Watson, tant pis pour notre petit déjeuner. Monsieur Roundhay, nous nous mettons entièrement à votre disposition. Vite ! Dépêchez-vous ! Il faut que j'arrive là-bas avant qu'on ait tout dérangé. »

Le locataire occupait deux pièces dans la cure ; elles étaient situées dans un angle, l'une au-dessus de l'autre. En bas un grand salon. En haut sa chambre. Elles donnaient sur un jeu de croquet qui aboutissait juste sous ses fenêtres. Nous arrivâmes avant le médecin et la police ; rien n'avait donc été touché ni déplacé. Je vais vous décrire la scène comme nous la vîmes en cette brumeuse matinée de mars ; elle n'a laissé une impression que rien ne pourra effacer.

La pièce sentait horriblement le renfermé. La domestique qui était entrée la première avait ouvert la fenêtre, sans quoi

l'atmosphère eût été irrespirable. Peut-être cela était-il dû au fait qu'une lampe brûlait et fumait sur la table au milieu de la chambre. A coté de la table était assis le cadavre, adossé à sa chaise, sa barbe mince pointant en avant, les lunettes remontées sur son front, sa maigre figure brune tournée vers la fenêtre et déformée par la même expression d'épouvante que nous avions vue sur le cadavre de sa sœur. Ses membres étaient tordus et ses doigts retournés comme s'il avait succombé à une peur trop affreuse. Il était tout habillé, mais il s'était habillé précipitamment. Déjà on nous avait informés qu'il avait dormi dans son lit et que cette fin tragique était intervenue au petit jour.

Dès qu'il eut franchi le seuil de cet appartement, Holmes déploya une activité débordante. Il était dehors sur la pelouse, il rentrait par la fenêtre, il tournait autour du salon, il remontait dans la chambre. Il était comme un chien courant qui a levé son gibier. Il jeta un rapide coup d'œil dans la chambre et ouvrit la fenêtre, ce qui sembla l'exciter davantage encore car il se pencha à l'extérieur en poussant des exclamations qui traduisaient son intérêt et sa joie. Puis il redégringola l'escalier, sortit par la fenêtre, se jeta le visage contre terre sur la pelouse, regrimpa dans la chambre une fois de plus, tout cela avec l'énergie du chasseur à qui sa proie ne peut plus échapper. Il examina avec un soin particulier la lampe qui était d'une espèce standard, prit quelques mesures sur son pied. Il inspecta avec sa loupe la tôle de protection au-dessus du verre, gratta quelques cendres qui adhéraient à sa surface supérieure et les mit dans une enveloppe qu'il plaça dans son calepin. Enfin, quand apparurent le médecin et la police officielle, il fit un signe au curé et nous allâmes tous les trois sur la pelouse.

« Je suis heureux de dire que mes investigations ne sont pas entièrement négatives, déclara-t-il. Je ne peux pas rester pour discuter de l'affaire avec la police, mais je vous serais très reconnaissant, monsieur Roundhay, si vous vouliez présenter mes compliments à l'inspecteur et attirer son attention sur la fenêtre de la chambre et sur la lampe du salon. L'une et l'autre,

prises à part, sont suggestives ; ensemble elles sont presque concluantes. Si la police souhaite de plus amples renseignements, je serais heureux de voir n'importe lequel de ses représentants chez moi. Et maintenant, Watson, je crois que nous nous emploierons mieux ailleurs. »

Il est possible que la police ait répugné à l'intrusion d'un amateur, ou qu'elle se soit crue sur une bonne piste ; mais ce qui est certain, c'est que nous n'entendîmes pas parler d'elle durant les deux premiers jours. Pendant ce temps Holmes fuma beaucoup et médita longuement. Mais surtout il fit de grandes marches solitaires dans la campagne, sans m'en révéler le but. Une expérience me dévoila le fil de ses enquêtes. Il avait acheté une lampe qui était exactement semblable à celle qui avait éclairé la chambre de Mortimer Tregennis le matin de la tragédie. Il la remplit du même pétrole que celui dont on se servait à la cure, et il compta soigneusement le temps au bout duquel le pétrole était consommé. Il fit une autre expérience d'une nature beaucoup plus déplaisante ; je ne suis pas près de l'oublier.

« Vous vous rappellerez, Watson, me dit-il un après-midi, qu'il n'y avait qu'un seul point de ressemblance dans les divers rapports qui nous ont été faits. C'est dans les deux cas l'effet de l'atmosphère de la pièce sur la personne qui y est entrée la première. Vous vous rappellerez que Mortimer Treggennis, décrivant sa dernière visite à la maison de ses frères, nous conta que le médecin s'évanouit à demi et tomba sur un fauteuil. Vous l'aviez oublié ? Moi, j'en réponds ! Vous vous rappellerez aussi que Mme Porter, la femme de charge, nous déclara qu'elle-même s'était évanouie en entrant dans la pièce et qu'elle avait ensuite ouvert la fenêtre. Dans le deuxième cas, celui de Mortimer Tregennis, vous ne pouvez pas avoir oublié l'abominable atmosphère de la pièce quand nous sommes arrivés, bien que la domestique eût déjà ouvert la fenêtre. Cette servante, comme je l'ai appris depuis, en tomba malade et dut se mettre au lit. Vous admettrez, Watson, que ces faits sont significatifs. Dans les deux cas, l'atmosphère est empoisonnée.

Dans les deux cas également, il y a eu une combustion en train dans la pièce : dans un cas, par feu ; dans l'autre par la lampe. Le feu étant indispensable étant donné la température, mais la lampe a été allumée, si l'on se réfère au pétrole consommé, longtemps après le lever du jour. Pourquoi ? Sûrement parce qu'il existe un rapport entre trois choses : la combustion, l'atmosphère suffocante et, enfin, la folie ou la mort de quatre malheureuses personnes. Est-ce clair, oui ou non ?

– Il semble que oui.

– Nous pouvons du moins l'accepter comme hypothèse de départ. Nous supposerons donc que dans les deux cas quelque chose a brûlé en produisant une atmosphère à effets curieusement toxiques. Très bien. Dans le premier exemple, celui de la famille Tregennis, cette substance a été placée dans le feu. La fenêtre était fermée, mais le feu transportait naturellement les fumées jusqu'à une certaine hauteur dans la cheminée. On pouvait donc s'attendre à des effets moins nocifs que dans le deuxième cas où les émanations avaient moins de facilités pour s'échapper. Le résultat semble indiquer qu'il fut réellement ainsi, puisque dans le premier cas seule la femme, qui avait sans doute l'organisme le plus délicat, succomba, les autres manifestant cette folie temporaire ou permanente qui est certainement le premier effet de cette drogue. Dans le deuxième cas, le résultat a été total. Les faits semblent donc étayer la théorie d'un poison qui aurait fait son œuvre par combustion.

« Avec ce raisonnement en tête, j'ai cherché dans la chambre de Mortimer Tregennis avec l'espoir de trouver quelques dépôts de cette substance. L'endroit normal à examiner était la tôle de protection ou le verre de la lampe. Là j'ai aperçu des cendres floconneuses, et, autour de ces cendres, une frange de poudre brunâtre qui n'avait pas été encore consumée. J'en ai pris la moitié, vous l'avez vu, et je l'ai placée dans une enveloppe.

– Pourquoi la moitié, Holmes ?

– Il ne m'appartient pas, mon cher Watson, de me mettre en travers de la route des policiers officiels. Je leur ai laissé toute

la preuve de ce que j'avais trouvé. Du poison est resté sur la tôle ; avec un peu d'intelligence ils le trouveront. Maintenant, Watson, nous allons allumer notre lampe. Toutefois nous prendrons la précaution d'ouvrir la fenêtre pour éviter le décès prématuré de deux membres distingués de la société des hommes. Vous vous assoirez près de la fenêtre ouverte dans un fauteuil, à moins que vous ne vous trouviez trop sensé pour jouer avec moi. Oh ! vous voulez tout voir ? Je reconnais bien là mon Watson ! Je dispose cette chaise en face de votre fauteuil, afin que nous nous trouvions à la même distance du poison, et face à face. La porte ? Laissons-là entrebâillée. Maintenant nous pouvons nous surveiller l'un l'autre et interrompre l'expérience si les symptômes semblent alarmants. Tout est-il clair dans votre esprit ? Bon, je prends donc notre poudre (ou du moins ce qu'il en reste) dans l'enveloppe, et je la répands au-dessus de la lampe qui brûle. Là ! Maintenant, Watson, asseyons-nous pour attendre la suite des événements. »

Elle ne se fit pas désirer longtemps. A peine m'étais-je installé dans mon fauteuil que mes narines perçurent une odeur de musc, lourde et subtile à la fois, nauséabonde en tout cas. Dés la première bouffée que je respirai, je perdis tout contrôle sur mon cerveau et sur mon imagination. Un nuage noir et épais se mit à tourner devant mes yeux, et mon esprit me souffla que dans ce nuage était tapi, jusqu'à présent invisible, mais prêt à sauter sur mes sens épouvantés, tout ce qui était horrible, monstrueux, et incroyablement méchant dans l'univers. Des formes vagues tournoyaient et nageaient au sein du nuage noir : chacune semblait être l'annonce menaçante de quelque chose à venir, de l'arrivée d'un personnage indescriptible, inqualifiable, dont l'ombre suffirait à anéantir mon âme. Une horreur glacée s'empara de moi. Je sentis que mes cheveux se dressaient sur la tête, que mes yeux s'exorbitaient, que j'ouvrais la bouche et que j'avais la langue comme du cuir. Mon cerveau abritait un tel tourbillon que sûrement il allait craquer. J'essayai de crier ; j'entendis une sorte de grincement ; c'était ma propre voix, mais distante et

comme ne m'appartenant pas. Au même moment, dans un suprême effort pour me libérer, je fouillai du regard ce nuage de désespoir, et j'entrevis la figure de Holmes, blanche, rigide, marquée de tous les symptômes de l'horreur, de la même expression que j'avais vue sur les visages des morts. Cette vision me procura un instant d'équilibre et de force. Je bondis de mon fauteuil, passai mes bras autour de Holmes, et ensemble nous titubâmes jusqu'à la porte pour aller nous jeter ensuite sur la pelouse où nous demeurâmes couchés côte à côte, attentifs seulement au soleil glorieux. La paix et la raison nous revinrent. Assis sur l'herbe, nous essuyâmes nos fronts moites, et nous nous examinâmes mutuellement, non sans appréhension, pour contempler les dernières traces de la terrible expérience à laquelle nous nous étions livrés.

« Ma parole, Watson ! me dit Holmes d'une voix mal assurée, je vous dois à la fois des remerciements et mes excuses. L'expérience était trop dangereuse pour une personne, à plus forte raison pour deux. Je vous demande pardon !

– Vous savez bien, répondis-je avec l'émotion que m'inspira cette soudaine ouverture sur le cœur de Holmes, que vous aider est ma plus grande joie et mon meilleur privilège. »

Il retrouva aussitôt sa veine mi-cynique mi-humoristique.

« Il serait néanmoins superflu de nous rendre fous, mon cher Watson ! dit-il. Un observateur impartial déclarerait certainement que nous l'étions déjà avant de nous embarquer dans une expérience si redoutable. J'avoue que je n'aurais jamais cru que l'effet pouvait être si soudain et si sérieux ! »

Il courut dans la maison et reparut en tenant la lampe allumée à bout de bras ; il la jeta dans un tas de ronces.

« Il vaut mieux laisser aérer la pièce. Je pense, Watson, que vous n'avez plus l'ombre d'un doute sur le déroulement de ces tragédies ?

– Plus l'ombre d'un doute, Holmes !

– Mais la cause demeure aussi mystérieuse. Passons sous la

tonnelle, et discutons sérieusement de l'affaire. Cette effroyable substance semble encore collée dans ma gorge… Je crois que tout aboutit à ceci : Mortimer Tregennis a été le criminel dans la première tragédie, bien qu'il ait été la victime de la seconde. Rappelons-nous tout d'abord cette histoire de querelle familiale suivie d'une réconciliation. Jusqu'où est allée cette querelle, et la réconciliation a-t-elle été vraiment sincère ? Nous n'en savons rien. Je revois Mortimer Tregennis, sa tête de renard, ses petits yeux fourbes derrière ses lunettes, et il ne me fait pas l'effet d'un homme particulièrement disposé à pardonner. Ensuite, souvenez-vous de sa déclaration touchant ce quelque chose qui remuait dans le jardin : elle nous a quelque temps distrait de la vraie cause de la tragédie, et elle émanait de lui seul. Pour nous égarer, il avait certainement un motif. Enfin, si ce n'est pas lui qui a jeté cette substance dans le feu, qui d'autre l'aurait fait ? Le drame est survenu immédiatement après son départ. Si quelqu'un d'autre était entré, la famille se serait levée de table… En outre, dans ce paisible pays des Cornouailles, les visiteurs n'arrivent pas après dix heures du soir. Nous pouvons admettre, par conséquent, que tout concorde pour désigner Mortimer Tregennis comme le coupable.

– Alors il se serait suicidé ensuite ?

– Eh bien, Watson, votre supposition n'est pas à priori absurde. L'homme dont la conscience était chargée d'un tel péché a pu être poussé par le remords à s'infliger le destin dont il accabla sa famille. De fortes objections s'opposent cependant à cette thèse. Heureusement, il existe un homme, seul dans toute l'Angleterre, qui sait la vérité, et je me suis arrangé pour que nous l'entendions de sa bouche cet après midi. Ah ! il est légèrement en avance ! Voudriez-vous venir par ici, docteur Leon Sterndale ? Nous avons procédé dans la maison à une expérience chimique, et notre salon serait indigne de recevoir un visiteur aussi distingué. »

J'avais entendu grincer la porte du jardin ; l'imposante silhouette du grand explorateur africain apparut sur le petit chemin. Il se dirigea, visiblement surpris, vers la tonnelle où

nous étions assis.

« Vous m'avez fait appeler, monsieur Holmes ? J'ai reçu tout à l'heure votre billet et je suis venu, bien qu'en réalité je ne voie pas pourquoi j'obéirais à une convocation de vous.

– Nous pourrons sans doute éclaircir ce point, répondit Holmes, avant la fin de notre entretien. En attendant je vous remercie infiniment de votre acquiescement courtois. Vous voudrez bien excuser cette réception en plein air, mais mon ami Watson et moi nous avons presque complètement terminé un chapitre additionnel à ce que la presse appelle « L'horreur des Cornouailles », et pour l'instant nous préférons une atmosphère pure. Peut-être, puisque l'affaire que nous avons à discuter vous concerne d'une manière très intime, vaut-il mieux que nous soyons en mesure de parler sans que des indiscrets écoutent aux portes. »

L'explorateur retira son cigare de sa bouche et regarda fixement mon compagnon.

« Je me demande bien, monsieur, de quelle affaire me concernant de manière très intime vous pourriez m'entretenir.

– Du meurtre de Mortimer Tregennis », répondit Holmes.

Pendant un moment, je regrettai que nous ne fussions pas armés. Sterndale était devenu rouge brique, ses yeux étincelèrent, les veines noueuses et passionnées de son front se gonflèrent ; il avança d'un pas vers mon camarade en serrant les poings… Heureusement il s'arrêta, et au prix d'un violent effort reprit son contrôle nerveux ; le calme rigide qu'il manifesta me parut plus dangereux que son explosion de colère.

« J'ai si longtemps vécu parmi les sauvages et loin de la loi, dit-il, que d'une certaine manière je suis une loi pour moi-même. Vous feriez bien, monsieur Holmes, de ne pas l'oublier, car je ne désire pas vous nuire.

– Je ne désire pas non plus vous nuire, docteur Sterndale. La preuve, c'est que, sachant ce que je sais, je me suis adressé à vous et non à la police. »

Sterndale s'assit, dominé pour la première fois, peut-être, de sa carrière aventureuse. Dans l'attitude de Holmes il lisait une assurance et une puissance invincibles. Notre visiteur, tout en parlant, ouvrait et refermait sans cesse ses grosses mains.

« Que voulez-vous dire ? Si c'est de votre part un bluff, monsieur Holmes, vous n'avez pas choisi le bon partenaire pour votre jeu. Inutile de continuer à battre les buissons. Droit au but ! Que voulez-vous dire ?

– Vous allez le savoir, répondit Holmes. Et la raison pour laquelle je vais parler est que j'espère qu'à ma franchise succédera la vôtre. Ma prochaine démarche dépendra entièrement de la nature de votre défense.

– De ma défense ?

– Oui, monsieur.

– Ma défense contre quoi ?

– Contre une inculpation de meurtre que sur la personne de Mortimer Tregennis. »

Sterndale passa son mouchoir sur son front.

« Ma parole, dit-il, vous insistez ! Tous vos succès sont-ils basés sur un prodigieux pouvoir de bluff ?

– Le bluff, répliqua fermement Holmes, est de votre côté et pas du mien, docteur Leon Sterndale. Pour vous le prouver je vais vous énumérer quelques-uns des faits qui sont à l'origine de mes conclusions. A propos de votre retour de Plymouth, et de cette expédition d'une partie de vos bagages en Afrique, je ne dirai rien d'autre que ceci : j'ai senti tout de suite que vous étiez l'un des éléments qui devaient entrer en ligne de compte dans ma reconstitution du drame.

– Je suis revenu…

– J'ai entendu vos raisons et je les considère comme non convaincantes et insuffisantes. Passons ! Vous êtes venu ici pour me demander sur qui portaient mes soupçons. J'ai refusé de vous répondre. Vous vous êtes alors rendu à la cure, vous avez

attendu dehors quelques temps, puis vous êtes rentré chez vous.

– Comment le savez-vous ?

– Je vous ai suivi.

– Je n'ai vu personne.

– C'est en effet ce à quoi il faut vous attendre quand je vous suis. Vous avez passé une mauvaise nuit dans votre villa, et vous avez conçu certains plans que dès le matin vous avez commencé d'exécuter. Ouvrant votre porte au petit jour, vous avez rempli votre poche d'une sorte de gravier rougeâtre qui forme un tas près de votre grille… »

Sterndale tressaillit et regarda Holmes avec stupéfaction.

« … Puis vous avez marché d'un bon pas pendant les quinze cents mètres qui vous séparaient de la cure. Vous portiez aux pieds, j'ajoute, la même paire d'espadrilles de tennis qui vous chausse aujourd'hui. Parvenu à la cure, vous êtes passé par le verger et la haie latérale pour arriver sous la fenêtre du locataire Tregennis. Il faisait jour, mais personne ne bougeait encore. Vous avez sorti le gravier de votre poche, et vous l'avez lancé vers la fenêtre au-dessus de vous. »

Sterndale sauta sur ses pieds.

« Je crois que vous êtes le diable en personne ! » cria-t-il.

Holmes sourit à ce compliment.

« Il a fallu deux ou, peut-être, trois poignées de gravier avant que le locataire vienne à la fenêtre. Vous lui avez fait signe de descendre. Il s'est habillé en hâte et est descendu dans son salon. Vous êtes entré par la fenêtre. Un entretien (un bref entretien) a eu lieu, pendant lequel vous avez marché dans la pièce de long en large. Puis vous êtes sorti et avez refermé la fenêtre en demeurant sur la pelouse pour fumer un cigare et attendre ce qui devait inévitablement se produire. Finalement, après la mort de Tregennis, vous vous êtes retiré par le même chemin que celui par lequel vous étiez venu. Maintenant, docteur Sterndale, comment justifiez-vous votre conduite, et

quels mobiles vous ont inspiré ? Si vous trichez avec moi, je vous donne ma parole que l'affaire ne dépendra plus jamais de moi seul. »

Le visage de notre visiteur était devenu couleur de cendre. Il enfouit la tête dans ses mains. Puis, dans un geste impulsif, il tira une photographie de sa poche intérieure et la jeta sur la table rustique de la tonnelle.

« Voilà pourquoi je l'ai fait ! » dit-il.

La photographie montrait le buste et la tête d'une très jolie femme. Holmes se pencha au-dessus d'elle.

« Brenda Tregennis ? fit-il.

– Oui, Brenda Tregennis. Depuis des années je l'aimais. Depuis des années elle m'aimait. Voilà la raison de cette retraite en Cornouailles qui a intrigué tant de gens : j'étais près de celle qui était tout pour moi. Je ne pouvais pas l'épouser, car je suis marié ; ma femme m'a quitté il y a longtemps et cependant, par suite des déplorables lois anglaises, je n'ai pas pu divorcer. Pendant des années Brenda a attendu. Pendant des années j'ai attendu… »

Un sanglot bouleversant secoua sa grande carcasse, et il porta une main à sa gorge. Puis il reprit son récit.

« … Le curé était au courant. Nous l'avions mis dans notre secret. Il pourrait vous dire qu'elle était un ange. Voilà pourquoi il m'a télégraphié, pourquoi je suis revenu. Que m'importaient mes bagages ou l'Afrique à partir du moment où mon amour recevait un tel coup ? Vous avez là le mobile qui vous manquait, monsieur Holmes.

– Poursuivez ! » dit mon ami.

Le docteur Sterndale tira de sa poche un paquet et le posa sur la table. Il y était écrit : « Radix pedis diaboli » ; l'étiquette rouge des poisons figurait au-dessous. Il le poussa vers moi.

« Je crois que vous êtes médecin, monsieur. Avez-vous déjà entendu parler de cette préparation ?

– Racine de pied du diable ? Non, jamais.

– C’est sans importance pour vos connaissances professionnelles, me dit-il. Je crois que, en dehors d’un échantillon que j’ai vu à Buda, il n’en existe pas d’autre en Europe. Il n’a fait son chemin ni dans la pharmacopée ni dans la littérature toxicologique. Cette racine a la forme d’un pied, moitié d’homme, moitié de bouc : d’où le nom fantaisiste, donné par un missionnaire botaniste. Il est utilisé comme poison de châtiment par les sorciers dans certaines régions de l’Afrique occidentale, et ils en gardent le secret entre eux. Cet échantillon-là, je l’ai obtenu en Oubangui dans des circonstances sortant de l’ordinaire. »

Il ouvrit le paquet et découvrit un petit tas de poudre d’un brun rougeâtre qui ressemblait à du tabac.

« Ensuite, monsieur ? demanda Holmes impassible.

– Je vais tout vous dire, monsieur Holmes, car vous savez déjà tellement de choses qu’il est de mon intérêt que vous connaissiez la vérité complète. J’ai déjà expliqué la nature de mes relations avec la famille Tregennis. Pour l’amour de la sœur, j’étais devenu l’ami des frères. Une discussion d’argent indisposa ce Mortimer ; mais elle fut réglée rapidement, et je le revis par la suite autant que les autres. Il était sournois, malin, réfléchi ; différents indices me firent suspecter sa bonne foi, mais je n’eus aucun motif de me disputer ouvertement avec lui.

« Un jour, il y a deux semaines de cela, il vint chez moi et je lui montrai quelques-unes de mes curiosités africaines. Entre autres, cette poudre. Je lui racontai ses propriétés étranges, comment elle stimulait les centres du cerveau qui contrôlent l’émotion de la peur, et je lui dis que la folie ou la mort scellait inéluctablement le destin du malheureux indigène soumis à cette épreuve par le prêtre de sa tribu. Je lui expliquai que la science européenne était incapable de le détecter. Comment put-il m’en dérober, je n’en sais rien : je n’avais pas quitté la pièce un instant, mais je suis sûr qu’à un moment donné, sans doute pendant que j’ouvrais des tiroirs ou me penchais sur des

vitrines, il prit une certaine quantité de ma racine de pied du diable. Je me rappelle qu'il me posa des questions sur la dose et le temps que mettait l'effet à se produire, mais je me doutais peu des motifs personnels qui le poussaient à me questionner ainsi.

« Je ne pensai plus à cette visite avant d'être touché par le télégramme du curé à Plymouth. Le scélérat avait cru que j'étais déjà en mer et que je resterais en Afrique pendant plusieurs années. Mais je revins séance tenante. Quand j'appris les détails, je fus certain que mon poison avait été utilisé. Je vins vous voir pour m'assurer qu'il n'y avait pas d'autre explication possible. Mais il n'y en avait pas. Mortimer Tregennis était donc le meurtrier ; par amour de l'argent et peut-être avec l'idée que, si tous les autres membres de sa famille devenaient fous, il pourrait jouir seul de tous leurs biens, il s'était servi de la poudre de pied du diable, il avait rendu fous ses deux frères et tué sa sœur Brenda, le seul être humain que j'eusse aimé et qui m'eût aimé. Tel était son crime. Quel serait son châtiment ?

« Ferais-je appel à la loi ? Où étaient mes preuves ? Je savais que les faits étaient vrais, mais comment parviendrais-je à persuader de leur véracité un jury de campagnards ? Il y avait une chance sur deux pour que je réussisse. Or je ne pouvais pas courir le risque d'échouer. Mon âme réclamait une vengeance. Je vous ai dit tout à l'heure, Monsieur Holmes, que j'avais passé une grande partie de mon existence loin de la loi et que j'étais devenu en quelque sorte ma propre loi. Je décidai alors qu'il partagerait le destin qu'il avait procuré aux autres. Ce serait cela ou je le tuerais de mes propres mains. Dans toute l'Angleterre personne ne se soucie moins de sa vie que moi en ce moment.

« Je vous ai tout avoué. Vous savez le reste. Comme vous l'avez dit, après une nuit où je n'ai pas fermé l'œil, je suis parti de chez moi de bonne heure. Prévoyant la difficulté que j'aurais à le réveiller, j'avais en effet pris du gravier sur le tas dont vous avez parlé, et je m'en suis servi pour le lancer contre sa fenêtre. Il est descendu et m'a fait passer par la fenêtre du salon. Je lui

ai exposé son crime. Je lui ai dit que j'étais venu à la fois en juge et en bourreau. Le misérable s'est effondré sur une chaise à la vue de mon revolver. J'ai allumé la lampe, mis la poudre dessus, et je me suis tenu de l'autre côté de la fenêtre, prêt à tirer et à l'abattre s'il essayait de quitter la pièce. Cinq minutes plus tard il était mort. Mon Dieu ! Quelle mort ! Mais je n'ai aucune pitié, car il n'a enduré que ce que ma bien-aimée avait enduré par sa faute. Voilà mon histoire, monsieur Holmes. Peut-être, si vous aimiez une femme, en auriez-vous fait autant. En tout cas je suis entre vos mains. Agissez comme il vous plaira. Je le répète : personne ne redoute moins la mort que moi. »

Holmes demeura assis quelque temps sans mot dire.

« Quelles étaient vos intentions ? demanda-t-il enfin.

– J'avais l'intention de m'enterrer en Afrique Centrale. Je n'ai accompli là-bas que la moitié de mon œuvre.

– Allez-y et accomplissez l'autre moitié, dit Holmes. Moi du moins je ne suis pas disposé à vous en empêcher. »

Le docteur Sterndale se leva, s'inclina gravement et quitta la tonnelle. Holmes alluma sa pipe et me tendit sa blague à tabac.

« Un peu de fumée qui n'est pas nocive sera la bienvenue ! me dit-il. Je crois que vous êtes de mon avis, Watson : nous ne sommes pas tenus d'intervenir dans une telle affaire. Notre enquête a été indépendante, notre action le sera également. Dénonceriez-vous cet homme ?

– Certainement pas !

– Je n'ai jamais aimé, Watson, mais si j'aimais et si la femme que j'aimais mourrait de la sorte, je pourrais fort bien me comporter comme notre chasseur de lions. Qui sait ? Bref, Watson, je n'offenserai pas votre intelligence en vous expliquant l'évidence même. Le gravier sur la vitre a été, bien sûr, le point de départ de mes recherches : il ne ressemblait pas à celui qui se trouvait dans la cour de la cure. Il n'y en avait que dans la villa du docteur Sterndale. La lampe éclairée en plein jour et les rester de poudre sur la tôle étaient les maillons

d’une chaîne presque visible à l’œil nu. Et maintenant, mon cher Watson, je pense que nous pouvons chasser cette affaire de notre esprit et retourner avec une conscience pure vers ces racines chaldéennes dont on doit trouver trace dans la branche cornouaillaise du grand arbre de la langue celte. »

L’AVENTURE DU CERCLE ROUGE[4]

Première Partie

« Décidément, madame Warren, je ne vois pas que vous ayez un motif réel d’inquiétude, et je comprends pas davantage pourquoi moi, dont le temps est précieux, j’interviendrais. D’autres occupations plus sérieuses, je vous assure, me réclament ! »

Ainsi parla Sherlock Holmes avant de se pencher à nouveau sur le grand album où il était en train de coller et d’annoter divers papiers nécessaires à ses travaux.

Mais la propriétaire avait la ténacité et l’astuce de son sexe. Elle se cramponna.

« L’an dernier, dit-elle, vous avez arrangé une affaire pour un de mes locataires, M. Fairdale Hobbs···

– Ah oui ! ··· Une toute petite affaire…

– Mais il ne cesse jamais d’en parler : de votre bonté, monsieur, et de la manière dont vous avez su faire surgir la lumière au sein des ténèbres. Je me suis rappelé ses paroles quand je me suis trouvée moi-même dans le doute et les ténèbres. Je sais que si seulement vous vouliez, vous pourriez… »

Holmes était sensible à la flatterie, mais également il n’est que juste de le dire, à un appel à sa bonté. Ces deux sentiments se conjuguèrent pour lui arracher un grand soupir de

résignation : il posa son pinceau et recula sa chaise.

« Bien, bien, madame Warren ! Je vous écouterai donc. Vous ne voyez pas d'objection à ce que je fume ? Merci. Watson, les allumettes ! Vous êtes inquiète, si j'ai bien compris, parce que votre nouveau locataire s'enferme dans sa chambre et que vous ne pouvez pas le voir ? Eh bien, madame Warren, si j'étais votre locataire, il vous arriverait de ne pas me voir tous les jours !

– Sans doute, monsieur ; mais ce n'est pas la même chose. J'ai peur, monsieur Holmes. Tellement peur que je n'en dors plus. Entendre son pas rapide qui arpente depuis le matin jusqu'à une heure tardive de la nuit, et ne jamais entrevoir sa tête, c'est au-dessus de mes forces. Mon mari en est aussi énervé que moi ; mais il est dehors toute la journée pour son travail, tandis que je n'ai, moi, aucun repos. Pourquoi se cache-t-il ? Qu'a-t-il fait ? En dehors de la bonne, je suis toute seule avec lui dans la maison, et mes nerfs me lâchent ! »

Holmes se pencha en avant pour poser ses longs doigts minces sur l'épaule de la logeuse. Il disposait presque d'un pouvoir hypnotique qui lui permettait d'apaiser quand il le voulait. L'effroi disparut des yeux de sa cliente, et sa physionomie agitée reprit sa banalité coutumière. Elle s'assit sur une chaise qu'il lui indiqua.

« Si je m'en occupe, dit-il, il me faut tous les détails. Prenez votre temps pour réfléchir. Le plus petit fait peut s'avérer l'essentiel. Vous m'avez déclaré que votre locataire était arrivé depuis dix jours et qu'il vous avait payé quinze jours de pension complète ?

– Il m'a demandé mes conditions, monsieur. J'ai proposé cinquante shillings par semaine. Il y a un petit salon, une chambre à coucher avec tout le confort, en haut.

– Et alors ?

– Il m'a répondu : « Je vous paierai cinq livres pas semaine si vous acceptez mes propres conditions. » Je ne suis qu'une pauvre femme, monsieur, et M. Warren ne gagne pas grand-

chose : ce qui fait que l'argent compte beaucoup pour moi. Il a sorti de sa poche un billet de dix livres, et il me l'a remis en disant : « Vous recevrez la même chose chaque quinzaine si vous acceptez mes conditions. Sinon, au revoir ! »

– Quelles étaient ces conditions ?

– Eh bien, monsieur, c'était d'avoir une clef de la maison. Rien à dire, n'est-ce pas ? Souvent des locataires ont leur clef personnelle. Mais voilà : il m'a dit aussi que je ne devrais jamais m'occuper de lui, et jamais, sous aucun prétexte, le déranger.

– Tout cela n'a rien d'extraordinaire, il me semble !

– Raisonnablement non, monsieur. Mais nous sommes loin de la raison. Il loge chez nous depuis dix jours, et ni M. Warren, ni moi, ni la bonne, nous ne l'avons jamais revu. Nous entendons ce pas vif qui va, qui vient, qui va et qui vient, le matin, à midi, la nuit ; mais sauf le premier soir il n'est jamais sorti de la maison.

– Tiens ! Il est sorti le premier soir ?

– Oui, monsieur, et il est rentré fort tard : nous étions tous couchés. Après avoir payé, il m'avait avertie qu'il sortirait, et il m'avait demandé de ne pas mettre les barres à la porte. Je l'ai entendu monter l'escalier après minuit.

– Mais ses repas ?

– Il nous avait donné ses instructions : quand il sonnerait, nous devions lui monter son repas et le placer sur une chaise devant sa porte. Puis, sur un deuxième coup de sonnette, débarrasser sa chaise de ce qu'il a reporté dehors. Quand il a besoin de quelque chose, il le calligraphie en lettres d'imprimerie sur un morceau de papier qu'il dépose sur la chaise.

– Calligraphie ?

– Oui, monsieur. Il calligraphie au crayon en caractères d'imprimerie. Rien que le mot nécessaire ; pas autre chose. En

voici un que j'ai apporté pour vous : « SAVON. » En voici un autre : « ALLUMETTE. » Celui-ci date du premier matin : « DAILY GAZETTE. » Tous les matins je lui monte ce journal avec son petit déjeuner.

– Mais dites-moi, Watson ! s'exclama Holmes en considérant avec une vive curiosité les bouts de papier que la logeuse lui avait remis. Nous voici hors des sentiers battus, si je comprends bien. Qu'il s'enferme chez lui, cela n'a rien d'extraordinaire. Mais pourquoi calligraphier ? La calligraphie en caractères d'imprimerie est un procédé qui n'est guère pratique. Pourquoi ne pas écrire comme tout le monde ? Que vous suggère cette manie, Watson ?

– Qu'il désire dissimuler son écriture.

– Mais pourquoi ? Que lui importe que sa logeuse ait un mot de son écriture ? Après tout, vous avez peut-être raison. Mais encore une fois pourquoi des messages si laconiques ?

– Je me le demande.

– Un champ plaisant s'ouvre à d'intelligentes spéculations. Les mots sont écris avec un crayon violet à grosse pointe, d'un modèle courant. Remarquez que le papier est déchiré ici, juste à coté du mot, si bien que le S de SAVON a presque disparu. Voilà qui incite à la réflexion, n'est-ce pas, Watson ?

– Une précaution ?

– Sûrement ! Il devait y avoir une trace, une trace de pouce sans doute, qui pouvait révéler l'identité du personnage. Voyons, madame Warren, vous dites qu'il s'agit d'un barbu de taille moyenne et brun. Quel âge aurait-il environ ?

– Il est assez jeune, monsieur. Pas plus de trente ans.

– Réfléchissez : vous ne pouvez pas me donner d'autres indications ?

– Il m'a parlé en bon anglais, monsieur : pourtant il m'a semblé qu'il devait être étranger, vu son accent.

– Était-il bien habillé ?

– Très bien habillé, monsieur. Tout à fait un gentleman. Des vêtements sombres. Rien de spécial à remarquer.

– Il ne vous a pas donné son nom ?

– Non, monsieur.

– Et il n'a reçu ni lettres ni visiteurs ?

– Non, monsieur.

– Mais enfin, vous ou la bonne allez bien chez lui le matin ?

– Non, monsieur. Il fait le ménage lui-même.

– Mon Dieu ! Voilà qui est tout à fait singulier ! Avait-il des bagages ?

– Il avait apporté un gros sac brun. Rien de plus.

– Eh bien, vous ne vous livrez pas beaucoup d'éléments pour nous aider ! Rien n'est sorti de cette chambre, absolument rien ? »

La logeuse tira de son sac une enveloppe : elle en sortit deux allumettes brûlées et un mégot qu'elle posa sur la table.

« C'était ce matin sur son plateau. Je vous les ai apportées parce que j'ai entendu dire que vous pouviez lire des tas de choses sur des riens. »

Holmes haussa les épaules.

« Sans intérêt, fit-il. Les allumettes ont servi, naturellement, à allumer des cigarettes : c'est évident d'après la courte dimension de la partie consumée. Il faut la moitié d'une allumette pour allumer une pipe ou un cigare. Mais… tiens, tiens ! Le gentleman en question porte barbe et moustaches, m'avez-vous dit ?

– Oui, monsieur.

– Bizarre ! J'aurais juré que seul un individu rasé aurait fumé cette cigarette. Regardez, Watson : votre modeste moustache elle-même aurait été brûlée !

– Un fume-cigarette, peut-être ?

– Non. Le bout est collé. Je suppose qu'il n'y a pas deux personnes dans votre meublé, madame Warren ?

– Non, monsieur. Il mange si peu que je me demande comment il est encore en vie.

– Hum ! Je crois que nous sommes obligés d'attendre de nouveaux éléments. Après tout, vous n'avez pas de sujet de plainte : vous avez reçu votre loyer, et il n'a rien d'un gêneur. Certes il n'est pas un locataire du type courant ! Mais il vous paie rondement, et s'il préfère vivre à l'écart, cela ne vous regarde pas. Nous n'avons pas le droit de forcer sa retraite tant que nous n'avons pas une raison de croire que cette retraite est imposée par une culpabilité quelconque. Je m'occupe de l'affaire, c'est entendu : je ne la perdrai pas de vue. Rendez-moi compte de tout fait nouveau, et fiez-vous à mon appui si vous en avez besoin. »

Quand la logeuse nous eut quittés, Holmes réfléchit.

« Cette affaire présente incontestablement quelques détails intéressants, me dit-il. Il peut s'agir d'un cas d'excentricité particulière, sans signification. Mais il peut s'agir aussi d'une histoire plus en profondeur qu'on ne le croirait à priori. La première idée qui vient à l'esprit est que la personne qui habite maintenant chez la logeuse est peut-être tout à fait différente de celle qui a loué le meublé.

– Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

– Négligeons pour l'instant ce mégot. N'est-il pas curieux que la seule fois où le locataire soit sorti, ç'ait été tout de suite après avoir retenu le meublé ? Il est revenu, lui ou un autre, quand tous les témoins étaient au lit. Nous n'avons aucune preuve que la personne qui est rentrée soit effectivement celle qui était partie. D'autre part, l'homme qui a loué la chambre parlait bien l'anglais. Or, celui-ci écrit « Allumette » alors qu'il aurait dû écrire « Allumettes ». Je peux imaginer que le mot a été pris dans un dictionnaire qui aurait indiqué le singulier mais non le pluriel. Ce style laconique peut avoir pour but de dissimuler une très imparfaite connaissance de l'anglais. Oui,

Watson, je me demande sérieusement si une substitution de locataires n'aurait pas été opérée.

– Mais pour quel motif ?

– Ah ! Voilà le problème. Recherchons de ce côté… »

Il prit le grand livre sur lequel, chaque jour, il classait les annonces personnelles qui paraissaient dans les grands journaux de Londres.

« … Mon Dieu ! s'exclama-t-il en tournant les pages. Quel chœur de gémissements, de pleurs, de bêlements ! Quelle poubelle d'événements disparates ! C'est sans conteste le meilleur terrain de chasse pour l'amateur de sensationnel… Voyons : cet homme est seul ; il ne peut recevoir de lettre sans ouvrir de brèche dans le secret absolu qu'il réclame. Comment des nouvelles ou un message peuvent-ils lui parvenir de l'extérieur ? Par une annonce dans un journal, c'est évident. Il n'existe apparemment pas d'autre moyen. Par chance nos recherches se limitent à un seul journal. Voici les coupures de la Daily Gazette depuis une quinzaine de jours : "Dame au boa noir du Prince's Skating Club…" Passons ! "Sûrement Jimmy ne voudra pas briser le cœur de sa mère…" Cela ne semble pas concerner notre inconnu… "Si la dame qui s'est évanouie dans le bus de Brixton…" Elle ne m'intéresse pas. "Chaque jour mon cœur soupire…" Des bêlements, Watson ! Des bêlements sans pudeur !… Ah ! nous touchons au vraisemblable ! Écoutez : "Patience. Trouverons un moyen sûr de communiquer. En attendant, ces annonces. – G" La date ? deux jours après l'arrivée du locataire de Mme Warren. Plausible, non ? L'inconnu pourrait comprendre l'anglais, même s'il ne sait pas bien l'écrire. Voyons si nous trouvons une suite. Oui. Trois jours plus tard : "Je prends des dispositions pour réussir. Patience et prudence. Les nuages passeront. – G" Pendant une semaine, plus rien. Puis voici quelque chose de beaucoup plus précis : "La voie se libère. Si je trouve l'occasion d'un message par signaux, code convenu toujours en vigueur – un A, deux B, etc. A bientôt des nouvelles – G" C'était dans le journal d'hier, et il

n'y a rien dans celui d'aujourd'hui. Tout ne s'applique-t-il pas parfaitement au locataire de Mme Warren ? Si nous attendons un peu, Watson, je suis certain que l'affaire nous deviendra plus intelligible. »

Il ne se trompait pas. Le lendemain matin, je trouvai mon ami debout le dos au feu et le visage épanoui.

« Que pensez-vous de ceci, Watson ? me cria-t-il en prenant un journal sur la table. "Grand immeuble rouge avec revêtement de pierres blanches. Troisième étage. Deuxième fenêtre gauche. Après le crépuscule – G" Voilà qui est assez précis ! J'ai l'impression qu'après notre petit déjeuner nous irons faire une petite reconnaissance dans le quartier de Mme Warren… Ah ! madame Warren ! Quelles nouvelles nous apportez-vous ce matin ?

– Cela relève de la police, monsieur Holmes ! Je n'en peux plus ! Je vais le mettre à la porte ! Je serais bien montée le lui dire tout droit, mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous demander conseil auparavant. Je suis à bout de patience, et quand on s'attaque à mon vieux mari…

– On s'est attaqué à votre mari

– Enfin, on l'a malmené en tout cas !

– Mais qui l'a malmené ?

– Ah ! je voudrais bien le savoir ! Ca s'est passé ce matin, monsieur ! M. Warren est chronométreur chez Morton & Waylight's, à Tottenham Court Road… Il faut qu'il parte de la maison avant sept heures. Eh bien, ce matin, il n'avait pas fait dix pas dans la rue que deux hommes se sont approchés de lui par-derrière, lui ont jeté un manteau sur la tête, et l'ont fourré dans un fiacre qui était rangé au bord du trottoir. Ils l'ont promené pendant une heure, puis ils ont ouvert la portière et l'ont jeté dehors. Il est tombé sur la route, et il était tellement abasourdi qu'il ne sait même pas ce qu'est devenu le fiacre… quand il s'est relevé, il a découvert qu'il se trouvait sur Hampstead Heath ; alors il a pris le bus pour rentrer à la

maison et à présent il est couché sur le canapé. Moi je suis venue tout de suite vous raconter ce qui est arrivé.

– Très intéressant ! fit Holmes. A-t-il observé ces hommes ? De quoi avaient-ils l'air ? les a-t-il entendus parler ?

– Non ; il était complètement ahuri. Il a seulement l'impression qu'il a été enlevé par magie. Il y avait deux hommes dans le fiacre, peut-être trois.

– Et vous pensez que cette agression a un rapport quelconque avec votre locataire ?

– Voyons, voilà quinze ans que nous habitons là et jamais il ne s'est rien passé de semblable ! J'en ai assez de lui. L'argent n'est pas tout. Je vais le flanquer à la porte avant ce soir.

– Attendez un peu, madame Warren ! Ne brusquez rien. Je commence à croire que cette affaire peut être beaucoup plus importante qu'elle ne le paraissait au premier abord… Il est clair qu'un danger menace votre locataire. Il est également clair que ses ennemis, qui le guettaient près de chez vous, ont confondu votre mari avec lui dans la lumière brumeuse du matin. Quand ils ont découvert leur erreur, ils l'ont relâché. S'ils n'avaient pas commis cette erreur, on peut se demander ce qu'ils auraient fait !

– Alors, comment dois-je agir, monsieur Holmes ?

– J'ai grande envie de voir votre locataire, Mme Warren.

– Je ne vois pas comment vous y réussiriez, à moins d'enfoncer la porte. Je l'entends toujours qui tourne sa clef quand je descends l'escalier après avoir apporté le plateau.

– Il doit tout de même prendre le plateau pour le porter dans sa chambre. Nous pouvons donc nous cacher quelque part et le voir à ce moment-là. »

La logeuse réfléchit.

« Ma foi, monsieur, en face il y a un débarras. Je pourrais installer un miroir, et si vous étiez derrière la porte…

– Parfait ! approuva Holmes. A quelle heure déjeune-t-il ?

– Vers une heure, monsieur.

– Alors le docteur Watson et moi-même nous serons là à temps. Au revoir, madame Warren ! »

A midi et demi nous étions sur le perron de Mme Warren ; la maison était haute, étroite, en briques jaunes, située dans Great Orme Street, petite artère aboutissant sur la façade nord-est du British Museum. Sa position près de l'angle de la rue lui procure une bonne perspective sur Howe Street et ses immeubles plus prétentieux. Holmes, avec un petit rire, me montra l'une de ces demeures résidentielles : elle faisait saillie et ne pouvait échapper au regard.

« Voyez, Watson ! me dit-il. "Grand immeuble rouge avec revêtement de pierres blanches." Voilà le sémaphore. Nous connaissons l'endroit, et nous connaissons le code ; notre tâche devrait être simple. Il y a l'écriteau "A louer" à cette fenêtre. C'est évidemment un appartement vide, et le complice peut y accéder. Eh bien, madame Warren, quoi de neuf ?

– Tout est prêt. Si vous voulez monter tous les deux et laisser vos souliers en bas sur le palier, je vais vous conduire. »

Elle avait aménagé une excellente cachette. Le miroir était placé de telle sorte qu'assis dans l'obscurité nous pouvions très bien voir la porte d'en face. A peine nous étions-nous installés et Mme Warren nous avait-elle quittés, qu'un tintement éloigné nous informa que notre mystérieux voisin avait sonné. Bientôt la logeuse apparut avec le plateau, le déposa sur la chaise à côté de la porte fermée puis, traînant lourdement les pieds, s'en alla. Accroupis tous les deux dans l'angle de la porte, tassés l'un contre l'autre, nous fixions le miroir avec une curiosité intense. Soudain, lorsque les pas de la logeuse se furent assourdis, nous entendîmes le grincement d'une clef, la poignée tourna, deux mains fines se tendirent vers le plateau qu'elles soulevèrent de la chaise. Un instant plus tard le plateau fut hâtivement replacé, et j'aperçus le temps d'un éclair un beau visage brun qui regardait avec épouvante l'entrebâillement de la porte du

débarras. Puis la porte se referma. La clef joua à nouveau. Tout redevint silence. Holmes me secoua la manche et nous descendîmes l'escalier à pas feutrés.

« Je reviendrai dans la soirée, dit-il à la logeuse qui était accourue aux nouvelles. Je crois, Watson, que chez nous nous discuterons plus paisiblement de l'affaire. »

Une installé dans son fauteuil il me dit :

« Mon hypothèse, comme vous l'avez vu, s'est vérifiée : il y a eu substitution de locataires. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que nous trouverions une femme, et pas une femme banale, Watson !

– Elle nous a vus.

– Oh ! elle a certainement vu quelque chose qui l'a effarouchée ! La séquence des événements est bien simple, n'est-ce pas ? Un couple cherche refuge à Londres contre un danger aussi terrible qu'imminent. On peut mesurer le danger d'après la rigueur des précautions. L'homme, qui doit absolument faire une certaine chose, désire que pendant ce temps sa femme soit en complète sécurité. Problème peu facile. Mais qui reçoit une solution originale, et si efficace que la présence de la femme demeure ignorée même de sa logeuse qui lui apporte sa nourriture. Les messages calligraphiés en caractères d'imprimerie, c'est maintenant évident, avaient pour but de ne pas trahir le sexe de leur auteur. L'homme ne peut venir auprès de la femme, sinon il guiderait leurs ennemis à sa cachette. Comme il ne peut pas communiquer directement avec elle, il a recours aux annonces personnelles d'un journal. Jusqu'ici tout est simple.

– Mais à la racine de tout cela, quoi ?

– Eh oui, Watson, homme pratique comme toujours ! A la racine de tout cela, quoi ? Le problème que nous a posé un caprice de Mme Warren s'élargit singulièrement et, au fur et à mesure que nous avançons, révèle des données de plus en plus sombres. Nous pouvons d'ores et déjà affirmer ceci : il ne s'agit

pas d'une banale escapade amoureuse. Vous avez vu la figure de la femme quand elle a flairé un danger. Nous avons appris, également, l'agression dont le logeur a été victime, mais qui visait sans aucun doute son locataire. Ces alertes, plus ce besoin désespéré de secret, indiquent une question de vie ou de mort. D'autre part l'agression commise à l'encontre de M. Warren montre que l'ennemi, quel qu'il soit, ignore la substitution du locataire féminin. C'est très curieux, très complexe, Watson !

– Pourquoi vous en occupez-vous ? Qu'avez-vous à y gagner ?

– Eh, mon cher, c'est l'art pour l'art ! Je suppose que lorsque vous exerciez, vous pratiquiez la médecine sur des cas qui parfois ne vous rapportaient pas un penny – Pour m'instruire, holmes.

– On n'est jamais assez instruit, Watson. L'instruction s'acquiert tout au long d'une série de leçons ; et la dernière leçon est la plus grande. Or, un cas instructif se présente. Bien qu'il n'y ait rien à gagner, ni argent, ni crédit, il faut élucider. Quand la nuit tombera, notre enquête devrait avancer d'un grand pas. »

Lorsque nous retournâmes chez Mme Warren, la lumière confuse d'une soirée d'hiver londonien s'était épaissie en un rideau gris uniforme que trouaient seulement les carrés jaunes des fenêtres et les halos brouillés des lampadaires. Pendant que nous regardions par les vitres du salon éteint de la logeuse, une lueur supplémentaire scintilla assez haut dans l'obscurité.

« Quelqu'un se déplace dans cette pièce, chuchota Holmes qui colla sa tête osseuse et aiguë contre le carreau. Oui, je distingue sa silhouette. Le voici encore. Il tient une bougie à la main. Maintenant il scrute à travers la rue. Il veut s'assurer qu'elle guette… Maintenant il commence à faire des signaux… Prenez le message aussi, Watson : nous nous contrôlerons l'un l'autre. Un seul flash… c'est A, sûrement. Voyons… Combien de fois, Watson ? Vingt ? Moi aussi… C'est donc T… AT, c'est assez intelligible !… Un autre T. Sûrement ceci est le début d'un

deuxième mot. Maintenant… TENTA. Point. Ce ne peut pas être tout, Watson : ATTENTA ne veut rien dire ! Ou alors AT, TEN, TA ? Mais ce n'est pas plus clair, à moins que TA ne soient les initiales de quelqu'un. Il repart ! Qu'est-ce ? ATTE… Comment, encore le même message ? Curieux, Watson, très curieux ! Maintenant il s'arrête encore. Non il recommence. AT… Comment ! Il le répète une troisième fois ? ATTENTA, trois fois ! Combien de fois va-t-il le répéter ? Non, il semble que ce soit la fin. Il s'est retiré de la fenêtre. Q'en pensez-vous, Watson ?

– Un message chiffré, Holmes. »

Mon compagnon poussa soudain un petit rire étouffé de compréhension.

« Et le chiffre n'est pas très obscur, Watson ! Voyons, c'est de l'italien ! Le A signifie que le message est adressé à une femme. Et à cette femme il répète : « Attention ! Attention ! Attention ! » Hein, Watson ?

– Vous avez mis dans le mille.

– Certainement ! C'est un message très urgent, répété trois fois pour qu'il soit encore plus pressant. Attendez… Le voici qui revient à la fenêtre. »

A nouveau nous distinguâmes la vague silhouette d'un homme accroupi et le va-et-vient de la flamme maigrichonne de l'autre côté de la fenêtre. Les signaux avaient repris : plus rapides. Si rapides qu'il était difficile de les suivre.

« PERICOLO. Pericolo, qu'est-ce à dire, Watson ? péril, danger, n'est-ce pas ? Oui, par Jupiter, c'est un signal d'alarme ! Il recommence : PERI… Que se passe-t-il ? »

La lumière s'était soudainement éteinte, toute lueur avait disparu derrière la fenêtre, le troisième étage ne formait plus qu'une bande noire autour de l'immeuble. Le dernier cri d'avertissement avait été arrêté net. Comment, et par qui ? La même idée nous vint à tous deux. Holmes se leva d'un bond.

« Voilà qui est grave, Watson ! s'écria-t-il. Une diablerie est en cours : pourquoi le message a-t-il été si brusquement interrompu ? Je devrais avertir Scotland Yard… Mais l'affaire se précipite trop pour que nous la perdions de vue ne fût-ce qu'un instant.

– Voulez-vous que j'aille chercher la police ?

– Il faudrait que la situation se précise un peu plus nettement. Peut-être a-t-elle malgré tout une explication plus innocente que je ne le pense… Venez, Watson, traversons la rue et voyons les choses de plus près. »

Deuxième Partie

Tandis que nous nous dirigions rapidement vers Howe Street, je me retournai vers la maison que nous venions de quitter. Derrière la fenêtre du haut se profilait confusément l'ombre d'une tête, d'une tête de femme, qui fouillait la nuit sans bouger, et qui devait attendre, dans l'angoisse, que reprît le message interrompu. Devant l'entrée de l'immeuble de Howe Street, un homme qui avait relevé le col de son pardessus s'appuyait contre la grille. Quand la lumière du hall éclaira nos visages il sursauta.

« Holmes ! s'exclama-t-il.

– Mais c'est Gregson ! s'écria mon compagnon en serrant la main du détective de Scotland Yard. Les amoureux finissent toujours par se rencontrer, hé, Gregson ? Quelle affaire vous amène ici ?

– La même que la vôtre, je suppose ! mais je me demande comment vous vous y trouvez mêlé.

– Par divers fils, différents des vôtres, mais qui font partie

du même écheveau. J'ai surpris des signaux.

– Des signaux ?

– Oui, de cette fenêtre. Ils se sont interrompus en plein milieu. Nous avons traversé pour savoir pourquoi. Mais puisque vous avez l'affaire en main, je ne vois pas pourquoi je persévérerais dans mon enquête.

– Un moment ! s'écria Gregson avec chaleur… Je tiens à vous dire, monsieur Holmes, que je ne me suis jamais trouvé dans une affaire avec vous sans me sentir beaucoup plus fort. Cet immeuble ne possède qu'une sortie ; aussi ne peut-il pas nous échapper.

– Qui est-ce ?

– Ah ! Ah ! Pour une fois que nous marquons un point, monsieur Holmes… »

Il frappa le sol de sa canne. Un cocher, fouet en main, descendit du siège d'un fiacre à quatre roues qui stationnait de l'autre côté de la rue.

« … Puis-je vous présenter à M. Sherlock Holmes ? demanda-t-il au cocher. Voici M. Leverton, de l'agence américaine Pinkerton.

– Le héros du mystère de la caverne de Long Island ? s'enquit Holmes. Monsieur, je suis très heureux de faire votre connaissance ! »

L'Américain, tout jeune homme au visage de businessman, imberbe, calme, maigre, rougit en entendant les paroles de Holmes.

« Je suis sur la piste de ma vie, monsieur Holmes ! nous dit-il. Si j'attrape Gorgiano…

– Comment ! Gorgiano du Cercle Rouge ?

– Ah ! on le connaît bien en Europe, je vois ? Nous le connaissons aussi en Amérique. Nous savons qu'il est derrière une cinquantaine de meurtres, et pourtant nous ne détenons

aucune preuve positive contre lui. Je l'ai pisté depuis New York ; depuis une semaine je m'attache à ses pas ; je n'attends qu'un prétexte pour lui mettre la main au collet. M. Gregson et moi l'avons vu se terrer dans cet immeuble ; il n'y a qu'une issue ; il ne peut nous échapper. Depuis qu'il est entré, trois personnes sont sorties, mais je jure qu'il n'était aucune des trois.

– M. Holmes m'a parlé de signaux, dit Gregson. Je crois que, comme d'habitude, il en sait plus que nous. »

En quelques mots Homes exposa la situation telle que nous la connaissions. L'Américain, vexé, se tordit les mains.

« Il nous a repérés ! s'exclama-t-il.

Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

– Voyons ! il était en train d'envoyer un message à une complice, car plusieurs membres de son gang se trouvent à Londres. Et puis, tout à coup, au moment où il était en train de faire savoir qu'il y avait du danger, le voilà qui s'interrompt ! Qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'il a tout à coup aperçu dans la rue l'un de nous, ou du moins qu'il a soudain compris qu'un péril imminent le menaçait et qu'il devait faire tout de suite quelque chose s'il voulait parer ? quel est votre avis, monsieur Holmes ?

– Mon avis est que nous montions tout de suite et que nous nous rendions compte par nous-mêmes.

– Mais nous n'avons pas de mandat pour l'arrêter !

– Dans des conditions suspectes, il se trouve dans des locaux inoccupés, répondit Gregson. Cela suffit pour l'instant. Quand nous aurons mis la main au collet, nous verrons si New York peut nous donner un coup de main pour le maintenir hors d'état de nuire. Moi je prends la responsabilité de l'arrêter immédiatement. »

Nos détectives officiels manquent parfois d'imagination mais jamais de courage. Gregson grimpa l'escalier pour procéder à

l'arrestation de cet assassin déterminé avec la même tranquillité que s'il montait le grand escalier de Scotland Yard. Le représentant de Pinkerton avait essayé de le précéder, mais Gregson l'avait écarté fermement. Les dangers londoniens devaient être le privilège de la police londonienne.

La porte de l'appartement de gauche du troisième étage était entrebâillée. Gregson la poussa ; elle s'ouvrit toute grande. A l'intérieur régnaient le silence total et l'obscurité. Je frottai une allumette pour allumer la lanterne du détective. Lorsque la flamme se dressa bien droite, nous poussâmes tous une exclamation de surprise. Sur le plancher nu s'étirait une piste de sang frais. Les pas rouges se dirigeaient vers nous ; ils venaient d'une chambre du fond, dont la porte était fermée. Gregson l'enfonça d'un coup d'épaule et brandit sa lanterne devant lui, pendant que nous regardions avidement par-dessus ses épaules.

Au milieu de la pièce vide le corps d'un colosse avait boulé ; son visage rasé, basané, grotesquement déformé, gisait dans une mare de sang qui s'élargissait lentement sur le parquet. Ses genoux étaient remontés, ses mains projetées en l'air dans un spasme d'agonie ; le manche blanc d'un couteau émergeait de sa large gorge brune ; la lame était profondément enfoncée. Tout gigantesque qu'il fût, l'homme avait dû tomber comme un bœuf sous le merlin après avoir reçu ce coup terrible. A côté de sa main droite, un poignard à manche de corne et à double tranchant, bien plus formidable encore, gisait auprès d'un gant en chevreau noir.

« C'est Black Gorgiano ! cria le détective américain. Quelqu'un nous a pris de vitesse.

– Voici la bougie près de la fenêtre, monsieur Holmes, dit Gregson. Eh bien, que Diable faites-vous ? »

Holmes avait allumé la bougie, et la promenait d'arrière en avant et d'avant en arrière contre les carreaux. Puis il fouilla la nuit, souffla la bougie et la jeta par terre.

« Je crois que j'ai fait quelque chose d'utile… » murmura-t-il.

Il demeura immobile à réfléchir pendant que les deux professionnels examinaient le cadavre.

« … Vous dites que trois personnes sont parties de l'immeuble pendant que vous attendiez en bas, reprit-il enfin. Les avez-vous vues de près ?

– Oui.

– N'avez-vous pas remarqué un individu d'une trentaine d'années, pas très grand, brun, avec une barbe noire ?

– Si. Il est sorti le dernier.

– Je parierais bien que c'est votre homme. Je veux vous donner son signalement, et nous avons une excellente reproduction de l'empreinte de ses pas. Cela devrait vous suffire.

– Ce n'est pas beaucoup, monsieur Holmes, pour retrouver cet individu parmi des millions de Londoniens.

– Pas beaucoup en effet. Voilà pourquoi j'ai cru bien faire en appelant cette dame à notre aide. »

A ces mots, nous nous retournâmes tous. Dans l'encadrement de la porte se tenait une femme, grande, très belle : la mystérieuse locataire de Mme Warren. Elle avança à pas lents ; son visage pâli, tiré, n'exprimait que l'effroi ; ses yeux se fixèrent, terrifiés, sur le cadavre étendu sur le plancher.

– Vous l'avez tué ! murmura-t-elle. Oh ! Dio moi, vous l'avez tué !

Puis j'entendis une profonde inspiration d'air, et je la vis sauter en l'air en poussant un cri de joie. Elle se mit à danser tout autour de la pièce en battant des mains ; ses yeux noirs brillaient sous l'effet d'une joie indicible ; mille jolies exclamations italiennes jaillirent de sa bouche. C'était terrible et stupéfiant de voir une femme qui délirait de joie devant un spectacle pareil. Brusquement elle s'immobilisa et nous regarda avec des yeux inquisiteurs.

« Mais vous ! Vous êtes de la police, n'est-ce pas ? Vous avez

tué Giuseppe Gorgiano, n'est-ce pas ? Vous avez tué Giuseppe Gorgiano, n'est-ce pas ?

– Nous sommes de la police, madame. »

Elle fouilla du regard les ombres de la pièce.

« Mais alors, où est Gennaro ? demanda-t-elle. Gennaro est mon mari : Gennaro Lucca. Je m'appelle Emilia Lucca, et nous sommes tous deux de New York. Où est Gennaro ? Il vient de m'appeler par cette fenêtre ; j'ai accouru tout de suite.

– C'est moi qui vous ai appelée, dit Holmes.

– Vous ! Comment auriez-vous pu m'appeler ?

– Votre code n'était pas difficile à comprendre, madame ? Et votre présence ici était hautement désirable. Je savais que je n'avais qu'à transmettre en code le mot *Vieni*, et que vous viendriez aussitôt. »

La belle Italienne dévisagea mon compagnon avec inquiétude.

« Je ne comprends pas comment vous savez cela ! dit-elle. Giuseppe Gorgiano… Comment a-t-il ?… »

Elle s'interrompit, et tout d'un coup son visage s'éclaira de fierté et de joie.

« Maintenant je vois ! Mon Gennaro ! Mon beau, mon merveilleux Gennaro, qui m'a préservée de tout mal, c'est lui qui a tué, qui a tué le monstre ! Oh ! Gennaro, comme tu es magnifique ! Quelle femme pourrait jamais être digne d'un tel homme ?

– Ma foi, madame Lucca, fit le prosaïque Gregson en posant une main sur le bras de la dame avec aussi peu de sentiment que s'il s'agissait d'un voyou de Notting Hill, je ne me rends pas très bien compte à présent de ce que vous êtes ; mais vous en avez dit assez pour que je me rende parfaitement compte que je dois vous conduire à Scotland Yard !

– Un moment, Gregson ! intervint Holmes. J'imagine que

cette dame souhaite sans doute nous donner tous les renseignements dont nous avons besoin. Comprenez-vous, madame, que votre mari sera arrêté et qu'il passera en jugement pour avoir tué l'homme qui est étendu devant vous ? Tout ce que vous dites peut servir de témoignage. Mais si vous pensez qu'il a agi pour des motifs qui n'ont rien de criminel et qu'il voudrait faire connaître, alors vous ne le servirez jamais mieux qu'en disant toute la vérité.

– Maintenant que Giorgiano est mort, nous n'avons plus rien à craindre, répondit-elle. C'était un démon, un monstre ! Aucun juge au monde ne pourrait punir mon mari de l'avoir tué.

– Dans ce cas, fit Holmes, je propose que nous fermions cette porte en laissant les choses telles quelles, et que nous allions dans la chambre qu'occupe cette dame afin de nous faire une opinion d'après ce qu'elle nous dira. »

* * * *

Une demi-heure plus tard nous étions assis tous les quatre dans le petit salon de la signora Lucca pour écouter le récit des événements sinistres à la conclusion desquels nous venions d'assister. Elle parlait un anglais rapide, mais assez peu conventionnel.

« Je suis née à Posilippo, près de Naples, commença-t-elle. Je suis la fille d'Augusto Barelli qui fut le premier magistrat et le député de la région. Gennaro était au service de mon père et je suis devenue amoureuse de lui ; à ma place toute autre femme l'aurait aimé. Il n'avait ni argent ni situation : il ne possédait rien en dehors de sa beauté, de sa force et de son énergie. Mon père s'est opposé à notre mariage. Nous nous sommes enfuis tous les deux ; notre mariage a été célébré à Bari, et j'ai vendu mes bijoux afin d'avoir assez d'argent pour aller en Amérique. Cela se passait il y a quatre ans ; depuis lors nous avons toujours habité New York.

« La chance, d'abord, nous a souri. Gennaro a pu rendre service, en le sauvant de quelques ruffians, à un gentilhomme italien qui l'a pris sous sa puissante protection. Il s'appelait Tito

Castalotte, et il était le principal associé de la grande firme Castalotte et Zamba, la plus grosse affaire d'importation de fruits à New York. Le signor Zamba étant infirme, notre nouvel ami Castalotte était omnipotent dans la société qui emploie plus de trois cents personnes. Il a engagé mon mari, lui a confié la direction d'un service et lui a témoigné de mille manières ses bonnes dispositions. Le signor Castalotte était célibataire ; je crois qu'il avait pour Gennaro l'affection d'un père ; de fait, mon mari et moi l'aimions filialement. Nous avions loué et meublé une petite maison à Brooklyn, et tout notre avenir semblait assuré quand a surgi un nuage noir qui allait se répandre sur tout notre ciel.

« Un soir, Gennaro a ramené un compatriote qui s'appelait Gorgiano et qui était également natif de Posilippo. C'était un colosse, vous avez pu le constater d'après son cadavre. Non seulement il avait le corps d'un géant, mais tout en lui était démesuré, grotesque, terrifiant. Dans notre petite maison sa voix résonnait comme le tonnerre, et il y avait juste assez de place pour les moulinets de ses bras. Ses idées, ses émotions, ses passions, il exagérait tout : c'en était monstrueux. Il parlait, ou plutôt il rugissait avec une telle violence que les autres ne pouvaient plus que se taire et baisser la tête sous ce déluge de mots. Quand il vous regardait, ses yeux s'enflammaient, vous tenaient hypnotisé. C'était un homme terrible, étonnant. Dieu merci, le voilà mort !

« Il est venu, il est revenu. Gennaro cessait d'être heureux quand il était là. Mon pauvre mari demeurait assis pâle et silencieux, écoutant l'interminable délire politique et social qui faisait le fond de la conversation de notre visiteur. Gennaro ne disait rien, mais moi qui le connaissait bien, je pouvais lire sur ses traits la trace d'une émotion que je ne lui avais jamais vue auparavant. D'abord j'ai cru qu'il s'agissait d'une simple aversion. Puis, graduellement, j'ai compris que c'était plus que de l'aversion. C'était de la peur : une peur profonde, secrète, bouleversante. Ce soir-là, le soir où j'ai deviné sa terreur, j'ai mis mes bras autour de son cou et je l'ai supplié, au nom de son

amour pour moi et de tout ce qu'il chérissait, de ne rien me cacher et de me dire pourquoi ce colosse l'épouvantait.

« Il m'a parlé. En écoutant mon cœur s'est glacé. Mon pauvre Gennaro, à l'époque où le monde entier semblait se liguer contre lui et où sa raison vacillait sous les injustices qu'il subissait, avait rallié une association de Naples, le Cercle Rouge, affiliée aux vieux carbonari. Les serments, les secrets de cette association étaient terribles ; une fois sous sa coupe il n'y avait pas d'échappatoire possible. Quand nous étions partis pour l'Amérique, Gennaro avait cru en être quitte pour toujours. Quelle ne fut pas son angoisse quand il rencontra un soir dans la rue celui-là même qui l'avait initié à Naples, le géant Gorgiano qui avait mérité d'être surnommé "la Mort" dans l'Italie du sud car il avait du sang jusqu'au coude ! Gorgiano s'était rendu à New York pour fuir la police italienne, mais déjà il avait fondé dans sa nouvelle patrie une filiale de cette association infernale. Gennaro m'a raconté tout cela, et il m'a montré une convocation qu'il venait de recevoir : un cercle rouge était dessiné dessus ; la convocation était pour une loge qui devait être tenue à une certaine date ; sa présence était requise, obligatoire.

« C'était triste ; hélas ! le pire allait survenir ! J'avais remarqué depuis quelque temps que lorsque Gorgiano venait à la maison, il s'adressait souvent à moi ; et quand il parlait à mon mari, ses yeux terribles, luisants comme ceux d'une bête féroce, se tournaient constamment vers moi. Un soir il m'a confié que j'avais éveillé ce qu'il appelait l'amour au-dedans de lui… L'amour de cette brute, de ce sauvage ! J'étais seule ; Gennaro n'était pas encore rentré. Il s'est approché de moi, m'a saisie dans ses bras énormes, m'a enlacée dans une étreinte d'ours, m'a couverte de baisers et m'a adjurée de partir avec lui. J'étais en train de me débattre en hurlant quand Gennaro est arrivé ; il lui a sauté dessus ; mais Gorgiano l'a assommé et s'est enfui. Il ne devait plus pénétrer chez nous. Mais nous nous étions fait un ennemi mortel.

« Quelques jours plus tard la loge était tenue. Gennaro en est

rentré avec un visage tel que j'ai senti qu'il lui était arrivé quelque chose de terrible. C'était pire que tout ce que nous avions imaginé. Les fonds de l'association provenaient de chantages exercés aux dépens des Italiens riches, qui étaient menacés de violences s'ils refusaient de verser de l'argent. Castalotte, notre cher ami et bienfaiteur, avait été contacté par eux. Il ne s'était pas laissé intimider et il avait averti la police. La loge venait en conséquence de décider de faire de lui un exemple tel qu'aucune autre victime n'oserait se rebeller : lui et sa maison sauteraient à la dynamite. Un tirage au sort devait désigner l'affilié qui commettrait l'attentat. Gennaro avait vu son cruel sourire quant à son tour il avait plongé sa main dans le sac. Sans nul doute tout avait été combiné à l'avance, et Gennaro avait sorti le papier estampillé du Cercle Rouge qui ordonnait le crime. Ou bien il lui fallait tuer son meilleur ami, ou bien il allait s'exposer à la vengeance de ses camarades.

« Toute la nuit-là, nous sommes restés assis enlacés, chacun réconfortant l'autre en vue des épreuves redoutables qui nous attendaient. L'attentat avait été fixé au lendemain soir. A midi mon mari et moi nous nous étions embarqués pour Londres, non sans avoir complètement informé notre bienfaiteur et renseigné la police pour qu'elle veille constamment sur sa vie.

« Le reste, messieurs, vous le connaissez. Nous étions sûrs que nos ennemis nous suivraient comme nos ombres. Gorgiano avait des motifs personnels de vengeance, mais en tout état de cause nous savions comme il pouvait être impitoyable, rusé, infatigable. L'Italie et l'Amérique abondent en histoires sur son pouvoir terrible. S'il voulait l'exercer à nos dépens, ce serait immédiatement. Mon cher amour a employé les quelques jours d'avance que notre départ précipité lui avait donnés à aménager un refuge afin qu'aucun danger possible ne me menace. Pour sa part il voulait être libre afin de pouvoir communiquer à la fois avec la police américaine et avec la police italienne. Je ne sais pas moi-même où il a habité, ni ce qu'il a fait. Tout ce que j'apprenais, c'était par les annonces personnelles d'un journal. Mais une fois, regardant par la

fenêtre, j'ai vu deux Italiens qui surveillaient la maison, et j'ai compris que Gorgiano avait découvert notre cachette. Finalement Gennaro m'a dit par le journal qu'il me ferait des signaux d'une certaine fenêtre, mais quand les signaux ont été émis, je n'ai vu que des avertissements, brusquement interrompus. Il n'ignorait donc pas que Gorgiano le serrait de près et, Dieu merci, il était prêt à le recevoir ! A présent, messieurs, je voudrais vous demander si nous avons à craindre quelque chose de la loi, et si un juge pourrait condamner mon Gennaro pour ce qu'il a fait.

– Eh bien, monsieur Gregson, dit l'Américain en s'adressant au détective officiel, je ne connais pas votre point de vue anglais, mais je gage qu'à New York le mari de cette dame recevrait une adresse unanime de félicitations.

– Il faut qu'elle vienne avec moi et qu'elle voie le chef, répondit Gregson. Si nous obtenons confirmation de son récit, je ne pense pas que ni elle ni son mari aient grand-chose à craindre. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, monsieur Holmes, c'est comment diable vous vous êtes trouvé embringué dans cette histoire !

– Par amour de l'instruction, Gregson, de l'instruction ! On cherche toujours à s'instruire, toute la vie… Eh bien, Watson, vous avez un nouvel exemplaire de tragique grotesque à ajouter à votre collection. A propos, il n'est pas encore huit heures, et on joue du Wagner à Covent Garden ! Si nous nous dépêchons, nous pourrons arriver à temps pour le deuxième acte. »

LA DISPARITION DE LADY FRANCES CARFAX[5]

« Mais pourquoi cette mode turque ? » s'écria M. Sherlock Holmes en regardant fixement mes souliers.

J'étais en train de me reposer dans un fauteuil, et mes pieds pointant en avant avaient étiré son attention toujours en éveil.

« Ils viennent d'Angleterre, répondis-je un peu étonné. Je les ai achetés chez Latimer, dans Oxford Street. »

Holmes me sourit d'un air patient et las.

« Je parle du bain ! dit-il. Du bain ! Pourquoi aller dans des bains turcs plutôt que de prendre un bain chez soi ?

– Parce que ces derniers jours j'ai senti mes vieilles douleurs rhumatismales. Un bain turc est ce que nous appelons en médecine un dérivatif : quelque chose comme un nouveau point de départ, un assainissement de l'organisme… A propos, Holmes, je suis convaincu que le rapport entre mes chaussures et un bain turc saute aux yeux de tout amoureux de la logique ; néanmoins je vous serais reconnaissant de bien vouloir me le révéler.

– Mon raisonnement n'est pas très compliqué, Watson ! répondit Holmes avec un clin d'œil malicieux. Il appartient à une classe élémentaire de déductions, dont je pourrais vous citer un nouvel exemple en vous demandant qui vous accompagnait ce matin en fiacre.

– Un nouvel exemple n'est pas une explication ! répliquai-je avec une certaine rudesse.

– Bravo, Watson ! Voilà une remontrance pleine de dignité

et très logique. Voyons, récapitulons les faits. Prenez celui-ci d'abord le fiacre. Vous remarquerez que vous avez quelques taches ou éclaboussures sur l'épaule et la manche gauches de votre manteau. Si vous vous étiez assis au milieu du fiacre vous n'auriez sans doute pas reçu d'éclaboussures, ou elles auraient été symétriques. Donc vous vous êtes assis sur le côté. Donc vous étiez accompagné.

– C'est l'évidence même.

– D'une banalité absurde, n'est-ce pas ?

– Mais les chaussures et le bain ?

– Aussi enfantin ! Vous avez l'habitude de nouer vos lacets d'une certaine façon. Or, je les vois attachés avec un double nœud compliqué, qui n'est pas dans votre manière. Donc vous avez quitté vos souliers. Qui a noué vos lacets ? Un cordonnier, ou le boy du bain. Il est peu vraisemblable que ce soit le cordonnier, puisque vos souliers sont presque neufs. Que reste-t-il par conséquent ? Le bain. Stupide, n'est-ce pas ? Mais malgré cela, le bain turc est utile à mes projets.

– Comment cela ?

– Vous m'avez dit que vous aviez pris un bain turc parce que vous aviez besoin d'un dérivatif. Je vais vous en suggérer un autre. Que diriez-vous de Lausanne, mon cher Watson ? Voyage en première classe et tous frais de séjour payés à un tarif princier ?

– Ce serait merveilleux. Mais pourquoi ? »

Holmes s'adossa contre sa chaise et tira de sa poche un calepin.

« L'une des plus dangereuses catégories sociales qui existent, me dit-il, est la femme seule qui voyage. Elle est inoffensive, voire utile, mais parfois elle invite au crime. Elle est sans appui. Elle va d'un endroit à un autre. Elle dispose de ressources suffisantes pour vivre à l'hôtel dans n'importe quel pays. Elle se perd la plupart du temps dans un labyrinthe d'obscures

pensions de famille. Elle ressemble au poussin égaré dans un monde de renards. Quand elle se fait dévorer, on s'aperçoit à peine de sa disparition. Je redoute fort qu'il ne soit arrivé malheur à Lady Frances Carfax… »

Cette soudaine chute du général au particulier me détendit. Holmes consulta ses notes.

« … Lady Frances, poursuivit-il, est la seule survivante de la famille directe de feu le comte de Rufton. Vous vous en souvenez peut-être : l'héritage fut dévolu aux descendants mâles. Lady Frances n'obtint que des ressources limitées, soutenues toutefois par de très anciens bijoux d'Espagne, en argent et en diamants curieusement taillés : diamants auxquels elle était attachée, trop attachée sans doute car elle refusa de les confier à son banquier et les transporta à travers le monde avec elle. Figure assez pathétique, cette Lady Frances ! Une belle femme encore fraîche… Et cependant, la suprême épave de ce qui, il y a vingt ans encore, constituait une jolie flotte.

– Que lui est-il arrivé ?

– Ah ! qu'est-il arrivé à Lady Frances ? Est-elle morte ou en vie ? voilà notre problème. C'est une dame d'habitudes régulières ; depuis quatre ans elle a écrit une fois tous les quinze jours à Mlle Dobney, sa vieille gouvernante, aujourd'hui retirée à Camberwell. C'est cette Mlle Dobney qui m'a consulté. Près de cinq semaines se sont écoulées sans un mot. La dernière lettre provenait de l'hôtel National à Lausanne. Lady Frances semble être partie sans avoir laissé d'adresse. La famille est anxieuse et, comme il s'agit de gens extrêmement riches, des crédits illimités sont mis à notre disposition pour éclaircir cette affaire.

– Mlle Dobney est-elle l'unique source de renseignements ? Lady Frances avait sûrement d'autres correspondants !

– Il y a un correspondant, et un seul, Watson, qui soit précis : la banque. Les dames seules doivent vivre, et leurs carnets de chèques sont des agendas concis. Sa banque est la Silvester's. J'ai examiné son compte. L'avant-dernier chèque

qu'elle a tiré, a payé sa note d'hôtel à Lausanne, mais il était assez gros, et elle a dû conserver des liquidités. Depuis elle n'a tiré qu'un seul chèque.

– A qui, et d'où ?

– A Mlle Marie Devine. Rien n'indique la provenance du chèque. Il a été payé au Crédit Lyonnais de Montpellier, il y a moins de trois semaines. C'était un chèque de cinquante livres.

– Et qui est Mlle Marie Devine ?

– Je l'ai découvert. Elle était la femme de chambre de Lady Frances Carfax. Pourquoi a-t-elle reçu ce chèque ? Nous ne le savons pas encore. Mais vos recherches éclairciront certainement bientôt ce mystère.

– Mes recherches ?

– D'où cette expédition revigorante à Lausanne. Vous savez qu'il m'est impossible de quitter Londres tant que le vieil Abrahams vit dans une telle terreur. Et puis, d'une manière générale il vaut mieux que je ne quitte pas l'Angleterre. Scotland Yard se sent abandonné quand je m'en vais, et mon absence provoque une excitation malsaine dans les milieux criminels. Vous partirez donc, mon cher Watson, et si un modeste conseil de moi peut valoir le tarif extravagant de *two pence*, le mot, il sera à votre disposition jour et nuit à l'autre bout du fil télégraphique.

* * * *

Le surlendemain j'arrivai à l'hôtel National de Lausanne, où je fus reçu avec de grandes amabilités par M. Moser, son célèbre directeur. Il m'apprit que Lady Frances avait habité l'hôtel pendant plusieurs semaines, et qu'elle avait été appréciée par ceux qui l'avaient rencontrée. Elle était encore belle, et elle avait dû être ravissante quand elle était plus jeune. M. Moser ignorait tout de ses bijoux, mais le personnel avait remarqué qu'une lourde malle dans la chambre de Lady Frances était toujours soigneusement fermée à clef. Marie Devine, la femme de chambre, était aussi populaire que sa maîtresse. Elle

venait de se fiancer à l'un des valets de chambre de l'hôtel et j'obtins son adresse sans difficultés : elle habitait Montpellier, 11 rue de Trajan. Je couchai par écrit tous ces renseignements et je me dis que Holmes lui-même n'aurait pas récolté plus adroitement les faits.

Un seul point restait dans l'ombre. Rien de ce que j'avais appris ne pouvait expliquer le soudain départ de la dame. A Lausanne elle était très heureuse. Tout le monde avait cru qu'elle resterait pour la saison dans son luxueux appartement qui faisait face au lac. Et cependant elle était partie un beau jour, sans prévenir d'avance, ce qui l'avait obligée à payer une semaine entière dont elle n'avait pas profité. Jules Vibart, le fiancé de la femme de chambre, fut le seul à me suggérer une hypothèse. Il établissait un rapport entre le brusque départ de Lady Frances et la visite que lui avait faite un ou deux jours auparavant un grand gaillard à barbe noire.

« Un sauvage ! Un véritable sauvage ! me dit Jules Vibart.

Cet homme logeait quelque part dans la ville. On l'avait vu parler avec une ardeur passionnée à Madame pendant une promenade sur le lac. Puis il était venu à l'hôtel. Elle avait refusé de le voir. C'était un Anglais, mais personne ne savait son nom. Immédiatement après, Madame avait bouclé ses malles. Jules Vibart et, ce qui était encore plus important, la fiancée de Jules Vibart, établissait une liaison de cause à effet entre cette visite et ce départ. Il n'y avait qu'un détail sur lequel Jules ne pouvait rien dire : le motif pour lequel Marie avait quitté sa maîtresse. Là-dessus il demeurait bouche cousue. Si je voulais savoir, je n'avais qu'à me rendre à Montpellier et le lui demander, à elle.

Ainsi se termina le premier chapitre de mon enquête. Je consacrai le deuxième à l'endroit où s'était rendue Lady Frances Carfax quand elle avait quitté Lausanne. A ce propos je me heurtai à une énigme. Si elle était partie avec l'intention de brouiller sa piste, pourquoi ses bagages avaient-ils été lisiblement étiquetés pour Baden ? La dame et ses bagages

avaient gagné la ville d'eau rhénane par le chemin des écoliers. Je l'appris du directeur local de Cook's. Aussi je me rendis à Baden, après avoir expédié à Holmes un compte rendu de toutes mes démarches, et avoir reçu en guise de réponse un télégramme d'éloges semi-humoristique.

A Baden, il ne fut pas malaisé de retrouver sa trace. Lady Frances était demeurée pendant, une quinzaine de jours à l'Englischer Hof. Durant ce séjour elle avait fait la connaissance d'un docteur Shlessinger et de sa femme : c'était un ménage de missionnaires qui revenait de l'Amérique du Sud. Comme beaucoup de femmes seules, Lady Frances trouvait de quoi s'occuper et se consoler dans la religion. La forte personnalité du docteur Shlessinger, sa dévotion et son dévouement, le fait qu'il relevait d'une maladie contractée dans l'exercice de ses devoirs apostoliques, lui firent grande impression. Il passait ses journées, comme me le raconta le directeur de l'hôtel, sur une chaise-longue placée dans la véranda, avec une dame de compagnie de chaque côté. Il travaillait à une carte sur les Lieux saints, plus particulièrement à l'époque des Midianites, sur le royaume desquels il écrivait une monographie. Finalement, sa santé s'étant rétablie, lui et sa femme avaient pris le chemin de Londres, et Lady Frances avait quitté l'hôtel en leur compagnie. Cela se passait trois semaines plus tôt, et depuis le directeur n'avait eu aucune nouvelle. Quant à la femme de chambre Maris, elle était partie quelques jours auparavant tout en larmes et elle avait averti les autres femmes de chambre qu'elle quittait sa maîtresse pour toujours. Avant son départ, le docteur Shlessinger avait réglé la note de tout le groupe.

« D'ailleurs, me dit pour conclure le directeur, vous n'êtes pas le seul ami de Lady Frances Carfax à s'inquiéter de son sort. Il n'y a qu'une huitaine de jours, quelqu'un est venu pour me poser les mêmes questions.

– A-t-il dit son nom ? demandai-je.

– Non. Mais c'était un Anglais et un Anglais peu banal.

– Un sauvage, n'est-ce pas ? dis-je en reliant les faits à la manière de mon illustre ami.

– Exactement. Voilà le terme qui le dépeint fort bien. Imaginez un type massif, barbu, bronzé ; sûrement il aurait été mieux à sa place dans une auberge de village que dans un hôtel réputé. Un homme dur, farouche. Un homme sur le pied duquel je n'aimerais pas marcher. »

Le mystère commençait à préciser ses contours, telle une silhouette émergeant peu à peu du brouillard. Il y avait cette bonne dame pieuse poursuivie par un individu sinistre et infatigable. Elle le craignait, sinon elle ne se serait pas enfuie de Lausanne. Il l'avait suivie. Tôt ou tard il la rattraperait. L'avait-il déjà rejointe ? Était-ce le motif du silence qu'elle observait ? Est-ce que les braves gens qui l'avaient accompagnée avaient pu la protéger contre la violence de cette brute sauvage ? Quel dessein horrible, patiemment prémédité, présidait à cette poursuite ? Tel était le problème que j'avais à résoudre.

J'écrivis à Holmes pour lui montrer la rapidité et le sérieux avec lesquels j'étais parvenu jusqu'aux racines de l'affaire. En réponse je reçus une dépêche me réclamant une description de l'oreille gauche du docteur Shlessinger. Holmes a toujours eu un sens particulier de l'humour, parfois offensant ; aussi ne me préoccupai-je nullement de cette plaisanterie déplacée. Pour dire le vrai j'étais déjà arrivé à Montpellier à la recherche de la femme de chambre Marie quand son message me parvint.

Il ne me fût pas difficile de retrouver l'ex-femme de chambre de Lady Frances et de lui tirer les vers du nez. C'était une fille dévouée, qui n'avait quitté sa maîtresse qu'après s'être assurée qu'elle la laissait en bonnes mains et parce que la proximité de son mariage rendait inévitable une séparation. Elle m'avoua avec chagrin que sa maîtresse lui avait témoigné une certaine mauvaise humeur pendant son séjour à Baden ; elle l'avait même questionnée une fois comme si elle avait eu des doutes sur son honnêteté ; cet incident avait facilité la séparation. Lady Frances lui avait remis cinquante livres en guise de cadeau de

mariage. Comme moi, Marie n'éprouvait que de la méfiance à l'égard de l'inconnu qui avait été la cause du départ de sa maîtresse. De ses propres yeux elle l'avait vu saisir le poignet de Lady Frances avec une brutalité évidente au cours d'une promenade sur le lac. Il avait l'air terrible, féroce. Elle pensait que c'était parce qu'elle le redoutait que Lady Frances avait accepté l'escorte des Shessinger jusqu'à Londres. Jamais elle n'en avait dit un mot à Marie, mais à de nombreux petits signes la femme de chambre avait compris qu'elle vivait dans un état de frayeur constante. Elle en était là de son récit quand elle se leva brusquement de sa chaise ; son visage était bouleversé de surprise et d'effroi.

« Regardez ! s'écria-t-elle. Le mécréant est encore en chasse ! Voilà l'homme dont je parlais ! »

Par la fenêtre ouverte du petit salon je vis un homme de grande taille et au teint basané, barbe noire en avant, qui descendait lentement la rue en regardant les numéros des maisons. Il était clair que, comme moi, il était sur les traces de la femme de chambre. J'agis sous l'impulsion du moment : je me précipitai dehors et je l'accostai.

« Êtes-vous Anglais ? lui demandai-je.

– Et en admettant que je sois Anglais ? répondit-il avec un grognement de mauvais augure.

– Puis-je vous demander votre nom ?

– Non. »

J'étais dans une situation ridicule, mais les moyens les plus directs sont souvent les meilleurs.

« Où est Lady Frances Carfax ? »questionnai-je.

Il me regarda avec stupéfaction.

« Que lui avez-vous fait ? Pourquoi l'avez-vous poursuivie ? J'insiste pour que vous me répondiez ! »

L'homme poussa un rugissement de colère et me sauta dessus comme un tigre. Je n'étais pas un mauvais lutteur, mais

il avait une poigne de fer et la fureur d'un démon. Il m'avait pris à la gorge, et j'allais m'évanouir quand un ouvrier français mal rasé, en blouse bleue, sortit d'un cabaret avec un gourdin à la main et assena à mon agresseur un coup violent sur l'avant-bras : il lâcha prise. Il demeura quelque temps écumant de rage et visiblement il se demandait s'il n'allait pas se jeter à nouveau sur moi quand, en ricanant, il me planta là pour pénétrer dans la villa d'où je sortais. Je me retournai pour remercier mon sauveur qui était resté à côté de moi sur la chaussée.

« Eh bien, Watson ! me dit-il. Vous avez fait un beau gâchis ! Je crois que vous n'avez rien de mieux à faire que de rentrer avec moi à Londres par l'express de nuit. »

Une heure plus tard Sherlock Holmes, dans sa tenue habituelle, étais assis dans ma chambre d'hôtel. Il me fournit l'explication de sa présence aussi imprévue qu'opportune : elle était la simplicité elle-même. Il avait trouvé le moyen de s'absenter de Londres et il avait décidé de me devancer à ma prochaine destination. Déguisé en ouvrier il s'était installé au cabaret en m'attendant.

« Et vous avez mené une enquête singulièrement consistante, mon cher Watson ! me dit-il. Je ne vois pas quelle gaffe vous avez oubliée. Vos démarches se résument à ceci : vous avez alerté tout le monde, et vous n'avez rien découvert.

– Peut-être auriez-vous fait mieux ! répondis-je, vexé.

– Il n'y a pas de peut-être. J'ai fait mieux. Voici l'honorable Philip Green, qui est un compatriote et qui habite dans le même hôtel que vous. C'est de lui que j'attends le point de départ d'une meilleure enquête. »

Sur un plateau une carte nous avait été présentée ; elle fut suivie de l'apparition du même individu barbu qui m'avait malmené dans la rue. Il sursauta quand il m'aperçut.

« Qu'est-ce à dire, monsieur Holmes ? s'enquit-il. J'ai reçu votre billet et je suis venu. Mais en quoi l'affaire concerne-t-elle ce monsieur ?

– Je vous présente mon vieil ami et associé, le docteur Watson, qui nous apporte son concours dans cette affaire. »

L'inconnu me tendit une main énorme, hâlée, et prononça quelques mots d'excuse.

« J'espère que je ne vous ai pas blessé. Quand vous m'avez accusé de lui avoir fait du mal, j'ai vu rouge. Vraiment, en ce moment, je ne suis pas maître de moi. Mes nerfs sont comme des piles électriques. Mais je n'y puis rien. Ce que je voudrais savoir tout d'abord, monsieur Holmes, c'est comment vous avez pu apprendre mon existence.

– Je suis en rapport avec Mlle Dobney, la gouvernante de Lady Frances.

– La vieille Susan Dobney avec le petit bonnet ? Je me la rappelle très bien.

– Et elle se souvient de vous. Cela se passait dans le bon vieux temps, avant que vous ayez préféré partir pour l'Afrique du Sud.

– Ah ! je vois que vous connaissez mon histoire ! Je n'ai pas besoin de vous cacher quoi que ce soit. Je vous fais le serment, monsieur Holmes, que jamais homme sur la terre n'aima une femme d'un plus bel amour que celui que j'éprouvai pour Frances. J'étais un jeune sauvage, je le sais. Pas pire que bien d'autres de mon âge. Mais elle avait l'esprit pur comme de la neige. Elle ne pouvait supporter l'ombre d'une incorrection. Aussi, quand elle apprit certains péchés de ma jeunesse, elle ne voulut plus m'adresser la parole. Et pourtant elle m'aimait : voilà le merveilleux ! Elle m'aima assez pour rester célibataire pendant de longues années par amour pour moi. Quand le temps eut passé et que j'eus fait fortune à Barberton, je pensai que je pourrais la retrouver et l'apaiser. J'avais appris qu'elle ne s'était pas mariée. Je la rencontrai à Lausanne et je fis de mon mieux pour la convaincre. Elle faiblissait, je crois, mais sa volonté était forte ; lorsque je voulus la revoir elle avait quitté la ville. Je retrouvai sa trace à Baden, puis au bout d'un certain temps j'appris que sa femme de chambre était ici. Je suis rude,

je sors d'une rude existence, et quand le docteur Watson m'a parlé comme il l'a fait j'ai perdu le contrôle de mes nerfs. Mais, pour l'amour de Dieu, dites-moi ce qu'est devenue Lady Frances Carfax !

– Il nous reste à le deviner, répondit Sherlock Holmes non sans gravité. Où descendez-vous à Londres, monsieur Green ?

– Au Langham Hotel.

– Alors puis-je vous recommander de rentrer à Londres et de vous tenir prêt à toute éventualité ? Je ne désire nullement encourager de faux espoirs, mais vous pouvez être sûr que tout ce qui peut être fait le sera pour Lady Frances. Maintenant je ne peux rien dire de plus. Je vous laisse cette carte pour que vous restiez en contact avec nous. Watson, si vous voulez faire vos valises, je vais câbler à Mme Hudson pour qu'elle mette les petits plats dans les grands en l'honneur de deux voyageurs affamés qui arriveront demain matin à sept heures trente. »

* * * *

Un télégramme nous attendait à Baker Street. Holmes après l'avoir lu me le remit. Il portait ces trois mots : « Dentelée ou déchiquetée. » Le télégramme venait de Baden.

« De quoi s'agit-il ?

– De l'essentiel, répondit Holmes. Vous vous rappelez peut-être ma question (qui avait un air d'inconvenance) quant à l'oreille gauche du clergyman missionnaire. Vous n'y aviez pas répondu.

– J'avais quitté Baden ; je ne pouvais donc pas me renseigner.

– Très juste. C'est pour cette raison que j'ai posé la même question au directeur de l'Englischer Hof, dont voici la réponse.

– Qu'indique-t-elle ?

– Elle indique, mon cher Watson, que nous avons affaire avec un gaillard particulièrement astucieux et dangereux. Le révérend docteur Shlessinger, missionnaire en Amérique du

Sud, est tout simplement Holy Peters, l'un des bandits les moins scrupuleux qu'ait jamais engendrés l'Australie… Et pour un pays jeune, l'Australie a déjà accouché de types parfaitement évolués ! Sa spécialité consiste à séduire les dames seules en pinçant la fibre religieuse, et sa prétendue épouse, une Anglaise du nom de Fraser, est sa digne complice. La tactique utilisée m'a fait penser à lui, et cette particularité physique – car il a été vilainement mordu dans une bagarre de bouge à Adélaïde en 89 – a confirmé mes soupçons. Cette pauvre Lady Frances est entre les mains d'un couple infernal qui ne reculera devant rien, Watson. Sa mort est une hypothèse très vraisemblable. Si elle n'est pas morte, elle se trouve certainement si bien recluse qu'il lui est impossible d'écrire soit à Mlle Dobney soit à ses autres amis. Il se peut qu'elle ne soit jamais arrivée à Londres, ou qu'elle ait traversé la ville, mais d'une part il n'est pas facile de jouer des tours à la police continentale quand on est étranger, et d'autre part ces coquins savent bien que Londres est le meilleur endroit pour enfermer quelqu'un. Tous mes instincts me disent qu'elle se trouve dans Londres, mais comme nous n'avons jusqu'ici aucun moyen de préciser l'endroit, nous n'avons rien de mieux à faire que dîner et nous armer de patience. Dans la soirée j'irai faire un tour et dire un mot à l'ami Lestrade à Scotland Yard. »

Mais ni la police officielle ni la petite organisation très efficace mise sur pied par Holmes ne suffirent pour élucider le mystère. Parmi les millions de Londoniens les trois personnes que nous cherchions étaient aussi invisibles que si elles n'avaient jamais existé. On essaya des annonces personnelles : en vain. Des pistes furent suivies et n'aboutirent nulle part. Tous les repaires des criminels qu'aurait pu fréquenter Shlessinger furent surveillés : inutilement. Ses anciens complices furent surveillés : inutilement. Ses anciens complices furent filés, mais aucun ne s'avisa d'aller le voir. Et puis, brusquement, après une semaine d'attente sans espoir, jaillit une lueur. Un pendentif en argent et brillants d'un vieux style espagnol avait été mis en gage chez Bevington, dans

Westminster Road. Le vendeur était, nous dit-on, de grande taille, rasé, avec des manières d'ecclésiastique. Le nom et l'adresse qu'il avait donnés étaient incontestablement faux, comme cela fut vérifié. On n'avait pas remarqué l'oreille, mais dans l'ensemble la description correspondait au signalement de Shlessinger.

A trois reprises notre ami barbu du Langham vint nous voir pour avoir des nouvelles ; la troisième fois moins d'une heure après ce nouvel indice. Son grand corps commençait à flotter dans ses vêtements. Il dépérissait d'anxiété.

« Si seulement vous me donniez quelque chose à faire ! »soupirait-il constamment.

Enfin Holmes put lui rendre ce service.

« Il a commencé à mettre en gage les bijoux. Nous ne tarderons pas à lui mettre la main dessus.

– Mais cela signifie-t-il qu'il n'est arrivé aucun mal à Lady Frances ? »

Holmes hocha gravement la tête.

« En supposant qu'ils l'aient gardée prisonnière jusqu'ici, il est évident qu'ils ne peuvent pas le relâcher : ce serait leur perte. Nous devons nous préparer au pire.

– Que puis-je faire ?

– Est-ce que ces gens vous connaissent de vue ?

– Non.

– Il se peut qu'il se rende chez un autre prêteur sur gages. Dans ce cas il nous faudra recommencer. Par ailleurs il a eu chez le premier un bon prix et on ne lui a rien demandé ; aussi, s'il a des besoins d'argent, il retournera sans doute chez Bevington. Je vais vous donner un mot pour cette maison, et ils vous autoriseront à rester dans leur magasin. Si notre homme survient, vous le suivrez jusqu'à son domicile. Mais soyez discret et, surtout, pas de violence ! Je vous demande votre parole d'honneur de ne rien faire sans m'avertir et que j'y

consente. »

Pendant deux jours, l'Honorable Philip Green (c'était, je peux le préciser, le fils d'un célèbre amiral de ce nom qui commandait la flotte de la mer d'Azov pendant la guerre de Crimée) ne nous apporta pas de nouvelles. Le soir du troisième, il se précipita dans notre salon, pâle, tremblant, chaque muscle de sa charpente puissante frémissant d'énervement.

« Nous l'avons ! Nous l'avons ! » cria-t-il.

Dans cette agitation, il était incohérent. Holmes le calma avec quelques paroles, et le fit tomber dans un fauteuil.

« Allons, communiquons-nous maintenant les faits dans l'ordre.

– Elle est venue il y a moins d'une heure. C'était la femme cette fois ; mais le pendentif qu'elle a apporté était la réplique de l'autre. Elle est grande, pâle, avec des yeux de furet.

– C'est bien elle ! assura Holmes.

– Elle a quitté le magasin et je l'ai suivie. Elle a remonté Kennigton Road. Elle est entrée dans un autre magasin. Monsieur Holmes, c'était le magasin d'un entrepreneur de pompes funèbres. »

Mon compagnon sursauta.

« Ensuite ? questionna-t-il de cette voix vibrante qui révélait l'âme sous le masque impassible du visage.

– Elle s'est adressée à la femme qui se tenait derrière le bureau. Je suis entré. « Vous êtes en retard ! » l'entendis-je dire, ou quelque chose comme cela. La femme s'excusa. « Il va arriver d'instant à l'autre, répondit-elle, mais il nous a demandé plus de temps, parce que c'était un modèle spécial. » Toutes deux se sont arrêtées et m'ont regardé. J'ai réclamé un tarif et je suis sorti.

– Très bien ! Et ensuite ?

– La femme est partie à son tour, mais je m'étais caché sous

un porche. Ses soupçons avaient été éveillés, je pense, car elle a inspecté les alentours. Puis elle a appelé un fiacre et est montée dedans. J'ai eu assez de chance pour en trouver un autre et la suivre. Elle est descendue au numéro 36 de Poultney Square, Brixton. Je suis allé jusqu'au coin de la place, et j'ai regardé la maison.

– Avez-vous vu quelqu'un ?

– Les fenêtres n'étaient pas éclairées, sauf une à l'étage inférieur. Le store était baissé ; je n'ai rien pu voir à l'intérieur. J'étais là, me demandant ce qu'il me fallait faire, quand un fourgon couvert s'est arrêté ; il y avait deux hommes à l'intérieur. Ils sont descendus, ont sorti un objet du fourgon, l'ont monté sur le perron. Monsieur Holmes, c'était une bière.

– Ah !

– Un moment j'ai été sur le point de me ruer dans la maison. La porte était ouverte pour laisser passer les deux hommes et leur cercueil. C'était la femme qui avait ouvert. Mais comme je me tenais non loin, elle m'a aperçu et je crois qu'elle m'a reconnu. Je l'ai vue tressaillir et elle e refermé la porte en toute hâte. Je me suis rappelé ma promesse et je suis venu vous rendre compte.

– Vous avez fait de l'excellent travail ! dit Holmes en griffonnant quelques mots sur une demi-feuille de papier. Nous ne pouvons rien faire de légal sans un mandat ; vous servirez donc bien notre cause en portant cette note aux autorités et en obtenant le mandat en question. Des difficultés peuvent surgir, mais je pense que la vente des bijoux devrait suffire. Lestrade pourvoira aux détails.

– Mais dans l'intervalle ils peuvent la tuer ! Que signifie cette bière, et pour qui a-t-elle été amenée sinon pour elle ?

– Nous ferons tout ce qui peut être fait, monsieur Green. Nous ne perdrons pas un moment. Reposez-vous sur nous. Maintenant, Watson, ajouta-t-il quand notre client descendit l'escalier quatre à quatre, il va mettre en branle les forces

régulières. Nous sommes comme d'habitude des irréguliers et nous exécuterons notre propre plan d'action. La situation me paraît si désespérée qu'elle justifie les mesures les plus extrêmes. Il n'y a pas un instant à perdre pour arriver à Poultney Square… »

Tandis que notre fiacre trottait rapidement le long de la maison du Parlement et franchissait le pont de Westminster, il entreprit de reconstruire l'enchaînement des faits.

« -Nos bandits ont enjôlé cette malheureuse jusqu'à Londres, après l'avoir amenée à se défaire de sa dévouée femme de chambre. Si elle a écrit, ses lettres ont été interceptées. Par l'intermédiaire d'un complice, ils ont loué une maison meublée. Une fois rendue là, ils ont fait de Lady Frances leur prisonnière, et ils sont entrés en possession des bijoux de valeur qui étaient leur objectif depuis le début. Ils ont déjà commencé à en vendre une partie, et ils se croient en sécurité puisqu'ils n'ont aucune raison de penser que quelqu'un s'intéresse au sort de la dame. S'ils la relâchent, elle les dénoncera. Donc il ne faut pas qu'il retrouve la liberté. Comme ils ne peuvent pas la maintenir sous clef indéfiniment, il ne leur reste qu'une solution : la tuer.

– C'est très clair.

– Mais suivons un autre raisonnement. Quand on suit deux raisonnements distincts, Watson, on finit toujours par trouver un point d'intersection où se situe approximativement la vérité. Nous commencerons cette fois non par la dame, mais par le cercueil, et nous raisonnerons à reculons. Cet épisode prouve, je le crains, que la malheureuse est morte. Il indique également un enterrement orthodoxe, accompagné d'un certificat médical et de papiers officiels. S'ils avaient assassiné Lady Frances, ils l'auraient enterrée dans un trou du jardin. Mais ici tout est régulier, public. Pourquoi ? Sûrement parce qu'ils l'ont fait mourir d'une manière qui a trompé le médecin en lui donnant les apparences d'une mort naturelle : peut-être par du poison. Et cependant il est bien étrange qu'ils aient laissé un médecin s'approcher d'elle, à moins qu'il ne s'agisse d'un complice, ce

qui est une supposition à peine croyable.

– N’auraient-ils pas pu établir un faux certificat médical ?

– C’est bien dangereux, Watson. Très dangereux ! Non, je ne les vois pas commettant cela. Arrêtez, cocher ! Voici certainement les pompes funèbres, puisque nous venons de passer devant le magasin de prêteur sur gages. Voulez-vous entrer, Watson ? Votre physique inspire la confiance. Demandez à quelle heure a lieu l’enterrement de demain à Poultney Square. »

La femme du magasin me répondit sans hésitation que la cérémonie avait lieu demain à huit heures.

« Vous voyez, Watson : aucun mystère ! Tout au grand jour. Dans un certain sens les formes légales ont été respectées, et ils pensent qu’ils n’ont pas grand-chose à craindre. Bon. Je ne vois rien d’autres à faire qu’une attaque de front. Êtes-vous armé ?

– D’une canne !

– Tant pis. Bah ! nous serons assez forts. Il est armé trois fois celui dont la querelle est juste, dit-on. Nous ne pouvons pas nous permettre d’attendre la police, ni de demeurer sous le couvert de la loi. Vous pouvez repartir, cocher. A présent, Watson, nous allons tenter notre chance ensemble, comme cela nous est quelquefois arrivé dans le passé. »

Il avait sonné à la porte d’une vaste maison obscure au centre de Poultney Square. La porte s’ouvrit aussitôt ; la silhouette d’une femme grande et pâle se profila dans le vestibule faiblement éclairé.

« Qu’est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle d’une voix brève en nous dévisageant dans le noir.

– Je désire parler au docteur Shlessinger, répondit Holmes.

– Il n’y a personne de ce nom-là », dit-elle.

Elle essaya de nous fermer la porte au nez, mais Holmes avait glissé son pied dans l’entrebâillement.

« Bien. Dans ce cas je désire parler à l'homme qui habite ici, quel que soit le nom qu'il s'est donné », déclara fermement Holmes.

Elle hésita. Puis elle ouvrit la porte toute grande.

« Entrez ! fit-elle. Mon mari n'a peur de personne au monde. »

Elle referma la porte derrière nous, et nous introduisit dans un petit salon à droite de l'entrée ; elle alluma le gaz en nous quittant.

« Monsieur Peters va venir dans un instant », dit-elle.

C'était exact. A peine avions-nous eu le temps de jeter un regard circulaire sur la pièce poussiéreuse et mangée aux mites que la porte s'ouvrit sur un homme grand, chauve et sans barbe, qui entra d'un pas léger. Il avait une grosse figure rougeaude, des bajoues, et un air de bienveillance superficielle que démentait sa bouche cruelle, méchante.

« Il doit y avoir erreur, messieurs, dit-il d'une voix onctueuse, et je crois que vous avez été mal dirigés. Peut-être si vous essayiez un peu plus bas dans la rue…

– Cela suffit. Nous n'avons pas de temps à perdre ! coupa mon compagnon. Vous êtes Henry Peters, d'Adélaïde, récemment le docteur Shlessinger, de Baden et d'Amérique du Sud. J'en suis aussi sûr que je m'appelle Sherlock Holmes. »

Peters, comme je le nommerai dorénavant, bondit et fixa d'un regard mauvais son redoutable adversaire.

« Votre nom ne m'impressionne pas, monsieur Holmes, répondit-il froidement. Quand la conscience d'un homme ne lui reproche rien, vous ne pouvez pas l'épouvanter, n'est-ce pas ? Quelle affaire vous amène chez moi ?

– Je veux savoir ce que vous avez fait de Lady Frances Carfax, qui est partie avec vous de Baden.

– Je serais bien content si vous pouviez me dire où peut être cette dame ! fit Peters toujours aussi froidement. Elle me doit

près de cent livres, et pour s'acquitter de sa dette, elle ne m'a laissé que deux pendentifs en toc qu'un marchand ne voudrait même pas examiner. Elle s'était attachée à Mme Peters et à moi-même pendant que nous étions à Baden… C'est un fait que je portais à l'époque un autre nom. Elle ne nous a pas lâchés jusqu'à Londres. Je lui avais payé son hôtel et son billet. Une fois à Londres elle a disparu et, comme je vous l'ai dit, elle nous a laissé ces vieux bijoux sans valeur pour s'acquitter envers moi. Si vous la retrouvez, monsieur Holmes, je serai bien votre débiteur.

– Je veux la retrouver, dit Sherlock Holmes. Je fouillerai cette maison jusqu'à ce que je l'aie découverte.

– Où est votre mandat ? »

Holmes montra la crosse de son revolver.

« Celui-ci servira en attendant qu'un meilleur arrive.

– Comment ! Mais vous êtes un cambrioleur !

– Si vous voulez ! répondit Holmes gaiement. Mon compagnon est lui un dangereux bandit. Et tous les deux nous allons visiter votre maison. »

Notre interlocuteur ouvrit la porte.

« Va, chercher un policeman, Annie »cria-t-il.

Il y eut un bruit de petits pas féminins dans le couloir ; la porte de la rue s'ouvrit et se ferma.

« Notre temps est limité, Watson ! me dit Holmes. Si vous essayez de nous empêcher d'agir, Peters, il vous arrivera certainement des ennuis. Où est le cercueil qui a été apporté chez vous ?

– Que voulez-vous à ce cercueil ? Il est occupé. Il y a un cadavre dedans.

– Il faut que je voie ce cadavre.

– Jamais avec mon consentement !

– Alors, sans votre permission ! »

D’un geste prompt, Holmes écarta Peters et passa dans le couloir. Une porte était entrouverte. Nous entrâmes. C’était la salle à manger. Sur la table, sous une lampe, le cercueil était là. Holmes tourna le gaz pour donner plus de lumière et leva le couvercle. Au fond de la bière était étendue une forme humaine émaciée. La lumière éclairait un visage âgé et ridé. Aucune cruauté, aucune privation, aucune maladie n’aurait transformé la belle Lady Frances en une aussi misérable épave. Le visage de Holmes manifesta de l’étonnement, mais aussi un soulagement certain.

« Dieu merci ! murmura-t-il. C’est quelqu’un d’autre !

– Ah ! vous vous êtes bien fourvoyé pour une fois, monsieur Sherlock Holmes ! s’écria Peters qui nous avait suivis.

– Qui est cette morte ?

– Si vous tenez à le savoir, c’est une vieille nourrice de ma femme. Elle s’appelle Rose Spender, et nous l’avons retirée de l’infirmerie de l’hospice de Brixton. Nous l’avons amenée ici, nous avons fait venir le docteur Horsom du 13, Firbank Villas… Notez bien l’adresse, monsieur Holmes ! Et elle a été tendrement soignée, autant que peuvent le faire des chrétiens. Trois jours plus tard, elle mourait. Le certificat parle d’affaiblissement sénile ; mais ce n’est que l’opinion d’un médecin et vous, bien sûr, vous vous y connaissez mieux ! Nous avons commandé l’enterrement chez Stimson and Co, de Kennington Road ; la cérémonie aura lieu demain à huit heures. Voyez-vous une faille là-dedans, monsieur Holmes ? Vous avez commis une bêtise énorme, vous feriez mieux d’en convenir. J’aurais payé cher une photo de votre tête ahurie quand vous avez tiré le couvercle : vous vous attendiez à voir Lady Frances Carfax, et vous n’avez trouvé qu’une pauvre vieille femme de quatre-vingt dix ans ! »

Sous les flèches de son antagoniste Holmes gardait une figure impassible, mais la crispation de ses mains en disait long sur son impatience.

« Je vais fouiller votre maison, dit-il.

– Ah ! vous croyez ? cria Peters tandis qu'une voix de femme et des pas pesants retentissaient dans le couloir. C'est ce que nous allons voir. Par ici, messieurs, s'il vous plait ! Ces individus ont pénétré de force dans ma maison et je ne peux pas m'en débarrasser. Aidez-moi à les chasser ! »

Un brigadier et un agent se tenaient sur le seuil. Holmes tira sa carte.

« Voici mon nom et mon adresse. Et voici mon ami le docteur Watson.

– Dieu me pardonne, monsieur ! fit le brigadier. Nous vous connaissons bien. Mais vous ne pouvez pas rester ici sans un mandat.

– Bien sûr ! Je le sais.

– Arrêtez-le ! cria Peters.

– Nous savons ce que nous avons à faire, dit majestueusement le brigadier. Mais il vous faut partir d'ici, monsieur Holmes.

– Oui. Watson, partons. »

L'instant d'après nous nous retrouvions dans la rue. Holmes avait récupéré son calme habituel, mais je bouillais de fureur et d'humiliation. Le brigadier nous avait suivis.

« Je regrette, monsieur Holmes, mais c'est la loi.

– Exactement, brigadier. Vous ne pouvez pas agir autrement.

– Je suis sûr qu'il y avait de bonnes raisons pour que vous soyez allés chez ces gens-là. Si je peux vous rendre un petit service…

– Il s'agit d'une femme qui a disparu, brigadier. Et nous croyons qu'elle est dans cette maison. J'attends un mandat d'un moment à l'autre.

– Alors je vais surveiller les lieux, monsieur Holmes. Si quelque chose me paraît louche, vous aurez de mes nouvelles. »

Il n'était que neuf heures, et nous reprîmes immédiatement

notre chasse. Pour commencer nous nous fîmes conduire à l'hospice de Brixton ; on nous confirma que deux personnes charitables étaient venues quelques jours plus tôt réclamer une vielle femme idiote qui aurait été leur ancienne domestique, et qu'elles avaient obtenu la permission de l'emmener ; la nouvelle de la mort de la vieille n'étonna personne.

Nous nous rendîmes ensuite chez le médecin. Il avait été appelé, il avait trouvé la femme en train de mourir d'affaiblissement sénile ; il avait ensuite examiné son cadavre et il avait signé le certificat légal.

« Je vous assure, nous dit-il, que tout était parfaitement normal et qu'il n'y avait eu aucune tricherie. »

Rien dans la maison ne lui avait semblé suspect ; il s'était seulement étonné que des gens de cette classe sociales n'eussent pas de domestique.

Finalement nous nous dirigeâmes vers Scotland Yard. Des difficultés de procédure avaient été soulevées à propos du mandat. Un léger retard était inévitable. La signature du juge ne pourrait pas être obtenue avant le lendemain matin. Si Holmes voulait venir à neuf heures, il pourrait accompagner Lestrade et assister à l'exécution du mandat. Ainsi se termina la journée, non sans que, vers minuit, notre ami le brigadier vînt nous trouver pour nous dire qu'il avait vu derrière les fenêtres de la grande maison obscure des petites lueurs tremblantes en promenade, mais que personne n'était sorti et que personne n'était entré. Nous ne pûmes que nous armer de patience pour attendre le lendemain.

Sherlock Holmes était de trop mauvaise humeur pour bavarder et trop énervé pour dormir. Je le laissai à sa pipe sur laquelle il tirait sans arrêt ; ses épais sourcils sombres s'étaient rejoints sur une même ligne droite ; ses longs doigts sensibles tapotaient les bras de son fauteuil ; il était en quête de toutes les solutions possibles du mystère. A plusieurs reprises au cours de la nuit, je l'entendis déambuler dans l'appartement. Enfin juste après mon réveil, il se précipita dans ma chambre. Il était

en robe de chambre, mais je n'avais qu'à regarder ses yeux creux et la pâleur de son visage pour être sûr qu'il n'avait pas fermé l'œil.

« A quelle heure l'enterrement ? A huit heures, n'est-ce pas ? s'enquit-il brusquement. Il est sept heures vingt maintenant. Grands dieux, Watson, qu'ai-je fait du peu de cervelle dont le Seigneur m'a gratifié ? Vite, mon cher, vite ! C'est une question de vie ou de mort, et les chances pour la mort sont de cent contre une. Si nous arrivons trop tard, je ne me le pardonnerais jamais ! »

Cinq minutes après nous roulions dans un fiacre. Le cocher avait beau fouetter son cheval, il était huit heures moins vingt-cinq quand nous passâmes devant Big Ben, et huit heures sonnaient quand nous descendîmes Brixton Road. Mais tout le monde était en retard. A huit heures dix le corbillard était encore devant la porte de la maison de Poultney Square. Quand notre cheval écumant s'arrêta, le cercueil porté par trois hommes apparut sur le seuil. Holmes se rua au-devant d'eux pour leur barrer le passage.

« Arrière ! leur cria-t-il en posant sa main sur l'épaule du plus proche. Rentrez ce cercueil immédiatement dans la maison !

– Que voulez-vous encore ? Une fois de plus, avez-vous un mandat ? hurla Peters furieux dont la grosse figure rougeade surgit à l'autre bout du cercueil.

– Le mandat est en route. Cette bière restera dans la maison jusqu'à ce qu'il arrive. »

La voix de Holmes était empreinte d'une telle autorité que les croque-morts hésitèrent. Peters s'enfuit dan la maison ; ils obéirent aux nouveaux ordres que lançait Holmes.

« Vite, Watson, vite ! Voici un tournevis… cria-t-il quand le cercueil fut reposé sur la table. En voici un autre pour vous, mon vieux ! Un souverain si le couvercle est levé dans une minute ! Pas de questions ! Au travail ! Bien ! Un autre !

Encore ! Maintenant tirez tous ensemble ! Il cède ! Il vient ! Ah ! enfin ! »

En réunissant nos forces nous étions parvenus à arracher le couvercle du cercueil. Alors s'échappa de l'intérieur une odeur envahissante et nauséabonde de chloroforme. Un corps était étendu, la tête dans des bandes de coton imbibées du narcotique. Holmes, en un clin d'œil, les ôta et dévoila la figure figée d'une jolie femme de quarante ans. Il passa un bras autour du buste et le maintint dans la position assise.

« Vit-elle encore, Watson ? Subsiste-t-il une étincelle de vie ? Non, il n'est pas possible que nous soyons intervenus trop tard ! »

Pendant une demi-heure nous eûmes l'impression que si. Que ce fût sous l'effet des vapeurs de chloroforme ou par suite d'une réelle asphyxie, Lady Frances semblait bien être parvenue au-delà de la limite où l'on pouvait espérer la ramener à la vie. Et puis, enfin, grâce à la respiration artificielle, à des injections d'éther et à tout ce que la science nous suggéra de tenter, une légère buée sur un miroir, un frémissement des paupières nous avertirent que la vie revenait lentement. Un fiacre s'était arrêté dehors. Holmes souleva le store.

« Voici Lestrade avec son mandat, annonça-t-il. Il trouvera ses oiseaux envolés. Et voici… »

Des pas lourds se hâtaient dans le couloir.

« … Voici quelqu'un qui a beaucoup plus le droit que nous de soigner cette dame. Bonjour, monsieur Green. Je crois que plutôt nous pourrons emmener Lady Frances, mieux cela vaudra. En attendant, la pauvre vieille femme qui est toujours dans la bière peut s'en aller vers le lieu de son repos éternel. »

* * * *

« Si vous consentez à ajouter cette affaire à vos dossiers, mon cher Watson, me dit Holmes ce soir-là, elle devra illustrer cette éclipse provisoire à laquelle peut être sujet l'esprit le plus équilibré qui soit. De telles défaillances sont communes à tous

les mortels ; heureux celui qui les reconnaît et les répare. J'ai peut-être quelques titres à revendiquer ce modeste crédit. Ma dernière nuit a été hantée par l'idée que quelque part un indice, une phrase étrange, une remarque curieuse m'avaient frappé et que je les avais trop facilement écartés. Et puis tout à coup dans la lumière grise du matin, les mots me sont revenus en mémoire : il s'agissait de la remarque de la femme de l'entrepreneur de pompes funèbres, telle que nous l'avait rapportée Philip Green. Elle avait dit : « Il va arriver d'un instant à l'autre. Il nous a demandé plus de temps, parce que c'était un modèle spécial. » Elle parlait du cercueil. Un modèle spécial, donc des mesures sortant de l'ordinaire… Pourquoi ? Pourquoi ? Soudain je me rappelai sa profondeur, et la petite forme humaine ratatinée à l'intérieur. Pourquoi une bière si vaste pour un corps si menu sinon pour laisser de la place à un deuxième corps ? Deux corps qui seraient enterrés avec un seul certificat ! tout était parfaitement clair ; mais j'ai eu la vue brouillée. A huit heures Lady Frances allait être enterrée. Notre seule chance consistait à empêcher l'enterrement.

« C'était une bien faible chance pour la retrouver vivante, mais enfin c'était une chance, comme le résultat l'a prouvé. Ces gens, à ma connaissance, n'avaient jamais assassiné. Ils pouvaient au dernier moment reculer devant un vrai meurtre. Ils pouvaient l'enterrer sans que personne ne sût comment elle avait trouvé la mort ; et même en cas d'exhumation ils pouvaient s'en tirer. J'espérais qu'ils avaient réfléchi à tout cela. Vous pouvez assez bien reconstituer la scène. Vous avez vu cette ancre horrible en haut, où la pauvre dame a été si longtemps recluse. Ils l'ont inondée de chloroforme, l'ont descendue, ont ajouté une bonne dose de chloroforme dans le cercueil pour se garantir contre son réveil, et puis ils ont vissé le couvercle. Plan subtil, Watson ! Nouveau pour moi dans les annales du crime. Si nos amis ex-missionnaires échappent aux menottes de Lestrade, je ne serais pas surpris d'apprendre par la suite d'autres exploits non moins sensationnels. »

L’AVENTURE DU DÉTECTIVE AGONISANT[6]

Madame Hudson, la logeuse de Sherlock Holmes, était d’une patience éprouvée. Non seulement son appartement du premier étage était envahi à toute heure d’une foule de gens bizarres et souvent peu recommandables, mais encore son célèbre locataire manifestait une excentricité et une irrégularité d’habitudes qui auraient dû épuiser son indulgence. Son incroyable manque de soins, sa prédilection pour la musique à des heures que tout un chacun réserve au sommeil, son entraînement au revolver en chambres, ses expériences scientifiques aussi étranges que malodorantes, l’ambiance de violence et de danger qui l’entourait faisaient de lui le pire des locataires de Londres. D’autre part, il la réglait princièrement. Je suis sûr que pour le prix que Holmes loua son meublé pendant les années que je vécus avec lui, il aurait pu acheter toute la maison.

La logeuse éprouvait pour lui une terreur respectueuse ; jamais elle n’osait le contredire, bien qu’il usât parfois avec elle de manières apparemment offensantes. Elle l’aimait bien, aussi, car dans ses rapports ordinaires avec les femmes il mettait beaucoup de gentillesse et de courtoisie. Il n’avait nulle confiance dans le sexe faible, mais il était toujours un adversaire chevaleresque. Comme je savais à quel point Mme Hudson lui était dévouée, j’écoutai donc avec une vive attention l’histoire qu’elle vint me raconter à mon domicile au cours de la deuxième année de mon mariage : il s’agissait de l’état pitoyable où était tombé mon pauvre ami.

« Il est à l’agonie, docteur Watson ! me déclara-t-elle. Depuis trois jours il sombre, et je me demande s’il passera la journée. Il

ne voulait pas que j'aille chercher un médecin. Mais ce matin, quand j'ai vu ses os qui trouaient presque la peau de sa figure et quand il m'a regardée avec des yeux brillants agrandis par la fièvre, je me suis mise en colère. « Avec ou sans votre permission, monsieur Holmes, lui ai-je dit, je vais immédiatement appeler un médecin. » Il m'a répondu : « Dans ce cas, que ce soit Watson ! » Je n'ai pas perdu une minute, monsieur, et je vous prie de vous hâter si vous voulez le retrouver vivant. »

J'étais horrifié : j'ignorais totalement qu'il fût malade. Inutile de préciser que je me précipitai sur mon manteau et mon chapeau ! Pendant qu'un fiacre nous conduisait à Baker Street, je lui réclamai des détails.

« Je ne peux pas vous dire grand-chose, monsieur. Il a travaillé sur une affaire en bas de Rotherhithe, près de la Tamise, et il en a ramené cette maladie. Il s'est alité mercredi après-midi et il ne s'est pas relevé. Depuis trois jours il n'a rien mangé ni bu.

– Grand Dieu ! Pourquoi ne pas avoir appelé un médecin ?

– Il ne voulait pas, monsieur ! Vous savez comme il n'est pas commode. Je n'ai pas osé lui désobéir. Mais il ne sera pas longtemps de ce monde, comme vous vous en apercevrez au premier coup d'œil. »

En vérité un spectacle déplorable m'attendait. A la lumière douteuse d'un jour brumeux de novembre, cette chambre de malade était déjà sinistre ; mais le visage décharné, épuisé qui me regarda du lit me glaça le sang. Les yeux avaient l'éclat de la fièvre ; les pommettes étaient rouges ; des croûtes noires collaient aux lèvres ; sur la couverture des mains maigres tremblaient ; Holmes geignait spasmodiquement. Quand j'entrai dans la chambre il était étendu dans une sorte d'apathie complète ; pourtant quand il me vit un éclair passa dans son regard.

« Eh bien, Watson, on dirait que je traverse une mauvaise passe, n'est-ce pas ? fit-il d'une voix faible où je retrouvai

toutefois un peu de son insouciance d'autrefois.

– Mon cher ami ! m'écriai-je en m'approchant.

– Reculez ! Reculez tout de suite ! commanda-t-il avec une impétuosité âpre que je ne lui avais connue que dans des moments critiques. Si vous approchez, Watson, je vous ordonnerai de quitter cette maison !

– Mais pourquoi ?

– Parce que c'est mon désir. Cela ne vous suffit-il point ? »

Décidément, Mme Hudson avait raison. Il était moins accommodant que jamais. Quelle pitié, néanmoins, de le voir dans cet état !

« Je ne voulais que vous aider, expliquai-je.

– Très bien ! La meilleure aide que vous puissiez m'apporter est de faire ce que je vous dis.

– Certainement, Holmes. »

Sa sévérité tomba.

« Vous n'êtes pas fâché ? » demanda-t-il en faisant effort pour respirer.

Pauvre diable ! Comment me fâcher alors qu'il était si bas ?

« C'est dans votre propre intérêt, Watson ! articula-t-il.

– Mon intérêt, à moi ?

– Je sais ce dont je souffre. Il s'agit d'une maladie fréquente chez les coolies à Sumatra : maladie que les Hollandais connaissent beaucoup mieux que nous, mais contre laquelle ils sont quasi impuissants jusqu'ici. Une seule chose est certaine : le mal est infailliblement mortel, et horriblement contagieux… »

Il s'exprimait à présent avec une énergie fébrile ; ses longues mains frémissantes m'intimèrent de ne pas bouger.

« … Contagieux par le toucher, Watson. C'est cela : par le toucher. Gardez vos distances et tout ira bien.

– Mon Dieu, Holmes ! Supposez-vous qu'une telle considération puisse m'arrêter ? Elle me laisserait indifférent si j'avais affaire à un inconnu. Vous imaginez-vous qu'elle m'empêcherait d'accomplir mon devoir envers un si vieil ami ? »

J'avançai, mais je fus cloué sur le plancher par un regard furieux.

« Si vous demeurez là, je parlerai. Sinon, sortez d'ici ! »

J'ai un si profond respect pour les qualités extraordinaires de Holmes que j'ai toujours déféré à ses ordres, même quand je ne les comprenais pas. Mais ce jour-là tous mes instincts professionnels étaient en alerte. Partout ailleurs il pouvait être mon maître ; dans cette chambre de malade au moins j'étais le sien.

« Holmes, lui dis-je, vous n'êtes pas vous-même. Un malade n'est qu'un enfant, et je vous soignerai comme un enfant. Que cela vous plaise ou non, j'examinerai vos symptômes et je vous ordonnerai un traitement approprié. »

Il me regarda avec des yeux venimeux.

« Si, que cela me plaise ou non, je dois être examiné par un médecin, alors que ce médecin soit au moins un praticien en qui j'aie confiance ! soupira-t-il.

– Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

– En votre amitié si, bien sûr ! Mais les faits sont les faits, Watson : après tout vous n'êtes qu'un médecin de médecine générale ; dont l'expérience est très restreinte et les titres médiocres. Il m'est pénible d'avoir à vous dire des choses pareilles, mais vous ne m'avez pas laissé le choix. »

J'eus beaucoup de peine.

– Un tel langage est indigne de vous, Holmes. Il me révèle en tout cas l'état de vos nerfs. Mais si vous n'avez pas confiance en moi, je ne vous imposerai pas mes services. Je vais aller chercher Sir Jasper Meek ou Penrose Fisher, ou l'un de nos

meilleurs praticiens de Londres. Mais vous aurez quelqu'un, je vous le jure ! Si vous croyez que je vais rester ici et vous voir mourir sans rien faire, ou sans faire venir quelqu'un, c'est que vous me connaissez bien mal.

– Vous avez de bonnes intentions, Watson ! laissa échapper le malade entre un grognement et un gémissement. Vous démontrerai-je votre ignorance ? Que savez-vous, je vous prie, de la fièvre de Tapanuli ? Que savez-vous de l'infection noire de Formose ?

– Je n'en ai jamais entendu parler.

– Il y a beaucoup de cas maladifs, beaucoup d'étranges possibilités pathologiques en Orient, Watson… »

Il s'arrêtait entre chaque phrase pour rassembler ses forces défaillantes.

« … J'ai appris bien des choses au cours de récentes recherches médico-criminelles. C'est en les effectuant que j'ai contracté mon mal. Vous ne pouvez rien faire.

– Peut-être. Mais je sais par hasard que le docteur Ainstree, la plus grande autorité vivante en matière de maladies tropicales, se trouve actuellement à Londres. N'insistez pas, Holmes ! Sur l'heure je vais le chercher. »

Et je me dirigeai résolument vers la porte.

Jamais je n'éprouvai un tel choc ! La seconde d'après, avec un bond de tigre, le mourrant m'avait pris à bras-le-corps. J'entendis une clef qui tournait dans la serrure. Il revint en titubant s'abattre sur son lit, épuisé et haletant après ce terrible sursaut d'énergie.

« Vous ne m'arracherez pas la clef de force, Watson ! Je vous ai eu, mon ami. Vous êtes ici, vous y resterez jusqu'à ce que mon bon plaisir en décide autrement. Mais je me prêterai à vos caprices… »

(Tout cela par petits paquets, entrecoupés de douloureux efforts pour reprendre haleine.)

« … Vous ne songez qu'à mon propre bien. Bien sûr, je le sais. Je vous laisserai faire, mais donnez-moi le temps de récupérer des forces. Pas maintenant, Watson, pas maintenant ! Il est quatre heures, vous pourrez sortir…

– C'est stupide, Holmes.

– Seulement deux heures, Watson ! Je vous promets que vous pourrez sortir à six heures. Voudriez-vous attendre ?

– Je crois que je n'ai pas le choix.

– En effet, Watson. Merci, je n'ai pas besoin d'aide pour arranger les draps. Gardez vos distances, s'il vous plaît, Watson. D'ailleurs, j'ajoute une autre condition. Vous irez chercher du secours : non auprès de l'homme dont vous avez cité le nom, mais auprès de celui que je désignerai.

– Si vous voulez.

– Les trois premiers mots sensés que vous avez prononcés depuis que vous êtes entré, Watson. Vous trouverez des livres par-là. Je suis un peu fatigué. Je me demande ce qu'éprouve une batterie quand elle déverse de l'énergie dans un non-conducteur. A six heures, Watson, nous reprendrons notre entretien. »

Mais il était écrit que nous reprendrions bien avant six heures, et dans des circonstances qui me causèrent un choc à peine moins formidable que celui que j'avais ressenti quand devant la porte il avait sauté sur moi. Pendant quelques minutes j'étais demeuré assis à contempler dans le lit cette forme humaine silencieuse ; les draps recouvraient presque tout son visage et il semblait endormi. Puis, incapable de me mettre à lire, j'avais fait lentement le tour de la chambre en regardant les portraits des criminels célèbres qui décoraient les murs. Finalement, au cours de cette déambulation sans but, j'arrivai devant la cheminée. Un désordre de pipes, de blagues à tabac, de seringues, de canifs, et de cartouches de revolver s'étalait sur le manteau. Au milieu il y avait une petite boite d'ivoire blanche et noire avec un couvercle à glissière. C'était un joli

objet, et j'avais allongé ma main pour l'examiner d'un peu plus près quand…

Oh ! ce fut un cri terrible qu'il poussa ! un cri qui dut être entendu de la rue. Quand je l'entendit j'eus la chair de poule et mes cheveux se hérissèrent. Je me retournai et surpris un regard délirant dans un visage convulsé. Je restai pétrifié, avec la petite boîte dans ma main.

« Reposez-la ! Posez-la, immédiatement, Watson ! tout de suite, vous dis-je !… »

Sa tête retomba sur l'oreiller et il exhala un profond soupir de soulagement quand j'eus replacé la boîte sur la cheminée.

« … Je déteste que l'on touche à mes affaires, Watson. Vous le savez : je déteste cela. Vous m'énervez au-delà de toute limite. Vous, un médecin, vous en faites assez pour mener un malade dans un asile de fous. Asseyez-vous, mon vieux, et laissez-moi me reposer ! »

Cet incident ne me plut pas du tout. L'excitation violente et sans motif de Holmes, suivie d'un ton brutal si éloigné de sa mesure habituelle, me prouvait le désordre de son esprit. De toutes les ruines, celle d'un esprit distingué est la plus lamentable. Je m'assis, désespéré, et ne dis mot avant que le délai stipulé se fût écoulé. Il semblait avoir surveillé l'heure avec autant d'attention que moi, car un peu avant six heures il se mit à parler avec la même nervosité.

« Maintenant, Watson, avez-vous de la monnaie dans votre poche ?

– Oui.

– Des pièces d'argent ?

– Plusieurs.

– Combien de demi-couronnes ?

– Cinq.

– Ah ! trop peu ! Trop peu ! Pas de chance, Watson !

Néanmoins, mettez-les dans votre gousset. Et le reste de votre monnaie dans la poche gauche de votre pantalon. Merci. Vous aurez beaucoup plus d'équilibre ainsi. »

C'était un délire stupide. Il frissonnait ; il émit un bruit à mi-chemin entre un coup de toux et un sanglot.

« Maintenant, allumez le gaz, Watson. Mais veillez soigneusement à ce que pas un instant la clef ne soit tournée plus qu'à moitié. Merci, c'est parfait. Non, ne baissez pas le store. Maintenant, voulez-vous avoir l'obligeance de placer des lettres et des journaux sur cette table à ma portée. Merci. Maintenant, apportez-moi un peu de ce désordre sur la cheminée ? Très bien, Watson ! il y a là une pince à sucre. S'il vous plaît, utilisez-la pour saisir cette petite boîte en ivoire que vous placerez ici, parmi les journaux. Bien ! Vous pouvez maintenant aller chercher M. Culverton Smith, 13, Lower Burke Street. »

Pour être franc, mon désir d'appeler un confrère avait quelque peu faibli, car le pauvre Holmes délirait si visiblement que je craignais de le laisser seul. Cependant il paraissait aussi vivement souhaiter être examiné par la personne qu'il venait de nommer que tout à l'heure obstinée à refuser toute consultation.

« Je n'ai jamais entendu ce nom-là, répondis-je.

– C'est possible, mon bon Watson. Vous serez peut-être étonné d'apprendre que l'homme qui connaît le mieux cette maladie n'est pas un médecin mais un planteur. M. Culverton Smith est un colon bien connu à Sumatra et il séjourne actuellement à Londres. Une épidémie sur sa plantation, éloignée de tout secours médical, l'a conduit à l'étudier personnellement, et il a obtenu des effets qui vont loin. C'est un homme très méthodique, et je ne désirais pas que vous alliez chez lui avant six heures parce que j'étais sûr que vous ne le trouveriez pas auparavant. Si vous pouvez le convaincre de venir ici et de nous faire profiter de son expérience unique de cette maladie, dont l'étude est devenue sa marotte, je ne doute

pas qu'il pourrait me sauver. »

Je répète les phrases de Holmes comme si elles n'avaient pas été entrecoupées par des efforts pour respirer et par des crispations de mains qui montraient combien il souffrait. Son aspect physique avait empiré depuis mon arrivée. Les pommettes étaient encore plus rouges, les yeux cernés brillaient avec plus de feu, son front ruisselait de sueur froide. Il conservait toutefois sa façon désinvolte de parler. Jusqu'à son dernier souffle il continuerait à se dominer.

« Vous lui direz exactement dans quel état vous m'avez laissé, reprit-il. Vous lui confierez l'exacte impression que vous avez : celle d'un homme à l'agonie et qui délire. Vraiment, je me demande pourquoi tout le lit de l'océan n'est pas constitué par une masse solide d'huîtres, tant ces coquillages semblent prolifiques. Ah ! je vagabonde ! C'est étrange comme le cerveau contrôle le cerveau ! Que disais-je, Watson ?

– Vous me donniez mes instructions pour M. Culverton Smith.

– Ah ! oui ; je me souviens ! Ma vie en dépend. Plaidez ma cause auprès de lui, Watson. Nous ne sommes guère en bons termes tous les deux. Son neveu, Watson… J'avais flairé une déloyauté grave, et je me suis permis de le lui faire comprendre. L'enfant est mort d'une mort horrible. Il m'en veut. Vous l'apaiserez, Watson. Priez-le, suppliez-le, amenez-le ici n'importe comment. Il peut me sauver. Lui seul.

– Je l'amènerai dans un fiacre, même si je dois l'y traîner de force.

– Vous ne ferez pas cela. Vous le convaincrez de venir. Et vous reviendrez ici avant lui. Dites-lui ce qui sera nécessaire pour ne pas revenir en même temps que lui. N'oubliez pas, Watson. Vous ne m'avez jamais manqué de parole. Sans aucun doute il existe des ennemis naturels qui limitent la croissance des êtres. Vous et moi, Watson, nous avons joué notre rôle. Le monde sera-t-il envahi par des huîtres ? non, non ! Ce serait horrible ! Transmettez-lui tout ce que vous pensez de mon cas. »

Je sortis sur cet écho d'une magnifique intelligence balbutiant comme un enfant idiot. Il m'avait remis la clef ; je l'emportai pour qu'il ne s'enferme pas. Mme Hudson attendait, tout en larmes et tremblante, dans le couloir. Derrière moi quand je descendis l'escalier, j'entendis la voix haute et aigre de Holmes entonner un chant délirant. Tandis qu'en bas je hélais un fiacre un homme vint vers moi à travers le brouillard.

« Comment va M. Holmes, monsieur ? » me demanda-t-il.

C'était une vieille connaissance : l'inspecteur Morton, de Scotland Yard, en civil.

« Il est très malade », répondis-je.

Il me dévisagea d'un air bizarre. Si ce n'avait pas été trop diabolique, j'aurais parié avoir distingué un éclair de satisfaction sur son visage.

« On me l'avait dit », murmura-t-il.

Le fiacre étant arrivé, je le quittai.

Lower Burke Street était une rue bordée de belles maisons dans un quartier qui s'étend entre Notting Hill et Kensington. La demeure devant laquelle mon cocher s'arrêta avait un extérieur respectable et imposant avec ses balcons en fer forgé, sa porte massive à deux battants, ses cuivres étincelants. Décor complété harmonieusement par le maître d'hôtel qui émanait d'une lampe électrique placée derrière lui.

« Oui, M. Culverton est ici. Le docteur Watson ? Très bien, monsieur, je vais présenter votre carte. »

Mon titre aussi modeste que mon nom ne semblèrent pas impressionner M. Culverton Smith. A travers la porte à demi ouverte, j'entendis une voix de fausset, pétulante, agressive.

« Qui est cette personne ? Que me veut-elle ? Mon Dieu, Stapples, combien de fois ne vous ai-je pas dit que je ne voulais pas être dérangé pendant mes heures d'études ? »

Un flux discret de paroles apaisantes jaillit de la bouche du maître d'hôtel.

« Eh bien, je ne le verrai pas, Stapples ! Je ne peux pas supporter que mon travail soit haché de la sorte. Je ne suis pas à la maison. Dites-lui. Dites-lui de revenir un matin s'il désire réellement me voir. »

De nouveau le murmure pacifiant.

« Non, non, transmettez-lui ce message. Qu'il vienne un matin, ou qu'il s'en aille au diable. Je ne veux pas être dérangé. »

Je pensai à Holmes gisant sur son lit de malade et comptant peut-être les minutes qui le séparaient du moment où le secours arriverait. Ce n'était pas l'heure des politesses. Sa vie dépendait de ma promptitude. Avant que le maître d'hôtel, entre deux courbettes, eût pu me communiquer son message, je l'avais écarté et j'étais entré dans la pièce.

Poussant un cri aigu de colère, un homme se leva d'un fauteuil à côté du feu. Je vis un grand visage jaune, à la peau grasse et rude, nanti d'un lourd double menton et deux yeux gris maussades, menaçants, qui étincelaient sous des sourcils broussailleux couleur de sable. En équilibre sur un côté de son haut crâne chauve, une petite calotte de velours était coquettement posée. Le crâne avait une énorme capacité. Pourtant, quand mon regard descendit, je m'aperçus avec stupéfaction que l'homme était petit frêle, que ses épaules et son dos étaient tordus comme quelqu'un qui aurait été rachitique dans sa jeunesse.

« Que veut dire ceci ? cria-t-il de sa voix de fausset. Que signifie cette intrusion ? Ne vous ai-je pas fait dire que je vous recevrais demain matin ?

– Je suis désolé, dis-je. Mais l'affaire qui m'amène ne souffre aucun délai. M. Sherlock Holmes… »

Le nom de mon ami produisit un effet extraordinaire sur le petit homme. Toute trace de colère disparut de son visage. Sa physionomie devint tendue, en alerte.

« Venez-vous de la part de Holmes ?

– Je le quitte à l'instant.

– Comment va-t-il ?

– Il est dans un état désespéré. Voilà pourquoi je suis venu. »

L'homme m'indiqua une chaise, et fit demi-tour pour se rasseoir. La glace qui se trouvait au-dessus de la cheminée me réfléchit sa figure. J'aurais juré qu'elle s'était éclairée d'un sourire méchant, abominable. Pourtant j'ai cru qu'il s'agissait d'une sorte de contraction nerveuse, car lorsqu'il se retourna dans ma direction ses traits étaient parfaitement impassibles.

« Je regrette cette nouvelle, dit-il. Je ne connais M. Holmes qu'à travers quelques affaires que nous avons eu à traiter ensemble, mais j'éprouve beaucoup de respect pour ses talents et pour son caractère. C'est un amateur du crime, comme j'en suis un de la maladie. Voilà mes prisons, ajouta-t-il en me montrant une rangée de flacons et de fioles sur une table latérale. Parmi ces cultures de gélatine, quelques-uns des plus grands criminels du monde sont en train de purger leur peine.

– C'est en raison de vos connaissances spéciales que M. Holmes souhaitait vous voir. Il professe une très haute opinion de vous, et il a pensé que vous étiez le seul home au monde à pouvoir le secourir. »

Le petit homme sursauta, et la calotte chut sur le tapis.

« Pourquoi ? demanda-t-il. Pourquoi M. Holmes pense-t-il que je pourrais le secourir ?

– Parce que vous êtes compétent dans les maladies orientales.

– Mais d'où vient qu'il croit que sa maladie est orientale ?

– Parce que, au cours d'une enquête professionnelle, il a travaillé avec des marins chinois sur les docks. »

M. Culverton Smith sourit avec satisfaction et ramassa sa calotte.

« Oh ! voilà pourquoi, hé ? J'espère que le mal n'est pas si

mal que vous le supposez. Depuis combien de temps est-il malade ?

– Trois jours.

– Délire-t-il ?

– De temps en temps.

– Tut ! tut ! Cela paraît sérieux. Il serait inhumain de ne pas répondre à son appel. Je répugne à être dérangé dans mon travail, docteur Watson, mais à cette affaire est exceptionnelle. Je vous accompagne tout de suite. »

Je me souviens des instructions de Holmes.

« J'ai un autre rendez-vous, m'excusai-je.

– Très bien. J'irai donc seul. J'ai en note l'adresse de M. Holmes. Vous pouvez vous fier à moi : dans une demi-heure au plus je serai chez lui. »

C'est d'un cœur lourd que je pénétrai dans la chambre de Holmes. Le pis était peut-être survenu en mon absence. Je fus grandement soulagé en constatant les progrès qu'au contraire il avait accomplis. Il avait toujours l'air d'un spectre, mais toute trace de délire avait disparu ; il parlait encore d'une voix faible, certes ; toutefois sa lucidité et sa netteté ne l'avaient pas abandonné.

« Alors, l'avez-vous vu, Watson ?

– Oui. Il vient.

– Admirable, Watson ! Admirable ! Vous êtes le meilleur des messagers.

– Il voulait m'accompagner.

– Oh ! il ne fallait surtout pas ! Impossible, Watson ! A-t-il demandé quel était mon mal ?

– Je lui ai parlé des chinois d'East End.

– Très exact ! Eh bien, Watson, vous avez fait tout ce que pouvait faire un bon ami. Maintenant vous pouvez disparaître

de la scène.

– Je dois attendre et écouter son avis, Holmes.

– Bien sûr ! Mais j'ai des raisons de supposer que cet avis serait beaucoup plus sincère et valable s'il croyait que nous sommes seuls. Il y a juste assez de place derrière la tête de mon lit, Watson.

– Mon cher Holmes !

– Je crains que vous n'ayez pas le choix, Watson. La chambre ne se prête pas à beaucoup de cachettes, ce qui est parfait ; autrement elle éveillerait des soupçons. Mais là, Watson, juste là, je crois que vous y arriverez… »

Il se redressa soudain, et son visage hagard se couvrit d'une expression d'intensité farouche.

« … Voilà les roues, Watson. Vite, mon vieux, si vous m'aimez ! Et ne bougez pas, quoi qu'il arrive… quoi qu'il arrive, entendez-vous ? Ne parlez pas ! Ne remuez pas ! Écoutez seulement, mais de vos deux oreilles ! »

En un instant son subit accès de force disparut, et son langage de commandement fit place aux murmures incompréhensibles d'un homme en proie au délire.

De ma cachette, j'entendis les pas monter l'escalier, puis la porte s'ouvrir et se refermer. Alors, à ma surprise, s'établit un long silence, seulement interrompu par les râles et la respiration lourde du malade. Je m'imaginai que notre visiteur se tenait debout près du lit et examinait Holmes. Enfin ce silence pesant cessa.

« Holmes ! s'écria-t-il. Holmes !… »

Sa voix ressemblait à celle de quelqu'un qui aurait voulu réveiller un dormeur.

« … Vous ne pouvez pas m'entendre, Holmes ? »

Il y eut une sorte de froissement d'étoffe, comme s'il avait rudement secoué le malade par les épaules.

« Est-ce vous, monsieur Smith ? chuchota Holmes. J'osais à peine espérer que vous viendriez. »

L'autre se mit à rire.

« Je ne l'aurais pas cru non plus. Et pourtant, voyez-vous, je suis ici. Les charbons ardents, Holmes : les charbons ardents !

– C'est très bien de votre part, très noble… J'apprécie vos connaissances particulières. »

Notre visiteur ricana.

« Vous les appréciez. Vous êtes, heureusement, le seul homme de Londres à les apprécier. Savez-vous quel est votre mal ?

– Le même, répondit Holmes.

– Ah ! vous reconnaissez les symptômes ?

– Je ne les reconnais que trop bien.

– Eh bien, cela ne m'étonnerait pas, Holmes. Je ne serais pas surpris si c'était les mêmes. Dans ce cas, les perspectives ne seraient pas drôles pour vous. Le pauvre Victor est mort le quatrième jour : il était jeune, fort, vaillant. Comme vous l'avez dit, c'était assez surprenant qu'il eût contracté au cœur de Londres un mal asiatique assez rare, mal que j'avais de surcroît spécialement étudié. Singulière coïncidence, Holmes ! Très habile de votre part de l'avoir remarquée, mais peu charitable d'avoir suggéré que c'était la cause et l'effet.

– Je savais que vous l'aviez fait.

– Oh ! vous le saviez, vraiment ? Eh bien, vous ne pouviez pas le prouver en tout cas. Mais que pensez-vous d'un homme qui répand des rapports de ce genre sur mon compte et puis qui rampe pour obtenir du secours quand il est malade ? Quel jeu est-ce, eh ? »

J'entendis la respiration haletante du malade.

« Donnez-moi à boire ! murmura-t-il.

– Vous êtes près de la fin, mon ami. Mais je ne veux pas que

vous quittiez ce monde sans que nous ayons ensemble une petite conversation. Voilà pourquoi je vous donne de l'eau. Là, ne la renversez pas ! Bien. Pouvez-vous comprendre ce que je dis ? »

Holmes grogna.

« Faites ce que vous pouvez pour moi ! haleta-t-il. Laissez le passé dans le passé. J'oublierai ce que j'ai dit, je vous le jure. Guérissez-moi seulement, et je l'oublierai.

– Oublier quoi ?

– Les circonstances de la mort de Victor Savage. Vous venez d'admettre que vous l'avez tué. Je l'oublierai.

– Vous pouvez l'oublier ou vous en souvenir, comme vous voudrez. Je ne vous vois pas dans le box des témoins. Je vous vois plutôt dans une boîte d'une forme différente, mon bon Holmes. Oui, oui, je vous assure ! Il ne m'importe guère que vous sachiez comment est mort mon neveu. Ce n'est pas de lui que nous parlons : c'est de vous.

– Oui.

– Le bonhomme qui est venu me trouver… J'ai oublié son nom… Il m'a dit que vous aviez contracté le mal dans East End parmi les marins.

– C'est ce que je crois.

– Vous êtes fier de votre cerveau, Holmes, n'est-ce pas ? Vous vous croyez habile, n'est-ce pas ? Vous êtes tombé sur plus habile que vous, pour une fois ! Maintenant faites un effort en arrière, Holmes. Vous ne voyez pas une autre occasion où vous auriez pu attraper le mal ?

– Je ne peux pas penser. Mon esprit s'en va. Pour l'amour du Ciel, aidez-moi !

– Oui, je vais vous aider. Je vais vous aider à comprendre simplement où vous êtes et comment vous en êtes arrivé là. Je tiens à ce que vous le sachiez avant de mourir.

– Donnez-moi quelque chose pour me soulager.

– C’est douloureux, hé ? Oui, les coolies hurlaient de douleur sur la fin ! Cela vous prend comme des crampes, je parie ?

– Oui, oui ! Des crampes.

– Eh bien, vous allez pouvoir entendre ce que je vais vous dire. Écoutez ! Ne vous rappelez-vous pas un incident sortant de l’ordinaire et survenu un peu avant le début de vos symptômes ?

– Non, rien.

– Réfléchissez.

– Je suis trop malade pour réfléchir.

– Je vais vous aider. Vous n’avez rien reçu par la poste ?

– Par la poste ?

– Oui. Un paquet, par hasard ?

– Je m’évanouis… Je m’en vais !

– Écoutez, Holmes !… »

Il y eut un bruit comme s’il secouait le mourrant, et je dus ma maîtriser pour ne pas sortir de ma cachette.

« … Vous devez m’entendre. Vous allez m’entendre. Vous rappelez-vous une boîte ? Une boîte en ivoire ? Elle est arrivée mercredi. Vous l’avez ouverte… Vous vous en souvenez ?

– Oui, je l’ai ouverte. Il y avait un ressort pointu à l’intérieur. Une farce…

– Ce n’était pas une farce, vous vous en apercevrez à vos dépens. Imbécile, vous l’avez bien cherché ! Qui vous a demandé de vous mettre en travers de mon chemin ? Si vous m’aviez laissé tranquille, je ne vous aurais pas fait de mal.

– Je me rappelle, balbutia Holmes. Le ressort ! Il m’a piqué au sang. Cette boîte… Celle-ci sur la table !

– Celle-ci même, pardieu ! Et je la mets dans ma poche avant de vous quitter. Ainsi disparaîtra votre dernier lambeau de

preuve. Mais vous savez la vérité à présent, Holmes, et vous pouvez mourir avec la certitude que je vous ai tué. Vous connaissiez trop de choses sur la mort de Victor Savage ; je vous ai envoyé de quoi partager son destin. Vous êtes tout près de votre fin dernière, Holmes. Je vais m'asseoir et attendre votre mort. »

La mort de Holmes n'était plus qu'un chuchotement presque inaudible.

« Quoi ? dit Smith. Plus de lumières ? Ah ! les ombres commencent à tomber, hein ? Oui, je vais faire les grandes lumières afin que je puisse mieux vous regarder mourir… »

Il traversa la chambre et la lampe brilla avec tout son éclat.

« … Y a-t-il un autre petit service que je puisse vous rendre, mon ami ?

– Une allumette et une cigarette. »

La joie et la stupéfaction manquèrent de me faire bondir hors de ma cachette. Il parlait avec son timbre normal, un peu faible peut-être, mais je reconnaissais bien la voix. Un long silence s'ensuivit, et je devinai que Culverton Smith ahuri contemplait le malade.

« Que signifie tout cela ? dit-il d'un ton sec, âpre.

– Le meilleur moyen de bien jouer un rôle, dit Holmes, c'est d'entrer dans la peau du personnage. Je vous donne ma parole que depuis trois jours je n'ai rien mangé ni bu, exception faite de ce verre d'eau que vous avez eu la bonté de me tendre. Mais pour le tabac, ç'a été plus dur ! Ah ! voici quelques cigarettes !… »

J'entendis le frottement d'une allumette.

« … Je vais beaucoup mieux. Hello ! Entendrais-je le pas d'un ami ?

Des pas résonnèrent derrière la porte qui s'ouvrit, et l'inspecteur Morton apparut.

« Tout est en règle : voici votre homme », lui dit Holmes.

Le policier employa les formules habituelles.

« Je vous arrête sous l'inculpation de meurtre sur la personne du nommé Victor Savage, conclut-il.

– Et vous pourriez ajouter de tentative de meurtre sur la personne d'un nommé Sherlock Holmes ! fit observer mon ami avec un petit rire. Pour épargner un souci à un malade, inspecteur, M. Culverton Smith a eu la bonté de donner notre signal en ouvrant davantage lui-même le gaz. D'autre part, le prisonnier a dans la poche droite de son manteau une petite boîte qu'il vaudrait mieux lui retirer. Merci. A votre place, je la manipulerais avec précaution. Posez-là ici. Elle sera utile au procès. »

Une légère bousculade s'ensuivit, et se termina par un bruit de ferrailles et un cri de douleur.

« Vous ne réussirez qu'à vous faire du mal ! dit l'inspecteur. Restez tranquille, voulez-vous ? »

J'entendis le cliquetis des menottes qui se refermaient.

« Un joli piège ! cria la voix de fausset. Il vous amènera dans le box, monsieur Holmes, mais pas moi ! Il m'avait prié de venir le soigner. J'ai eu pitié de lui et je suis venu. Maintenant il prétendra sans nul doute que j'ai dit quelque chose de nature à étayer ses infâmes soupçons. Mentez comme il vous plaira, Holmes ! Ma parole vaut bien la vôtre.

– Mon Dieu ! s'écria Holmes. Je l'avais totalement oublié. Mon cher Watson, je vous dois un millier d'excuses. Quand je pense que je vous ai négligé ! Je n'ai pas besoin de vous présenter à M. Culverton Smith, puisque je crois que vous vous êtes déjà rencontrés au début de la soirée. Avez-vous le fiacre en bas ? Je vous suivrai quand je serai habillé, car je vous serai peut-être de quelque utilité au commissariat. »

Pendant que Holmes avalait un verre de vin et quelques biscuits tout en s'habillant, il me dit :

« Jamais je n'en ai eu davantage besoin ! Vous savez, je n'ai pas d'habitudes très régulières pour mes repas, et le jeûne m'a moins affecté que beaucoup d'autres personnes. Mais il était indispensable que je pusse convaincre Mme Hudson de la réalité de ma condition, puisqu'elle devait vous en informer, et vous, en informer Smith à votre tour. Vous ne m'en voulez pas, Watson ? Comprenez que parmi tous vos talents, mon secret, vous n'auriez jamais été capable de persuader Smith de la nécessité urgente de sa présence, qui était au centre de mon plan. Connaissant sa nature vindicative, je savais parfaitement qu'il viendrait contempler son chef-d'œuvre.

– Mais votre aspect physique, Holmes ? Votre visage de spectre ?

– Trois journées de jeûne total n'arrangent jamais une beauté, Watson ! Pour le reste, il n'y a rien qu'une éponge ne puisse faire disparaître. Avec de la vaseline sur le front, de la belladone dans les yeux, du rouge sur les pommettes et des croûtes de cire autour des lèvres, on peut toujours produire un effet satisfaisant. Le maquillage est un sujet sur lequel j'ai eu souvent envie d'écrire une petite monographie. Quelques propos sur des demi-couronnes, des huîtres, ou n'importe quoi de bizarre produisent un plaisant effet de délire.

– Mais pourquoi ne vouliez-vous pas que je vous approche, puisqu'il n'y avait nul danger de contagion ?

– Vous le demandez, mon cher Watson ? Croyez-vous que j'estime si peu vos talents de médecin ? Pouvais-je imaginer que votre jugement astucieux se méprendrait sur le cas d'un mourant qui, bien que faible, ne présentait ni accélération du pouls ni hausse de température ? A quatre mètres j'avais une chance de vous tromper. Si j'échouais à vous persuader de mon mal, qui serait aller chercher mon Smith et me l'offrir à discrétion ? Non, Watson, ne touchez pas à cette boîte. Si vous la regardez de coté, vous pouvez voir d'où le ressort pointu se détend comme la langue d'une vipère. J'affirme que c'est par un procédé analogue que le pauvre Savage, qui s'interposait entre

ce monstre et un héritage, a été tué. Mon courrier est toutefois, comme vous le savez, et je suis toujours sur mes gardes quand je reçois des paquets. Je compris aussitôt qu'en lui faisant croire qu'il avait réussi, je pourrais lui arracher une confession par surprise. Je me suis donc déguisé comme un véritable artiste. Merci, Watson, il faut que vous m'aidiez à mettre mon manteau. Quand mon aurons terminé au commissariat de police, je crois qu'un petit repas chez Simpson ne serait pas déplacé ! »

SON DERNIER COUP D'ARCHET[7]

Il était neuf heures du soir le 2 août (le plus terrible des mois d'août de l'histoire mondiale). On aurait pu croire que déjà la malédiction divine pesait lourdement sur un monde dégénéré, car un silence impressionnant ainsi qu'un sentiment d'expectative planaient dans l'air suffocant, immobile. Le soleil était couché, mais vers l'horizon d'ouest, s'étirait une balafre couleur de sang comme une blessure ouverte. Au-dessus les étoiles brillaient, claires ; et au-dessous les feux des bateaux scintillaient dans la baie. Deux Allemands se tenaient accoudés sur le parapet de pierre de la terrasse ; la longue maison basse à lourds pignons étalait sa masse derrière eux ; ils regardaient la large courbe du rivage au pied de la grande falaise crayeuse sur laquelle Von Bork s'était perché, tel un aigle errant, quatre ans plus tôt. Leurs têtes se touchaient presque. Ils échangeaient des propos confidentiels. D'en bas les bouts incandescents de leurs cigares devaient ressembler aux yeux d'un mauvais diable scrutant la nuit.

Un homme remarquable, ce Von Bork ! Sans rival, pour ainsi dire, parmi tous les dévoués agents du Kaiser. Ses qualités l'avaient recommandé pour une mission en Angleterre (la plus importante de toutes) ; depuis qu'il s'y était attelé, ses talents s'étaient vite affirmés dans l'esprit de la demi-douzaine de personnes au courant de son activité, et notamment de son compagnon du moment, le baron Von Herling, secrétaire principal de la légation, dont la formidable Benz de 100 CV bloquait le chemin de campagne en attendant de ramener à Londres son propriétaire.

« Pour autant que je puisse juger des événements, disait le secrétaire, vous serez probablement de retour à Berlin avant

une semaine. Quand vous arriverez, mon cher Von Bork, je crois que vous serez surpris de l'accueil que vous recevrez. Je sais ce que l'on pense dans les cercles les plus élevés du travail que vous avez accompli dans ce pays. »

C'était un colosse, le secrétaire : grand, large, épais ; il s'exprimait avec lenteur et conviction, ce qui lui avait beaucoup servi dans sa carrière politique.

Von Bork se mit à rire.

« Ils ne sont pas très difficiles à tromper, fit-il. Impossible de trouver un peuple plus docile, plus naïf !

– Je ne sais pas, répondit l'autre en réfléchissant. Ils ont des limites bizarres qu'il ne faut pas dépasser. Leur naïveté de surface est un piège pour l'étranger. La première impression est qu'ils sont complètement mous ; et puis on tombe soudain sur quelque chose de très coriace ; alors on sait qu'on a atteint la limite et il faut s'adapter au fait. Par exemple leurs conventions insulaires exigent d'être respectées.

– Vous voulez parler du « bon ton » et de ces sortes de choses ? demanda Von Bork en soupirant comme quelqu'un qui en a souffert beaucoup.

– J'entends le préjugé anglais, dans toutes ses curieuses manifestations. Tenez, je vous citerai l'une de mes pires bévues. Je peux me permettre de parler de mes bévues, car vous connaissez assez bien mon travail pour être au courant de mes réussites. Je venais d'arriver en poste. Je fus invité pour le week-end à une party dans la maison de campagne d'un ministre du cabinet. La conversation fut d'une indiscrétion folle. »

Von Bork fit un signe de tête.

« J'y étais, dit-il.

– En effet. Eh bien, tout naturellement j'ai envoyé à Berlin un résumé des renseignements obtenus. Pour mon malheur notre brave chancelier a la main un peu lourde dans ce genre

d'affaires, et il a transmis une observation qui montrait éloquemment qu'il savait ce qui avait été dit. Bien sûr, la piste remontait droit sur moi. Vous n'avez pas idée du mal que cette histoire m'a fait. Je peux vous assurer qu'en l'occurrence il ne restait rien de mou chez nos hôtes anglais ! J'ai mis deux ans à faire oublier ce scandale. Mais vous, qui posez au sportif…

– Non, ne m'appelez pas un poseur. Une pose évoque un artifice. Or, je suis tout à fait naturel. Je suis né sportif. J'aime le sport.

– Votre efficacité s'en trouve accrue. Vous faites de la voile contre eux, vous chassez avec eux, vous jouez au polo, vous êtes leur égal dans n'importe quel sport, votre attelage à quatre a remporté le grand prix. J'ai même entendu dire que vous acceptiez de boxer avec leurs jeunes officiers. Quel est le résultat ? Personne ne vous prend au sérieux. Vous êtes « un bon vieux sportif », « un type tout à fait bien pour un Allemand », qui boit sec, qui fréquente les boîtes de nuit, qui mène une vie de bâton de chaise, que sais-je encore ! Et cette paisible maison de campagne qui vous appartient est le centre d'où part la moitié du mal qui est fait à l'Angleterre, tout comme son sportif propriétaire est le plus astucieux des agents secrets. C'est génial, mon cher Von Bork, génial !

– Vous me flattez, baron. Mais j'ai certainement le droit de dire que mes quatre années passées dans ce pays n'ont pas été improductives. Je ne vous ai jamais montré mon petit entrepôt. Voudriez-vous entrer un instant ? »

La porte du bureau ouvrait directement sur la terrasse. Von Bork la poussa et, passant le premier, alluma l'électricité. Puis il referma la porte derrière la silhouette massive qui l'avait suivi, et tira un épais rideau devant la fenêtre grillagée. Ce n'est que lorsque toutes ces précautions furent prises et vérifiées qu'il tourna vers son invité un visage aquilin bronzé par le soleil.

« Quelques papiers ne sont plus ici, dit-il. Quand ma femme et les domestiques sont partis hier pour Flessingue, ils ont emporté les moins importants. Pour les autres, je réclamerai la

protection de l'ambassade.

– Votre nom figure déjà parmi ceux de la suite personnelle de l'ambassadeur. Il ne s'élèvera aucune difficulté pour vous et vos bagages. Tout de même il est possible que nous ne soyons pas obligés de partir. L'Angleterre peut abandonner la France à son destin. Nous sommes sûrs qu'il n'existe pas entre elles un traité contraignant.

– Et avec la Belgique ?

– Certes, il y a aussi la Belgique ! »

Von Bork hocha la tête.

« Je ne vois pas comment l'Angleterre ne bougerait pas. Avec la Belgique elle est liée par un traité formel. Elle ne pourrait jamais se relever d'une telle humiliation.

– Du moins aurait-elle la paix pour quelque temps.

– Mais son honneur ?

– Bah ! mon cher, nous vivons une époque utilitaire ! L'honneur est une conception médiévale. En outre l'Angleterre n'est pas prête. C'est inconcevable que notre impôt de guerre de cinquante millions, dont on aurait pu croire qu'il rendrait notre plan clair comme le jour, aussi clair que si nous l'avions publié à la première page du Times, n'ait pas tiré ces gens-là de leur somnolence ! De temps à autre on entend une question : c'est mon affaire de trouver une réponse. Ici et là encore on note un peu d'irritation : c'est mon affaire de l'apaiser. Mais je vous donne ma parole qu'en ce qui concerne l'essentiel (réserves de munitions, préparatifs pour faire front à une attaque de sous-marins, organisation pour la fabrication de puissants explosifs) rien n'a été fait. Comment donc l'Angleterre pourrait-elle intervenir, surtout quand nous l'occupons suffisamment avec la guerre civile d'Irlande, les suffragettes en furie et Dieu sait quoi, pour qu'elle centre ses pensées sur elle-même ?

– Elle doit penser à son avenir, voyons !

– Ah ! c'est autre chose ! Je suppose que pour l'avenir nous

avons des desseins très précis sur l'Angleterre, et que vos renseignements nous seront d'une importance vitale. Avec M. John Bull, c'est pour aujourd'hui ou pour demain. S'il préfère aujourd'hui, nous sommes absolument prêts. Si c'est demain, nous serons encore mieux prêts. A mon avis, ils seraient plus avisés en combattant avec l'appoint d'alliés que privés de leur concours, mais cela les regarde. Cette semaine est la semaine décisive. Vous m'aviez parlé de vos papiers… »

Dans un angle de la grande pièce à panneaux de chêne, entourée d'une ceinture de livres, un rideau était tiré. Von Bork l'écarta ; un gros coffre-fort cerclé de cuivre apparut. L'Allemand détacha une petite clef de sa chaîne de montre, manipula longuement la serrure, et la lourde porte s'ouvrit.

« Regardez ! » dit-il en reculant d'un pas.

La lumière éclairait l'intérieur du coffre et le secrétaire considéra avec un intérêt extraordinaire les rangées de casiers bourrés qu'il contenait. Chaque casier portait son étiquette. Ses yeux coururent de l'un à l'autre pour lire des titres comme « Gués », « Défenses côtières », « Avions », « Irlande », « Égypte », « Forts de Portsmouth », « la Manche », « Rosyth ». Chaque casier était rempli de plans et de papiers.

« Colossal ! murmura le secrétaire. »

Il posa son cigare pour applaudir doucement des deux mains.

« Et tout cela en quatre ans, baron. Pas mal, n'est-ce pas, pour le buveur, le noceur, le chasseur, le sportif ! Mais le joyau de ma collection va venir, et tout est prêt pour l'accueillir. »

Il désigna un casier sur lequel était écrit : « Transmissions de la marine ».

« Mais vous avez déjà un bon dossier, il me semble ?

– Vieux papiers, qui ne sont plus à la page. L'Amirauté a été alertée, je ne sais comment, et elle a changé tous ses codes. Ç'a été un coup dur, baron ! Le pire revers de toutes mes

campagnes. Mais grâce à mon carnet de chèques et au brave Altamont, le malheur sera réparé cette nuit même. »

Le baron regarda sa montre et poussa une exclamation gutturale de déception.

« Réellement je ne peux pas attendre plus longtemps ! Vous pensez bien qu'il y a du remue-ménage en ce moment à Carlton Terrace et que nous devons être tous à nos postes. J'avais espéré rapporter la nouvelle de votre grand coup. Altamont ne vous a pas fixé d'heure ? »

Von Bork lui montra un télégramme.

« Viendrai sans faute ce soir et apporterai les nouvelles bougies d'allumage – Altamont. »

« Des bougies d'allumage ?

– Vous le voyez : il joue à l'expert automobile, et je possède, moi, un garage. Dans notre code chaque renseignement qu'il va m'apporter est baptisé du nom de l'un de ses éléments. S'il parle d'un radiateur, il s'agit d'un cuirassé ; une pompe à huile est un croiseur, etc. Les bougies d'allumage sont les signaux de la marine.

– Daté de Portsmouth à midi, dit le secrétaire en examinant le télégramme. A propos, combien lui donnez-vous ?

– Cinq cents livres pour ce travail particulier. Naturellement il a aussi un salaire.

– Il est gourmand, ce coquin ! Les traîtres sont bien utiles, mais je ne les paie jamais qu'à contrecœur.

– Je ne paie jamais Altamont à contrecœur. C'est un travailleur magnifique. Si je le paie bien, du moins me remet-il de la bonne marchandise, pour reprendre son expression. En outre ce n'est pas un traître. Je vous affirme que les sentiments antianglais du plus pur pangermain de nos junkers sont ceux d'une colombe au biberon en comparaison de la haine qu'a vouée à l'Angleterre cet Irlandais d'Amérique.

– Oh ! c'est un Irlandais d'Amérique ?

– Si vous l'entendiez parler, vous ne pourriez pas douter de son origine. Parfois je le comprends à peine. A croire qu'il a déclaré la guerre autant à l'anglais du roi qu'au roi d'Angleterre. Êtes-vous absolument obligé de partir ? Il va arriver d'un instant à l'autre.

– Non. Je regrette, mais je suis déjà resté trop longtemps. Nous vous attendons pour demain de bonne heure. Quand vous ferez franchir à ce livre des transmissions la petite porte en haut des marches du perron du duc d'York, vous pourrez inscrire un triomphal « Fin » à votre activité en Angleterre. Comment ! Du Tokay ? »

Il désigna une bouteille bien cachetée et couverte de poussière, placée sur un plateau avec deux verres.

« Puis-je vous en offrir avant que vous repreniez la route ?

– Non, merci. Mais une orgie se prépare ?…

– Altamont est fin connaisseur en vins, et il aime spécialement mon Tokay. C'est un personnage susceptible, et je le ménage dans les détails. Croyez-moi, il faut que je le soigne ! »

Ils avaient regagné la terrasse, à l'extrémité de laquelle le chauffeur du baron mit en marche le moteur de la grosse voiture.

« Ce sont les lumières de Harwich, je suppose ? dit le secrétaire en mettant son imperméable. Comme tout semble calme et pacifique ! Il se pourrait qu'avant huit jours il y ait ici d'autres lumières, et que la côte anglaise soit un endroit moins tranquille ! Le ciel également pourrait n'être pas tout à fait aussi paisible si nos braves Zeppelins tiennent leurs promesses. Tiens, qui vois-je là ? »

Derrière eux une seule fenêtre était éclairée. A côté de la lampe, devant une table, était assise une vieille femme au visage coloré coiffée d'un bonnet. Elle était penchée sur un tricot et elle s'arrêtait de temps à autre pour caresser un gros chat noir qui se tenait près d'elle sur un escabeau.

« Martha, la seule domestique que j'aie gardée. »

Le secrétaire émit un petit rire.

« Elle pourrait presque personnifier Britannia repliée sur elle-même dans une atmosphère de somnolence confortable. Eh bien, au revoir, Von Bork ! »

Sur un geste de la main il monta dans sa voiture, et les deux phares projetèrent bientôt leurs cônes dorés dans la nuit. Le secrétaire s'était affalé sur les coussins à l'arrière de la somptueuse limousine, et il avait l'esprit si préoccupé par l'imminence de la tragédie européenne qu'il ne fit pas attention à une petite Ford qu'il croisa dans la rue du village.

Von Bork revint lentement vers son bureau. Au passage il remarqua que sa vieille femme de charge avait éteint sa lampe et était allée se coucher. C'était nouveau pour lui, ce silence et cette obscurité d'une grande maison, car sa famille et une nombreuse domesticité ne l'avaient jamais quitté. Il éprouva néanmoins un soulagement à la pensée qu'ils étaient tous en sécurité et que, exception faite de cette unique vieille femme qui avait traîné dans la cuisine, il restait seul sur les lieux. Il avait beaucoup de choses à détruire dans son bureau ; il commença ce nettoyage par le vide jusqu'à ce que son visage fin de bel homme fût coloré par la chaleur que dégageaient les papiers qui brûlaient. Alors il prit une valise de cuir et empaqueta méthodiquement le précieux contenu de son coffre-fort. A peine s'était-il mis à l'ouvrage que ses oreilles enregistrèrent le bruit d'une voiture qui approchait. Il ne put réprimer une exclamation de satisfaction, boucla la valise, ferma le coffre avec sa clef et se précipita sur la terrasse. Il arriva juste à temps pour voir les phares d'une petite voiture qui s'arrêtait devant la grille. Un voyageur en descendit, s'avança vers lui d'un pas vif, tandis que le chauffeur, un homme à la forte charpente et à la moustache grise, s'installait comme quelqu'un qui se résigne à une longue attente.

« Alors ? » demanda avidement Von Bork qui était accouru au-devant de son visiteur.

Pour toute réponse l'homme agita triomphalement au-dessus de sa tête un petit paquet enveloppé de papier brun.

« Vous pouvez me serrer joyeusement la main ce soir, Mister ! cria-t-il. Je ramène enfin le gâteau !

– Les signaux ?

– Comme je l'ai dit dans mon télégramme. Toutes les transmissions : sémaphores, codes des lampes Marconi… Une copie, si ça ne vous fait rien. Pas l'original. C'était trop dangereux. Mais de la bonne marchandise, de la marchandise conforme. Vous pouvez vous y fier ! »

Il assena une grande claque sur l'épaule de l'Allemand avec une familiarité vulgaire qui amena une grimace sur le visage de l'autre.

« Entrez ! dit-il. Je suis seul à la maison. Je n'attendais plus que vous. Bien sûr une copie vaut mieux que l'original. Si un original manquait, ils changeraient le tout. Vous êtes sûr que la copie est conforme ? »

L'Irlandais d'Amérique avait pénétré dans le bureau et il étira ses longs membres sur un fauteuil. C'était un homme grand et maigre qui pouvait avoir soixante ans : il avait le visage osseux et portait une courte barbe en bouc ; il aurait pu passer pour une caricature de l'Oncle Sam. D'un coin de sa bouche pendait un cigare juteux à demi fumé ; une fois assis il frotta une allumette pour le rallumer.

« Un petit déplacement en préparation ? fit-il en regardant autour de lui. Dites, Mister… »

Ses yeux étaient tombés sur le coffre-fort que le rideau avait mis à découvert.

« … Vous n'allez pas me dire que vous gardez tous vos papiers là-dedans ?

– Pourquoi pas ?

– Sapristi ! Dans un truc pareil ? Et on vous prend pour un espion de classe ? Mais n'importe quel cambrioleur yankee

ouvrirait ça avec un ouvre-boîte ! Si j'avais su que des lettres de moi iraient se perdre dans un machin comme ça, j'aurais été bien bête de vous avoir écrit une ligne !

– N'importe quel cambrioleur s'attaquerait en vain à ce coffre, répondit Von Bork. Aucun instrument ne peut entamer son métal.

– Il y a la serrure.

– Non, c'est une serrure à double combinaison. Vous savez ce que je veux dire par là ?

– Guidez-moi un peu ! fit l'Américain

– Pour que joue la serrure, il vous faut un mot et une combinaison de chiffres… »

Il se leva et montra autour du trou pour la clef un disque à double graduation.

« … Le cercle extérieur est pour les lettres, le cercle intérieur pour les chiffres.

– Tiens, tiens ! Pas mal !

– Vous voyez que ce n'est pas aussi simple que vous le pensiez. Je l'ai fait faire il y a quatre ans ; savez-vous quel mot et quels chiffres j'avais choisis à l'époque ?

– Cela me dépasse !

– Eh bien, j'avais choisi Août comme mot, et 1914 comme chiffres. Nous y sommes. »

Le visage de l'Irlandais d'Amérique exprima une surprise admirative.

« Mais c'est formidable ! Vous êtes un prophète.

– Même dans mon pays, bien peu auraient été capables de deviner la date. Et pourtant elle est là. Demain matin je ferme et je pars.

– Dites, je crois que vous aurez à vous occuper de moi aussi. Je ne vais pas rester seul dans ce sacré pays. D'après ce que je

prévois, John Bull va se dresser sur ses pattes de derrière et deviendra enragé avant huit jours. J'aimerais mieux être de l'autre côté de l'eau à ce moment-là.

– Mais vous êtes citoyen américain ?

– Eh oui ! Jack James lui aussi était citoyen américain ; ce qui ne l'empêche pas d'être en prison à Portland. Pas moyen de briser la glace avec un policier anglais en lui disant que vous êtes citoyen américain. « C'est la loi anglaise qui commande ici », me répondrait-il. A propos, Mister, puisque nous avons parlé de Jack James, il me semble que vous ne faites pas grand-chose pour couvrir vos agents.

– Que voulez-vous dire ? demanda Von Bork âprement.

– Quoi ! Vous êtes leur employeur, oui ou non ? C'est à vous de veiller à ce qu'ils ne tombent pas. Mais ils tombent, et que faites-vous pour les tirer d'affaire ? James par exemple…

– Tout a été de la faute de James. Vous le savez aussi bien que moi. Il n'était pas assez souple pour ce genre de travail.

– James avait une tête de cochon, je vous l'accorde. Mais prenez Hollis.

– C'était un fou.

– Ma foi, il est devenu un peu cinglé sur la fin. Mais il y a de quoi déranger le cerveau d'un homme quand il lui faut jouer la comédie du matin au soir avec une centaine de types tout disposés à lui adresser les flics. Maintenant il y a Steiner… »

Von Bork tressaillit, pâlit.

« Que se passe-t-il pour Steiner ?

– Eh bien, ils l'ont eu, c'est tout. Ils ont fait une expédition sur son entrepôt la nuit dernière ; lui et ses papiers sont à la prison de Portsmouth. Vous, vous allez filer ; mais lui, le pauvre diable, il aura à répondre devant un jury, et bienheureux sera-t-il s'il sauve sa tête. Voilà pourquoi je voudrais passer de l'autre côté de l'eau en même temps que vous. »

Von Bork était fort, maître de ses nerfs ; mais cette nouvelle l'affecta visiblement.

« Comment ont-ils pu démasquer Steiner ? murmura-t-il. C'est un gros coup dur !

– Vous ne tarderez pas à en avoir un plus dur encore, car je crois qu'ils sont à mes trousses.

– Impossible, voyons !

– J'en suis sûr ! Ma logeuse a reçu la visite de policiers qui l'ont questionnée à mon sujet. Quand je l'ai su, j'ai compris que je n'avais pas autre chose à faire que disparaître au plus tôt. Mais ce que je voudrais bien comprendre, Mister, c'est comment les flics sont au courant. Steiner est le cinquième agent que vous avez perdu depuis que je marche avec vous. Je connais le sixième, si je ne bouge pas. Comment vous expliquez-vous cela ? N'avez-vous pas honte de voir vos hommes torpillés les uns après les autres ? »

Von Bork devint cramoisi.

« Comment osez-vous me parler sur ce ton ?

– Si je n'osais pas de temps à autre, Mister, je ne serais pas à votre service. Mais je vais vous dire sans fard tout ce que j'ai dans la tête. Je me suis laissé dire qu'avec vous, politiciens allemands, quand un agent avait fait son travail, vous n'étiez pas mécontents de le voir mis à l'ombre. »

Von Bork bondit.

« Osez-vous insinuer que j'ai livré mes agents ?

– Je ne vais pas jusque-là, Mister, mais il y a un mouchard quelque part, et c'est à vous de l'identifier. De toutes manières je n'accepte plus de courir de risques. Je suis mûr pour la petite Hollande, et le plus tôt sera le mieux. »

Von Bork avait dompté sa colère.

« Nous avons été alliés trop longtemps pour nous disputer maintenant à l'heure de la victoire, dit-il. Vous avez fait un

merveilleux travail, et vous avez pris des risques que je ne puis oublier. Par n'importe quel moyen, allez en Hollande : là vous pourrez trouver un bateau de Rotterdam pour New York. Aucune autre ligne ne sera sûre dans une semaine. Je vais prendre votre livre et l'emballer avec le reste. »

L'Américain avait gardé le petit paquet dans sa main ; il ne fit pas un geste pour le lâcher.

« Et le fric ? demanda-t-il.

– Le quoi ?

– La manne. La récompense. Les cinq cents livres. L'artilleur est devenu diablement gourmand sur la fin, et il a fallu que je l'arrose de cent dollars supplémentaires ; sans quoi nous serions restés le bec dans l'eau vous et moi. « Rien à faire ! » qu'il me répétait. Et il ne voulait plus m'écouter. En tout j'en ai eu avec lui pour deux cents livres ; aussi je ne vous remets le paquet que contre mon fric. »

Von Bork sourit amèrement.

« Vous ne paraissez pas avoir une très haute opinion de mon honneur, fit-il. Vous voulez l'argent avant que vous m'ayez donné le livre.

– Que voulez-vous, Mister, nous sommes en affaires !

– Très bien. Comme vous voudrez. »

Il s'assit devant la table et remplit un chèque qu'il retira du carnet, mais il ne le tendit pas à son interlocuteur.

« … Après tout, puisque nous en sommes réduits à de tels rapports, monsieur Altamont, reprit-il, je ne vois pas pourquoi je me fierais à vous plus que vous ne vous fiez à moi… »

Il se retourna vers l'Irlandais d'Amérique et le regarda par-dessus son épaule.

« … Le chèque est sur la table. Je tiens à examiner le contenu du paquet avant que vous ne le preniez. »

L'Irlandais d'Amérique le lui donna sans un mot. Von Bork

défit la ficelle et retira deux papiers d'emballage. Puis il demeura stupéfait devant le petit livre bleu qui apparut. Sur la couverture était écrit en lettre dorées : « Manuel pratique d'apiculture. » Le maître-espion n'eut pas le temps de contempler longtemps ce titre étrangement irrévérencieux. Une main de fer l'étreignit à la gorge, et une éponge chloroformée s'abattit sur son visage grimaçant.

* * * *

« Un autre verre, Watson ? » fit M. Sherlock Holmes en tendant la bouteille de Tokay Impérial.

Le robuste chauffeur, qui s'était assis près de la table, avança son verre avec une certaine avidité.

« C'est un bon vin, Holmes.

– Un grand vin, Watson. Notre ami qui est sur le canapé m'a affirmé qu'il provient de la cave personnelle de François-Joseph à Schoenbrunn. Seriez-vous assez aimable pour ouvrir la fenêtre, car les vapeurs de chloroforme ne facilitent pas la dégustation. »

Le coffre était entrebâillé ; Holmes, debout devant lui, en tira tous les dossiers, les examina rapidement, puis les rangea dans la valise de Von Bork. L'Allemand était allongé sur le canapé ; il ronflait en dormant ; une courroie ligotait ses bras ; une autre immobilisait ses jambes.

« Nous n'avons pas besoin de nous presser, Watson. Nous ne risquons pas d'être interrompus. Voudriez-vous sonner ? Il n'y a personne d'autre dans la maison, excepté la vieille Martha, qui a tenu admirablement son rôle. C'est elle qui m'a mis au courant quand j'ai pris l'affaire en main. Ah ! Martha, vous serez heureuse d'apprendre que tout s'est bien passé ! »

La vieille femme était apparue sur le seuil. Elle s'inclina en souriant devant Sherlock Holmes, mais jeta un coup d'œil un peu inquiet vers la forme humaine étendue sur le canapé.

« Il va bien, Martha, il n'a eu aucun mal.

– Cela me fait plaisir, monsieur Holmes. D'un certain point de vue, il a été un bon maître. Il voulait que je parte hier avec sa femme pour l'Allemagne, mais cela n'aurait guère convenu à vos plans, n'est-ce pas, monsieur ?

– Cela ne m'aurait pas du tout plu, Martha. Tant que vous étiez ici, j'étais tranquille. Nous avons attendu votre signal, ce soir.

– Le secrétaire était là, monsieur.

– Oui. Sa voiture nous a croisés.

– Je croyais qu'il ne partirait jamais. Je savais que vous auriez été contrarié, monsieur, si vous l'aviez trouvé ici.

– Plutôt contrarié, en effet. Bref, nous avons attendu une bonne demi-heure avant de voir votre lampe s'éteindre et de savoir que la voie était libre. Vous pourrez venir me voir demain à Londres, Martha, au Claridge's Hotel.

– Très bien, monsieur.

– Je suppose que vous avez tout préparé pour votre départ ?

– Oui, monsieur. Il a mis sept lettres à la poste aujourd'hui. Comme d'habitude j'ai noté les adresses.

– Parfait, Martha. Je verrai cela demain. Bonne nuit !… Ces papiers, poursuivit-il quand la vieille femme fut sortie, ne sont pas bien importants car, bien sûr, les renseignements qu'ils contenaient sont parvenus depuis longtemps au gouvernement allemand. Ce sont des documents originaux qui pouvaient difficilement être exportés.

– Sont-ils donc inutiles ?

– Je n'irai pas jusque-là, mon cher Watson. Ils montreront quand même à nos gens ce qui est connu des Allemands et ce qui ne l'est pas. Je puis dire qu'un bon nombre de ces papiers sont arrivés ici par mon intermédiaire, donc qu'ils sont autant de faux renseignements pour l'ennemi. Mes vieux jours s'éclaireraient d'une lueur de gaieté si je pouvais voir un croiseur allemand remonter la Solent en se fiant au plan de

mines que j'ai fourni. Mais vous, Watson… »

Il interrompit son travail et prit son vieil ami par les épaules.

« … Je vous ai à peine regardé en pleine lumière. Comment supportez-vous le poids des ans ? Vous êtes toujours le même enfant joyeux que j'ai connu.

– Je me sens rajeuni de vingt ans, Holmes. J'ai rarement éprouvé un plaisir aussi vif lorsque j'ai reçu votre télégramme me priant de vous retrouver à Harwich avec la voiture. Mais vous, Holmes ? Vous n'avez presque pas changé. Sauf cet horrible bouc…

– Voilà les sacrifices que l'on consent à son pays, Watson, répondit Holmes en tirant sur sa petite touffe de barbe. Demain ce bouc ne sera plus qu'un affreux souvenir. Avec mes cheveux coupés et quelques autres modifications de surface, je paraîtrai demain au Claridge's tel que j'étais avant ce déguisement américain.

– Mais vous vous étiez retiré, Holmes. Nous avions appris que vous viviez en ermite parmi vos abeilles et vos livres dans une petite ferme des South Downs.

– En effet. Voici le fruit de mon existence paisible, le magnum opus de mes dernières années !… »

Il prit le livre sur la table et lut le titre en entier : « Manuel pratique d'apiculture, avec quelques observations sur la ségrégation de la Reine. »

« … Je l'ai écrit seul. Tel est le résultat de quantité de nuits de méditation et de jours de travail ; j'ai surveillé le petit monde des abeilles avec autant d'intensité qu'à Londres je surveillais le monde du crime.

– Mais comment êtes-vous sorti de votre retraite ?

– Ah ! je m'en étonne encore ! J'aurais pu résister aux avances du ministre des Affaires étrangères, mais quand le Premier Ministre a daigné me rendre visite sous mon humble

toit !… Le fait est, Watson, que ce gentleman sur le canapé était un peu trop fort pour nos gens. Il est d'une classe exceptionnelle. Tout allait mal, et personne ne comprenait pourquoi tout allait mal. Des agents étaient soupçonnés, d'autres arrêtés ; mais il était évident que derrière eux se tenait une force puissante et mystérieuse. Il devenait urgent de la démasquer. On a exercé sur moi certaines pressions pour que je m'occupe de l'affaire. Cela m'a coûté deux années d'effort, Watson, mais elles n'ont pas été tout à fait dépourvues d'amusements. J'ai commencé par un pèlerinage à Chicago, je me suis enrôlé dans une société secrète irlandaise à Buffalo, j'ai causé de sérieux ennuis à la police de Skibbareen, ce qui m'a valu d'être remarqué par un agent de Von Bork qui m'a recommandé à son patron comme un homme valable… Depuis lors j'ai été honoré de sa confiance, et cela lui a valu de voir déjoués la plupart de ses plans et ses meilleurs agents en prison. Je veillais, Watson, et j'attendais le moment où le fruit serait mûr… Eh bien, monsieur, j'espère que vous ne vous sentez pas trop mal ? »

Cette dernière phrase s'adressait à Von Bork qui, après force bâillements et clignotements, avait écouté Holmes. Il déversa un furieux torrent d'injures en allemand ; la rage déformait ses traits. Pendant que son prisonnier jurait et sacrait, Holmes reprit l'investigation des documents qu'il avait commencée.

« Bien que peu musical, l'allemand est la plus expressive de toutes les langues ! remarqua-t-il quand Von Bork, à bout de souffle, se fut tu. Ah ! ah ! ajouta-t-il en regardant de près un dessin. Voici quelque chose qui devrait permettre la capture d'un autre oiseau. Je n'aurais pas cru que le commissaire de la marine était un tel coquin, et pourtant il y avait longtemps que je le surveillais. Mister Von Bork, vous allez avoir à répondre de beaucoup de méfaits ! »

Le prisonnier s'était redressé non sans difficulté sur le canapé, et il considérait son vainqueur avec un mélange de stupéfaction et de haine.

« Je vous revaudrai cela, Altamont ! dit-il en parlant avec une lenteur résolue. Quand même j'y consacrerais toute ma vie, je vous revaudrai cela !

– La bonne vieille chanson ! fit Holmes. Combien de fois l'ai-je entendue jadis ! C'était le leitmotiv préféré de feu le regretté professeur Moriarty (Cf. : Souvenirs sur Sherlock Holmes). Le colonel Sebastian Moran (Cf : La maison vide dans Résurrection de Sherlock Holmes) l'a également répété. Et pourtant je suis encore en vie, et je m'occupe d'apiculture dans les South Downs !

– Soyez maudit, double traître ! cria l'Allemand en essayant de se libérer de ses liens tout en lançant à Holmes des regards assassins.

– Non, je ne suis pas aussi mauvais que cela ! fit Holmes en souriant. Comme vous avez pu le deviner, M. Altamont de Chicago n'a jamais existé. Je me suis servi de ce nom. N'en parlons plus !

– Qui êtes-vous donc ?

– Qui je suis ? Oh ! c'est vraiment sans importance ! Mais puisque vous semblez être intéressé à le savoir, je vous confierai que ceci n'est pas ma première rencontre avec des membres de votre famille. J'ai fait un certain nombre d'affaires en Allemagne autrefois, et mon nom vous est sans doute familier.

– Je voudrais bien le connaître !

– C'est moi qui ai fait aboutir la séparation entre Irène Adler et le défunt roi de Bohème (Cf : Les Aventures de Sherlock Holmes) quand votre cousin Heinrich m'a été envoyé par l'Empereur. C'est encore moi qui ai épargné au comte Von and zu Grafenstein qui était le frère aîné de votre mère, d'être assassiné par le nihiliste Klopman. C'est moi qui… »

Von Bork se mit sur son séant.

« Cet homme-là est unique au monde !…

– Exactement ! » dit Holmes en s'inclinant.

Von Bork gémit et retomba sur le canapé.

« Mais la majeure partie de mes renseignements me venait à travers vous ! s'exclama-t-il. Que valaient-ils ? Ah ! qu'ai-je fait ! Je suis anéanti pour toujours !

– Mes informations étaient évidemment sujettes à caution, dit Holmes. Elles méritent quelques vérifications, et vous disposez de peu de temps. Votre amiral découvrira peut être que les nouveaux canons sont plus gros, et les croiseurs plus rapides qu'il ne l'escompte… »

De désespoir, Von Bork s'étreignit la gorge.

« … D'autres détails se dévoileront en leur temps. Mais vous possédez une qualité très rare pour un Allemand, monsieur Von Bork : vous êtes sportif, et vous ne me garderez pas rancune quand vous comprendrez que vous, qui avez abusé tant de monde, avez été abusé à votre tour. Après tout, vous avez fait de votre mieux pour votre pays, j'ai fait de mon mieux pour le mien : quoi de plus naturel ? En outre… »

Il posa doucement une main sur l'épaule de l'homme prostré.

« … Cela vaut mieux qu'être terrassé par un adversaire plus ignoble… Les papiers sont maintenant dans la valise, Watson. Si vous vouliez m'aider pour emmener notre prisonnier, je crois que nous pourrions nous diriger immédiatement sur Londres. »

Il ne leur fut pas facile de faire bouger Von Bork, car il était fort et prêt à tout. Finalement, en lui tenant chacun un bras, les deux amis lui firent descendre l'allée du jardin qu'il avait remontée avec tant d'orgueilleuse confiance quand il avait reçu quelques heures plus tôt les compliments du diplomate. Après une courte lutte, il fut hissé, pieds et poings liés, sur le siège arrière de la petite voiture, avec sa précieuse valise à côté de lui.

« J'espère que vous êtes aussi confortablement installé que le permettent les circonstances, dit Holmes quand tout fut prêt pour le départ. Prendrai-je la liberté d'allumer un cigare et de le

placer dans votre bouche ? »

Mais toutes ces amabilités se heurtèrent à la colère de l'Allemand.

« Je suppose que vous avez réfléchi à ceci, monsieur Sherlock Holmes : si votre gouvernement couvre vos agissements, c'est un acte de guerre !

– Que voulez-vous dire avec mes agissements et le gouvernement ?

– Vous êtes un particulier. Vous n'avez aucun mandat pour m'arrêter. Tout dans votre procédé est absolument illégal et insultant.

– Absolument ! répondit Holmes.

– Kidnapper un sujet allemand !

– Et lui dérober ses papiers personnels !

– Bien. Je vois que vous réalisez votre situation, vous et votre complice. Si j'appelais à l'aide en traversant le village…

– Mon cher monsieur, si vous faisiez quelque chose d'aussi stupide, vous augmenteriez probablement le nombre des enseignes de nos auberges de village en nous fournissant un nouveau point d'histoire locale : « Au Prussien pendu. » L'Anglais est patient, mais, à présent, il s'est mis un tout petit peu en colère, et il vaudrait mieux ne pas le pousser trop loin. Non, monsieur Von Bork, vous nous accompagnerez tranquillement et délicatement à Scotland Yard, d'où vous pourrez appeler votre ami le baron Von Herling afin d'examiner avec lui si vous ne pourriez pas quand même occuper la place qui vous a été réservée dans la suite personnelle de l'ambassadeur. Quant à vous, Watson, Londres n'est pas trop loin pour votre vieille voiture. Venez avec moi un instant sur la terrasse, car c'est peut-être le dernier entretien paisible que nous aurons ensemble. »

Pendant quelques minutes les deux amis bavardèrent tranquillement à cœur ouvert ; leur prisonnier se débattait en

vain pour se libérer de ses liens. Quand ils regagnèrent la voiture, Holmes se retourna pour contempler la mer éclairée par la lune et hocha pensivement la tête.

« Le vent d'est se lève, Watson !

– Je ne crois pas, Holmes. Il fait très chaud.

– Cher vieux Watson ! Vous êtes le seul point fixe d'une époque changeante. Un vent d'est se lève néanmoins : un vent comme il n'en a jamais soufflé sur l'Angleterre. Il serra froid et aigre, Watson ; bon nombre d'entre nous n'assisteront pas à son accalmie. Mais c'est toutefois le vent de Dieu ; et une nation plus pure, meilleure, plus forte surgira à la lumière du soleil quand la tempête aura passé. Mettez en marche, Watson ; il est temps de partir. J'ai un chèque de cinq cents livres dans ma poche ; je voudrais le toucher le plus tôt possible, car le tireur serait tout à fait capable de faire opposition, si on lui en laissait la possibilité. »

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http : //fr. groups. yahoo. com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http : //www. ebooksgratuits. com/

–

Mars 2004

–

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES

CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} Août 1908.

{2} Décembre 1908.

{3} Décembre 1910.

{4} Avril 1911.

{5} Décembre 1911.

{6} Novembre 1913.

{7} Septembre 1917.